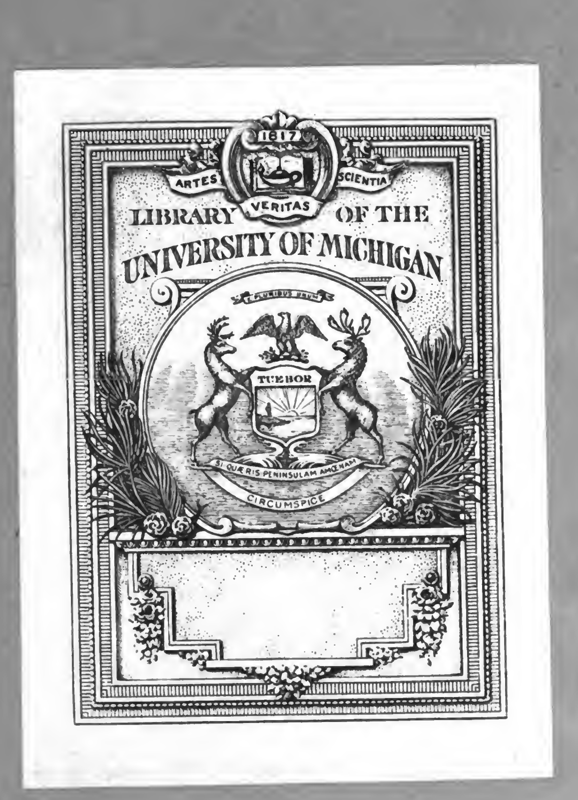



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE


Digitized by Google

℟. Per manus Apostolórum fiébant prodígia, ita ut in platéas ejícerent infírmos; ut, veniénte Petro, saltem umbra illíus obumbráret quemquam illórum: * Qui curabántur omnes. ℣. Misericórdia tua, Dómine, advéniens sanábat illos: * Qui.

Lectio vj.

Sanctórum ossa dæmones sistunt & excrúciant, acerbissimísque illis vínculis eos qui astricti sunt, solvunt. Quid hoc tribunáli terribílius fingi potest? Cùm nemo cernátur, nemo dæmonis látera incumbat, voces & dilaceratiónes, verbera & cru-

ciébat Deus per manum Pauli, ita ut super lánguidos deferréntur à córpore ejus sudária & semicinctia: * Et † Recedébant ab eis languóres, & spíritus nequam egrediebántur. ℣. Quis símilis tui, Dómine, magníficus in sanctitáte, fáciens mirabília? Extendísti manum tuam; * Et. Glória. † Recedébant.

IN III. NOCTURNO.

Ant. 2. D. Ossa árida, audíte verbum Dómini.

Ant. 1.*a.* Dicit Dóminus Deus óssibus his: Ecce ego intromíttam in vos spíritum, & vivétis.

Ant. 3.*a.* Dabo super vos ner[illegible] succréscere fáciam super

DE L'ESPRIT DES RELIGIONS.

DE L'ESPRIT

DES

RELIGIONS,

PAR NICOLAS BONNEVILLE.

OUVRAGE PROMIS ET NÉCESSAIRE
A LA CONFÉDÉRATION UNIVERSELLE
DES AMIS DE LA VÉRITÉ.

Francs et Frères, il s'agit de la Liberté !

Bouche de Fer.

NOUVELLE EDITION.

A PARIS,
A l'Imprimerie du CERCLE SOCIAL, rue du Théâtre François, N°. 4.
Et chez les principaux Libraires de l'Europe.

(1792.)

L'an 4 de la Liberté.

CERTE ! non succumbam succumbentibus nec vincar ab iis qui se vinci volunt : experiarque et tentabo omnia : neque desistam abstrahere à servitio civitatem nostram. Si secuta fuerit, quæ debet fortuna, gaudebimus omnes ; sin minùs, ego tamen gaudebo. Quibus enim potiùs hæc vita factis aut cogitationibus traducatur, quàm iis quæ pertinuerint ad liberandos cives meos ?

Brut. ad Cic.

Certes ! je ne fléchirai point avec ceux qui fléchissent ; je ne serai point vaincu par ceux qui veulent *être vaincus : je ferai, j'oserai, je supporterai tout : je ne cesserai jamais de repousser de nos murs la tyrannie. Si la fortune fait son devoir, nous serons tous dans la joie ; j'aurai du moins rempli le mien, et j'aurai encore à me réjouir. Pouvois-je mieux employer toutes mes forces, tout mon courage et toute ma vie, qu'à chercher tous les moyens, en mon pouvoir, pour rendre à ma patrie la liberté ?*

Le Tribun du peuple, 1789.

DE L'ESPRIT DES RELIGIONS.

Dessein de l'ouvrage.

MON objet embrasse tous les siècles, tous les empires et tous les hommes. J'ai a révéler les mystères de la liberté, à résoudre le problême du bonheur social, et j'en dois montrer la douce et bonne jouissance, assurée par le pacte fédératif des nations.

§. PREMIER.

De quelques principes à méditer.

Une seule des loix de la nature, *bien comprise*, doit conduire l'Ami de la vérité à la découverte palpable de son dessein universel. Tout est dans tout, et le grand tout ne peut être composé que d'unités.

Il n'y a donc pour moi qu'une cité, qu'un



seul peuple, une langue, une même loi sociale, un même esprit public, et un même Dieu *en trois personnes* : moi, toi et lui.

§. 2.

Ce qu'il faudroit savoir pour bien comprendre les ouvrages d'esprit.

Pour saisir dans son ensemble le génie, le caractère, l'esprit et les espérances d'un ouvrage important, il faudroit connoître les mœurs publiques et privées de l'écrivain qui vous entretient, quelles ont été ses foiblesses, ses vertus, ses idées les plus délicieuses, même ses songes; quels ont été ses parens, ses amis, ses lectures, ses voluptés; ses déplaisirs; qu'ils nous disent jusqu'à l'état habituel de leur santé, quels sont les délassemens de leurs travaux, et de quelle manière et dans quelle saison de l'année ils travaillent. L'Ami de la Vérité leur saura bon gré de ces aveux.

Je voudrois sur-tout savoir, par une confession intègre, *le principe* qui meut toutes leurs actions.

Ce qui me plaît infiniment dans Montaigne, c'est le soin sévère avec lequel il se représente

tout entier dans ses écrits. Ici l'on explique l'ouvrage par son caractère, et là son caractère par son ouvrage.

Nos mœurs frivoles et mensongères, sont bien loin de cette naïveté, qui nous charme dans les écrits des premiers sages, toujours éloquens et sensibles, parce qu'ils parlent toujours de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont senti; ils nous apprennent à nous reconnoitre dans leurs peintures.

Je connois trop les hommes de mon siècle, pour aimer à leur parler souvent de moi dans cet ouvrage; mais j'y déposerai le secret intime de ma conscience, et le premier *principe* de toutes mes actions. Faisons d'abord connoissance.

§. 3.

Comprends ta vie.

Tout ce qui n'a point pour objet de *comprendre la vie*, m'est indifférent! j'ai pitié de ces hommes inconsidérés qui *s'étourdissent*, et qui se dérobent à eux-mêmes.

Mon ame ardente, et sans cesse en agitation, ne peut s'occuper de ces misérables intrigues qui font les succès d'un jour. J'aime à voir à

travers les siècles ; mon esprit ne peut s'occuper que de la grande pensée de mon existence éternelle. Je suis, parce que j'ai été, je serai encore, parce que je suis. Quel sera mon partage sur la terre, quand le *moi* qui ne peut mourir, y reprendra une peau nouvelle ?

Comme il n'y a jamais eu de grandes révolutions dans les empires, sans avoir pour ressort des principes religieux, je me suis efforcé de remonter à la source des mouvemens.

Ecoute. Je vais confier à l'Ami de la vérité les plus douces espérances. Recueille-toi.

» Je me sens animé de toute la nature !
Je veux que mon génie échauffe l'univers !
Voilà mes premiers vœux, voilà mes premiers vers».

Je vous ai armés, je vous ai nourris, je vous ai confédérés : vous l'ignoriez ? C'est - là ma gloire et votre honte.

Cependant tout est désordre et cahos dans notre empire et sur la terre.

A l'heure de la révolution, enfermé dans ma solitude profonde, je méditois le plus pur des ouvrages. Tout s'écrouloit ; je suis accouru pour payer ma dette d'homme et de citoyen.

On a surpassé mon attente ; mais on n'a pas rempli mes espérances.

Le peuple marchoit seul, et il enjamboit les siècles. On arrête ses pas. Un instant endormi sur sa cause, qui est la mienne, je me réveille ; il reprendra sa course. Son bonheur et le mien nous attendent au bout de la carrière. Prends ton chemin vers la vérité !

§. 4.

Marchons.

Que le pied du bien-aimé, quand il paroît sur la montagne est brillant et voluptueux. O toi, --- que je cherche encore, --- viens donc, et de tes longs cheveux, inondés de parfums suaves, viens, comme la belle Magdelaine, rafraîchir les pieds de ton bien-aimé !

Multum amavit !
Elle a beaucoup aimé !

Ce qu'ils appellent amour, ces esclaves.... Que cet amour-là rentre aux enfers, c'est-là sa place. La patrie est en danger.

§. 5.

Me voici.

Dans ma première jeunesse, j'ai saisi dans l'*esprit des religions* une idée mère, un principe actif et de perfection ; j'ai présenté cette idée sous mille formes diverses ; mais quoiqu'il soit toujours utile de connoître ses droits, il n'est pas toujours sage de les réclamer tous à la fois.

De-là cette obscurité volontaire dont je prenois plaisir à envelopper mes justes réclamations. Mais aujourd'hui que de toutes parts les yeux sont ouverts, et que l'*heure de l'exécution* est proche, il n'y a pas un instant à perdre pour la rendre sûre, et l'empêcher d'être cruelle.

Je n'aime point le sang ; mais j'aime à renverser tous les trônes de la tyrannie.

Un peuple enfant dans la douce ivresse de sa victoire, s'est écrié sur les ruines de la bastille : ›› *Ici l'on danse* ››.

Il ne pensoit point *au lendemain*, et déjà il ne danse plus.

C'est donc à nous à parler à notre tour, à lui offrir la vérité, avec d'autant plus de zèle, qu'il est moins en état de la trouver par lui-même.

Nations, levez-vous, unissez-vous ; soyez attentives au plus grand des spectacles. Je vais créer un *autre* monde, et donner *le mot d'ordre* à l'univers.

§. 6.

L'Ami de la Vérité traduit ici quelques passages du livre de Job.

J'attendois avec respect que vous eussiez parlé ; je disois en moi-même, comme Elihu : Je suis jeune encore, et ils ont acquis une longue expérience. Je dois attendre.

„ *Junior sum tempore, vos autem antiquiores, idcircò, demisso capite, veritus sum vobis indicare sententiam meam.* „

J'espérois tout de votre sagesse, de vos cheveux blancs. J'attendois de votre justice, la vérité.

„ *Sperabam enim quod ætas prolixior loqueretur, et annorum multitudo doceret sapientiam.* „

Mais j'éprouve avec douleur, que les *illustres* ne sont pas toujours *sages*, et que les organes de la loi ne sont pas toujours justes.

Ainsi donc, après avoir attendu que vous eussiez parlé, après avoir prêté l'oreille à vos discours, j'ai ouvert mon cœur aux espérances de justice que vous nous avez données, comme pour nous séduire ; j'éleverai aussi ma voix, je parlerai. Je mettrai au large ma pensée. Je n'userai point de mots couverts. Je dirai sans détours et sans ambages *ce que je crois la vérité.*

» *Simplici corde meo sermones mei, et sententiam puram labia mea loquentur.*

Qui que tu sois, si tu le peux, réponds-moi, lève toi contre moi, tiens ferme.

» *Si potes, responde mihi, et adversùs faciem meam consiste.* »

Que rien n'allarme ton courage ; tous les hommes sont égaux en droits par la nature ; j'ai été formé de la terre tout comme toi.

» *Ecce, et me sicut et te fecit Deus, et de eodem luto quoque formatus sum.* »

Pour avoir ainsi parlé, le plus jeune des amis de Job, en fut déclaré le plus sage. Frères et amis, je ne veux qu'être juste, c'est moi véritablement que je sers, en prenant votre défense.

Que ne suis-je déjà dans ces jours de délices où, tour-à-tour, on pourra montrer ou cacher sa vie, sans exposer la cause commune, et la perte de la vérité !

Repoussons le méchant, comme on repousse un ouvrage imparfait, une mauvaise pensée; mais que toujours cette pensée, lors même qu'on la repousse, nous intéresse comme une partie du grand tout, que la bienfaisante lumière de la *vérité dépouillera* de son alliage pour la purifier.

N'imitons pas ce philosophe trop sensible, qui s'abandonnoit par désespoir, se précipitoit vers sa chûte, s'obstinoit *à l'empirement*, ne s'estimant plus digne de son soin ; pensons au contraire à un avenir plus heureux, à ce bonheur parfait que nous doit la nature, puisqu'elle nous l'a promis. Loin de vouloir toujours punir, comme ces législateurs à courtes vues, arrachons le mal dans ses racines.

Assemblée nationale de France..... ne connoissez-vous donc pas les engagemens sacrés que vous avez à remplir ?

---

§. 7.

De la composition de cet ouvrage.

Citoyen et frère, un ami de la Vérité vient s'entretenir avec toi d'une cause commune, et t'engager à méditer *les Tables de la loi.*

Ne vas pas t'attendre à de beaux discours oratoires, *bien peignés*, et qui ne laisseront dans tes oreilles que des sons mélodieux pour charmer tes ennuis, et te ravir à tes devoirs d'homme et de citoyen.

Si tu veux qu'on *t'amuse* par des gambades et des tours de forces, et des habillemens somptueux, et des coups de théâtre et de belles maximes constitutionnelles qui n'auront que toi pour objet, va chercher qui te délasse chaque jour des pénibles travaux de ta toilette.

Ce n'est point un livre que je veux faire; je viens naïvement t'inviter à un repas frugal, à quelque brouet de la nature; encore faudra-t-il que tu le digères toi-même.

Si tu ne connois pas le langage de la sainte amitié, de la bonne volupté, de la sévère équité, tu ne m'entendras jamais. Comment comprendrois-tu sans cela, tout ce que veut exprimer le regard d'un ami, son accent, un



geste, un rien, son silence ! Que te dirai-je, si tu n'as pas un cœur d'ami !

N'es-tu qu'un phrasier, qu'un écrivassier, un critique jaloux, un petit nain pêtri d'ambition, nourri d'ingratitude, et très-persuadé que pour tout enseigner, tu n'as besoin de rien apprendre, retourne avec tes pareils. Ils sont nombreux.

Vous, Amis de la Vérité, je vous retiens. J'épancherai mon cœur dans le vôtre. Ce ne sont pas des applaudissemens que je desire, *c'est votre amitié.* Si, en causant avec un ami, dans le plus doux tête-à-tête, il venoit *à battre des mains*, pour vous prouver qu'il est sensible à vos entretiens, vous auriez une étrange idée de cet homme-là. Vous ne pourriez pas vous applaudir d'un pareil triomphe.

Comme l'ami avec son ami ne joue point un rôle, on ne l'applaudit point, on ne crie point *merveille*, on ne le siffle point. Est-on content de lui ? on l'est de soi ; on serre contre son cœur *cette partie de nous-mêmes*, comme on caresse une douce espérance, comme on savoure une jouissance délicieuse. Est-on fâché de ses sottises ? on en souffre ; on pense peu à lui pardonner, on pleure ensemble pour se

[illegible] yeux. On se bat quelquefois, mais [illegible] comme on se bat soi-même, on [illegible] et toujours l'intention de ne lui [illegible] aucun mal.

Point de parures magnifiques dans les épanchemens de l'amitié. Il n'y a point de confiance [illegible] et d'entier abandon, quand de riches [illegible] peuvent nous distraire. Une actrice [illegible] la passion, et qui a grand soin de [illegible] d'essuyer peu-à-peu son fard, [illegible] *davantage*, *est un* [illegible] *C'est une comé-* [illegible] *de livres*, *si vous vou-* [illegible] véritable histrion. Si [illegible] de puissances, et que ton [illegible] homme du jour et [illegible] l'homme du [illegible] petit repas et [illegible] une seule fois, [illegible] bien. où l'on [illegible] de fumées eni- [illegible] que la nature [illegible] puissance et vaut [illegible]

[illegible] composant un premier [illegible] partie de cet ouvrage,

que [illegible]
sec[illegible]
[illegible]

[illegible]

[illegible]

consoler tous deux. On le bat quelquefois, mais c'est toujours comme on se bat soi-même, on a grand soin et toujours l'intention de ne lui faire aucun mal.

Point de parures magnifiques dans les épanchemens de l'amitié. Il n'y a point de confiance intime et d'entier abandon, quand de riches colifichets peuvent nous distraire. Une actrice qui joue la passion, et qui a grand soin de retrousser sa robe, d'essuyer peu-à-peu son fard, à mesure qu'elle doit pâlir davantage, est un spectacle qui me fait sourire. C'est une comédienne. C'est un faiseur de livres, si vous voulez; un bel esprit est un véritable histrion. Si tu aimes ces sortes de jouissances, et que ton cœur en soit comme blâsé, homme du jour et du beau monde, viens trouver l'homme du peuple; ne méprise point mon petit repas et mon tête-à-tête. Fais en l'essai, une seule fois, et tu verras que c'est où l'on dîne bien, où l'on ne surcharge point sa poitrine de fumées enivrantes; c'est là que tu sentiras que la nature t'a donné un cœur, et cette jouissance en vaut bien une autre.

Je disois hier, en composant un premier chapitre de la seconde partie de cet ouvrage,

que j'aurois soin de mettre un titre à chaque section, et d'éviter le reproche qu'on a fait à Montaigne, celui de ne pas dire un seul mot dans son chapitre de l'objet annoncé dans son texte. Toutesfois je sens que j'ai peut-être promis au-delà de mes forces et de mon caractère, entraîné par mille et mille sensations exquises, lesquelles tout-à-coup me ravissent. Ami, si tu as perdu au change, essayons dans une autre section de t'en dédommager.

§. 8.

En continuation.

Depuis long-tems le besoin de révéler aux nations une grande pensée ne me laisse point de repos.

Toujours *désappointé*, mais toujours ferme et imployable, je n'ai pu travailler que pièce à pièce à rassembler des moyens plus ou moins faciles d'exécution.

Avant le renversement des bastilles et les tremblemens universels *des trônes et des dominations*, dont je n'osois espérer la ruine aussi rapide, j'avois reservé dans mon cœur pour mon âge mûr, la rédaction d'un Nouveau Testament, le testament d'un ami de la vérité.

Pour me procurer un doux loisir qui m'étoit nécessaire, et qui m'a toujours fui, j'ai dépensé ma jeunesse à des travaux sans nombre. Si les entrepreneurs de ces ouvrages ont trompé ma confiance, je leur dois au moins une expérience utile, sévère, et la résolution constante de me dévouer aux coups de la tyrannie et de l'hypocrisie, dans l'espérance d'être leur dernière victime

Quelque objet que j'eusse à traiter, je m'efforçois de préparer insensiblement les esprits à comprendre mes desseins. On met la vérité où l'on peut. De-là ces violences et ces retenues qui se rencontrent en même tems dans les premiers écrits qui sont sortis de ma plume. Je l'exerçois seulement pour la consacrer à la vérité toute entière aux jours heureux où libre des passions ardentes et de besoins pressans je pourrois, à l'abri de la tyrannie, déposer pour ma jouissance et celle de l'amitié, l'image d'un cœur d'homme.

. . . .

» Sans le superbe appui de l'heureuse richesse ;
Quel cœur impunément peut naître généreux ?
Et l'aride vertu, limitée en soi-même,
Que sert-elle, qu'à rendre un malheureux qui l'aime
Encor plus malheureux.

Craintive, dépendante, et toujours poursuivie
Par la *malignité*, l'intérêt et l'envie,
Quel *espoir* de bonheur lui peut être permis,
Si *pour* avoir la paix il faut qu'elle s'abaisse,
A toujours se contraindre, et courtiser sans cesse
Jusqu'à ses ennemis.
Je n'ai que trop appris qu'*en ce monde où nous sommes*,
Pour souverain mérite, on ne demande aux hommes
Qu'un vice complaisant, de graces revêtu,
Et que des ennemis que l'amour-propre inspire,
Les plus envenimés sont ceux que nous attire,
L'inflexible vertu.
C'est cet *amour du vrai*, *ce zèle antipathique*
Contre tout *faux brillant*, *tout éclat sophistique*;
Où *l'orgueil* frauduleux va chercher ses atours,
Qui seul lui suscita cette foule perverse
D'ennemis forcenés, dont la rage traverse
Le repos de mes jours.
Ecartons, ont-ils dit, ce censeur intraitable,
Que des plus beaux dehors l'attrait inévitable
Ne *fit jamais* gauchir contre la vérité :
Détruisons un témoin qu'on ne sauroit séduire,
Et pour la garantir perdons ce qui peut nuire
A notre vanité ».

Ils ont armé souvent contre mon cœur jusqu'à la main de mes amis. Ce cœur est encore tout sanglant. L'amour de la vérité, ma seule vertu — elle est grande --- me rendit toujours à moi-même, à mes devoirs, et n'a fait servir

mes plus rudes épreuves qu'à l'avancement d'un grand triomphe sur les tyrans.

L'ingratitude qui rend si sec et si aride n'a point endurci mon ame, ne m'a pu forcer d'y croire ! Les malheurs qui rendent superstitieux, n'ont point étouffé mon amour et mon zèle pour la vérité, *dût-elle plaider contre moi.*

J'aime à conserver le souvenir de quelques foiblesses dont je dois rougir. Je m'entretiens, avec complaisance, dans quelques superstitions qui me sont chères.

Si tu n'as point aimé. . . . . Assez.

Sans cesse interrompu à chaque instant du jour, dépouillé de la plupart de mes livres émargés et notés pour mes travaux, au milieu de tous les embarras qui m'assiégent, et d'horribles passions qui me dévorent, comment osé-je former l'entreprise de composer un ouvrage d'homme qui doit changer la face de l'univers !

Et c'est précisement l'état où je me trouve qui accomplira ma promesse, et ta justice, ô nature ! en mettant la lumière et la vérité dans mon cœur, tu m'as tout donné.

A l'heure où je parle, la grande majorité de mes semblables, à ma place, se diroit si heureuse, et je le sens, et je me plains, quand

je

je roule dans ma pensée un autre monde qui sera plus beau, plus franc, plus équitable que celui-ci, quoiqu'il tienne même du prodige.

Oui je remplirai mon dessein, et pour cela, en dépit de mon cœur, et avec mon cœur cependant, je trouverai du tems, du recueillement, de la force et du courage.

Mon ouvrage aura *trois parties*, quoiqu'en apparence je n'en publie que deux; mais la première, qui sera mieux comprise après avoir lu la seconde, aura besoin d'une autre lecture; ce sera *ma troisième partie* et *ton ouvrage*, ami lecteur.

Ici et là seront également des principes et des moyens.

Dans la seconde partie, j'ai allongé quelques développemens et illustrations de faits ou de systêmes, poür jetter de fortes lueurs sur quelques principes resserrés dans la première. On y saisira dans une seconde lecture de nouveaux résultats.

S'il me falloit assembler et coudre des morceaux déjà faits au milieu de mon nouveau travail, ou m'embarasser de discuter longuement par d'éternelles définitions, ma pensée s'enche-



vêtreroit, je deviendrois trop austère, je passerois la portée de ceux à qui je veux parler.

Je veux quelquefois sourire en travaillant et de bon cœur, pour qu'on fasse chorus avec l'ami de la vérité.

Tout ce qui me paroîtra sentir le *livriste* ou l'érudit, ou avoir besoin de monstrueuses dissertations sera renvoyé dans la seconde partie.

Ainsi, me voilà fort à mon aise, mon cœur est soulagé par des aveux nécessaires. Ceux qui me liront sauront à quoi s'en tenir sur la *forme* étrange que je donne à l'*Esprit* des religions.

Je livrerai chaque jour mon ouvrage, comme fait la nature, vous aurez la pierre non-taillée. Plaignez-vous aussi, je vous prie.

Prends ce diamant brut — ah créer, est d'un Dieu !
L'artiste le travaille et le faquin s'en pare,

Ami lecteur. Depuis trois heures du matin, et il en est sept, je suis sur pieds, car je travaille de bout, quittant souvent la plume pour me livrer à des boutades qui te feroient rire, si tu pouvois me surprendre, quand je m'abandonne à une véritable colère contre mes sottises ou les tiennes. Ce chapitre me semble un peu long. C'est le troisième que j'ai griffonné ce matin.

Les deux autres sont deux os à ronger pour les érudits, et je les placerai très proprement dans la seconde partie qu'on imprime en même tems que la première, ce qu'il est bon de t'apprendre.

§ 9.

Dieu.

. . . .
. . . .
. . . .

§ 10.

D'où vient le mot Dieu en François.

De *Theos* on a fait Dios, et de Dios on a fait *Dieu*. Ce mot ne signifie rien dans notre langue. Il veut dire en ses racines grecques : θεος, *celui qui voit.*

Pourquoi nous payer de mots inintelligbles? Cessons d'être esclaves. Régénérons le genre humain, comme il a été créé, *par la parole.* Point de ténèbres dans nos vues, ni d'alliage dans nos pensées.

§ 11.

La Nature se nomme.

Je n'en voudrois pour preuves que la section précédente. Des esclaves aveuglés appellent

Dieu ce dont ils n'ont aucune idée. C'est révérer leur stupidité.

Les anciens étoient persuadés que la Nature donnoit à toutes choses un organe et des noms qui leur étoient propres, et ils appellèrent la Nature (mot vague chez les modernes, qui ne dit rien à leur esprit et à leur cœur) *Is-is*.

Ces deux mots expriment *figurativement* le sifflement, le souffle, le bruit du feu, — et ils rendoient un culte au feu, à la lumière, à l'éternelle lumière.

Le nom d'Isis a varié selon les climats ; nos pères rendoient un culte à la nature qu'ils appelloient tantôt *Isis*, tantôt *Es-Es*.

Ouvrez les livres sacrés, vous y trouverez que l'Eternel y est nommé,

[illegible]

Ces mots grecs veulent dire *tu étois, tu* [illegible] *tu es.*

Voilà bien le nom que Moïse assure que l'Eternel s'est donné à soi-même : ces deux mots grecs se prononcent dans les écoles Françoises,

Es-Es.

Chez les Grecs modernes, ils se prononcent [illegible]ement :

Is - Is.

Tirez les conséquences. Ce ne sont point-là des systêmes ; c'est avoir expliqué l'écriture par l'écriture, et Tacite par Tacite.

§. 12.

Notre-Seigneur Jesus.

Comment est-il arrivé que l'abréviation de Notre-Seigneur-Jesus qui se figure ainsi : īs-is, rappelle deux mots, l'un Grec, et l'autre Celte, qui, réunis, se prononcent :

Isis ?

§. 13.

Du serpent aux pieds de Jesus.

Je pourrois retrouver dans cet emblême le serpent Python, le serpent d'airain de Moïse, et bien d'autres serpens *sacrés*.

J'observerai seulement que le premier nom qui vient toujours à la bouche, est le nom d'un ennemi.

Plongez un fer ardent dans l'eau, l'eau crie, et c'est le [illegible], ou, *is - is* ou, *es - es* qu'elle fai[illegible]

Dieu, ce dont ils n'ont aucune idée. C'est révéler leur stupidité.

Les anciens étoient persuadés que la Nature donnoit à toutes choses un organe et des noms qui leur étoient propres, et ils appellèrent la Nature (mot vague chez les modernes, qui ne dit rien à leur esprit et à leur cœur) *Is-is.*

Ces deux mots expriment *figurativement* le sifflement, le souffle, le bruit du feu, — et ils rendoient un culte au feu, à la lumière, à l'éternelle lumière.

Ce nom d'*Isis* a varié selon les climats ; nos pères rendoient un culte à la nature qu'ils appelloient, tantôt *Isis*, tantôt *Es-Es.*

Ouvrez les livres sacrés, vous y trouverez que l'Eternel y est nommé,

ἦς - ἦς

Ces mots grecs veulent dire : *tu étois*, *tu seras*, *tu es.*

Voilà bien le nom que Moïse assure que l'Eternel s'est donné à soi-même. Attention : ces deux mots grecs se prononcent dans les écoles Françoises,

Es - Es.

Chez les Grecs modernes, ils se prononcent expressément :

Is - Is.

Tirez les conséquences. Ce ne sont point-là des systêmes ; c'est avoir expliqué l'écriture par l'écriture, et Tacite par Tacite.

§. 12.

Notre-Seigneur Jesus.

Comment est-il arrivé que l'abréviation de Notre-Seigneur-Jesus qui se figure ainsi : *ĩs-is*, rappelle deux mots, l'un Grec, et l'autre Celte, qui, réunis, se prononcent :

Isis ?

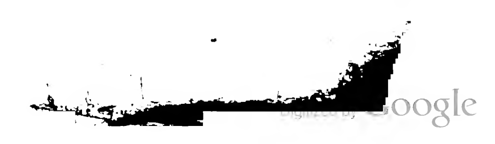
§. 13.

Du serpent aux pieds de Jesus.

Je pourrois retrouver dans cet emblême le serpent Python, le serpent d'airain de Moïse, et bien d'autres serpens *sacrés*.

J'observerai seulement que le premier nom qui vient toujours à la bouche, est le nom d'un ennemi.

Plongez un fer ardent dans l'eau, l'eau crie, et c'est le nom, *iz - iz*, ou, *is - is*, ou, *es - es* qu'elle fait entendre.



Le serpent, symbole du froid poison que le feu de la nature dévore, crie aussi à l'aspect du feu son adversaire; dans les forêts où le feu s'allume soudain, vous entendez de toutes parts siffler *is-is*. Le serpent s'enfuit, et se retire dans les ténèbres, dans les lieux bas, *inferi* !

C'est donc pour exprimer figurativement le nom d'*Isis*, que les *Peintres*, seuls historiens de l'ancien monde, mirent un serpent aux pieds de Jésus crucifié.

Avant de passer à la révélation de ce mystère, parlons de l'Eternel; si je l'ai bien nommé, j'anéantis toutes vos querelles sacerdotales, je rafraîchirai votre ame, j'y ferai jaillir une source de lumière, et je vous aurai donné une idée pure de la création, et de l'éternité du monde.

§. 14.

Esprit créateur.

Je ne crois pas que sur la terre toute entière il y ait un seul être *réfléchissant* à qui cette définition ne convienne pour exprimer l'*ame de la nature*, quel que soit son systême.

Il y a des esprits, et de l'*esprit* dans tout, *esprit* dans la pierre, dans la fleur; l'esprit de

vin est bien clairement ce que le vin a de plus *pur*, (πῦρ feu.) La rose a un esprit comme les autres fleurs. L'homme a un esprit comme les autres plantes. Le grand tout, composé de toutes parties *spirituelles*, peut-il manquer d'avoir un *esprit* ?

Alors je sens que nous sommes des *esprits* plus ou moins *purs*, ou d'un feu plus céleste, qui tient le plus de celui d'*en haut*.

Je ne sais pas ce que tu ES, ô esprit du grand tout; mais je sens que tu es *esprit créateur*.

§. 15.

Echelle des êtres.

La terre impure, mauvais principe, dont enfin a triomphé l'Ancien des jours, suivant les poëtes, serpent abominable qu'il a terrassé, que je foule aux pieds, va toujours du simple au composé, et du composé au simple; aussi l'affreux serpent qui mord sa queue, est-il vraîment l'emblême d'un cercle effroyable d'imperfections et de cruauté; mais il n'en est point ainsi du cercle bienfaisant de l'eternelle lumière; dans la pensée, rayon sublime détaché de son cœur, il me laisse entrevoir sa marche conso-



lante; il va toujours du composé au simple pour arriver à l'indivisible, qui est la perfection ! Mais on vieillit, on se brise, on s'éteint, dites plutôt qu'on reprend une forme nouvelle, et toujours moins imparfaite, pour être à l'ame un vase plus pur, laissant toujours sur la terre froide un ferment qui l'échauffe, et qui doit un jour la purifier toute entière.

Ce nétoit donc pas un systême absurde que celui des anciens Druïdes; c'est encore aujourd'hui l'opinion de nos plus grands philosophes. Dans l'échelle des êtres que vient de nous offrir, comme le résultat sublime de ses profondes contemplations, le sage Bonnet, qui a pénétré si profondément dans les mystères de la nature, l'homme, le chef-d'œuvre de la création, vient immédiatement après l'ourang-outang, animal si parfait dans sa forme, et en tout si semblable à l'homme, que les physiciens l'ont appellé l'homme sauvage; mais comme il l'a remarqué lui-même, que d'échellons encore, et quelle différence énorme entre les hommes *véritables*, et tant d'êtres imparfaits qu'on appelle des hommes ! Dans la classe de l'homme, c'est-à-dire, à la première ici-bas, je ne mettrai point ceux qui n'ont pas une idée

claire de l'ouvrage d'un Dieu bienfaisant. Je classerois l'athée un peu au-dessus de l'ourang-outang, puisqu'il parle, mais non parmi les hommes, puisque le germe d'une éternité de bonheur, qui doit aggrandir son existence, purifier sa pensée, et le faire homme, ne s'est point encore développé chez lui. Ce n'est point un affront gratuit que je veux leur faire, c'est la protection des loix humaines que je réclame pour ces infortunés; je voudrois qu'on les traitât toujours avec indulgence, qu'on cherchât à les convaincre, et nullement à les forcer de nous croire; je voudrois qu'on ne les tourmentât point avec barbarie, pour leur faire comprendre ce qu'ils ne peuvent pas mieux concevoir que l'ourang-outang.

§. 16.

De ceux qui ont écrit sur le style historique de l'ancien monde.

Amis de la Vérité, nous en sommes encore aux élémens; mais l'amour de la vérité, *qui tient la place de toutes les vertus*, est le commencement de toute sagesse.

Je connois peu d'écrivains qui aient analysé le style historique de l'ancien monde. J'ai vu

en Angleterre, *Jean Horne Tooke*, qu'on croit, avec quelque raison plausible, le véritable auteur des lettres de Junius Brutus. Un seul volume qu'il a donné sur les langues lui a coûté plus de vingt années de travail; nous avons causé ensemble sur les principes qui l'ont dirigé, et sans avoir lu son ouvrage, il me suffisoit de ses entretiens pour lui répondre. Il m'a avoué que j'étois le seul de tous ceux auxquels il avoit parlé des langues, qui l'eût entendu.

J'ai connu Lebrigand, Bas-Breton, qui retrouvoit toutes les langues de la terre dans sa langue.

Cet homme, qui est mort (1) dans la plus affreuse indigence, méritoit des encouragemens pour achever une grande entreprise. Il n'étoit point allé à la racine; mais ses travaux prodigieux eussent donné des développemens extrêmement utiles. Ce qui lui fit tort, c'est qu'il s'annonçoit, comme sachant à fonds toutes les langues, et qu'en effet, à l'exception de l'oraison dominicale, et de quelques phrases de l'écriture, qu'il écrivoit aussi incorrectement qu'il les prononçoit, il n'avoit aucune connoissance profonde des langues anciennes et

(1) Vid. les appendices.

modernes. Mais certes il touchoit de fort près à la vérité.

Souvent il a blâmé Gebelin son rival, qu'il trouvoit ignorant, et sur-tout égaré par un système absurde d'érudition. Je n'ai point lu Gebelin. Je réservois cette lecture pour appuyer de faits mes propres observations : cependant sur le simple titre de son ouvrage : *Recherches sur la langue primitive*, je suis très-convaincu de l'excellence de son travail, et sans jamais l'avoir ouvert, je le cite avec confiance pour appuyer cet écrit.

J'ai lu avec attention un ouvrage Allemand de Godefroi Less, précepteur, je crois, à Gœttingue. Il a donné environ quatre-vingt pages sur les langues, qui lui ont, dit-il, coûté près de quinze années de soins assidus. Il y a beaucoup à recueillir dans ses recherches ; mais, par je ne sais quelle singularité, il n'a jamais cité que les chiffres des chapitres, et versets de l'écriture, sans transcrire les versets. C'est là vraiment un ouvrage en chiffre. Comme tous les Allemands lisent la bible dans leur idiôme particulier, et que tous les érudits la savent par cœur, cette méthode a pour Godefroi Less son excuse : quant à moi, toujours

obligé de recourir à tous ces versets ; et aux traductions dans plusieurs langues de ces mêmes versets, j'ai bien mis six mois à étudier cet ouvrage, et j'en ai tiré d'excellentes observations.

N. B. Un ami de Gebelin m'ayant rendu visite à l'heure même, m'assure qu'il fait rapporter tous les rits, tous les emblêmes à l'agriculture.

Agri -- cultura.
Culte du champ.

D'après cette connoissance nouvelle du résultat de tous les ouvrages de Gebelin, je persiste à soutenir qu'il marchoit le plus près possible de la vérité. Il confirmera mon dessein, l'achevera, lui servira de complément. Il me suffit donc d'exposer clairement un principe qui manque à la clef de ses profondes assertions.

Quelques observations sur le style historique de l'ancien monde, doivent préparer les esprits à comprendre le premier principe du bonheur social.

§. 17.

Du style historique de l'ancien monde.

Les énormes différences entre le style moderne, usuel, et l'ancien et le vieux style, méritent l'attention des Amis de la Vérité.

Le premier n'est ni prose ni poésie; mais une espèce de style figuratif, palpable, visuel. Viennent ensuite les chants et les peintures dramatiques ou pantomimes. Le style de la fable est déjà loin de l'origine des sociétés. Le mot μῦθος fable veut dire littéralement *discours*. Le *Fabulari* des latins conserve encore parmi nous sa forme primitive.

Pour expliquer ces anciens ouvrages, il faut donc avoir appris la valeur de leurs figures.

Le style ou habillement de la pensée se perfectionne avec la culture du langage, comme les arts et les sciences se perfectionnent elles-mêmes par le culte qu'on leur rend.

Un écrivain a son caractère particulier, comme un siècle a le sien, qui le fait connoître parmi tous les autres. Irez-vous chercher des livres, où l'on ne connoissoit ni alphabet ni l'art de l'imprimerie?

Plus les hommes s'unissent, plus leur style devient clair, en ce que l'écrivain trouve dans la langue même qu'il emploie des *habits tous faits*, pour vêtir richement ses pensées.

Thucidide est un historien moderne, en comparaison de Moyse et de ceux qui l'ont précédé. Voyez cependant que d'efforts pour l'entendre. Mauvaise *construction*, beaucoup d'*échafaudages* bizarres, ce sont les mœurs de son tems; ses périodes s'allongent, se mêlent, se confondent, et souvent ne finissent point. Il a de fréquentes ellipses. S'il dit tout ce qui est nécessaire à sa narration, c'est sans beauté, c'est sans préparatifs, de-là cette sécheresse qui le rend obscur. Cicéron a dit de lui qu'il eût été *plus mûr* et plus doux, s'il eût vécu en deça de son siècle.

Thucididem maturiorem et mitiorem si postea vixisset.

Lorsqu'il fait parler ses personnages, il parle en son nom, comme témoin, et il rapporte des choses d'un siècle antérieur, comme arrivant sous ses yeux.

Passez des livres de Moyse aux livres de Josué, de Samuel, des Rois, aux Chroniques

et de là au livre des Juges, vous sentirez un langage toujours plus cultivé. Si vous remontez au contraire, vous trouverez peu de résultats et presque pas une idée abstraite. Là, l'espèce humaine paroît dans l'enfance et bégaye.

Si l'ancien monde a très-peu d'idées *abstraites*, en revanche on y trouve beaucoup de *sensations*, des choses *vues*, *senties*. Ils *regardoient*, mais n'observoient pas, ne réfléchissoient pas.

Les sciences de l'esprit et de l'art social, ruse, confiance, réticence, faux-fuyans, signes d'abstraction et autres, leur étoient inconnus; ils sentoient seulement qu'il existoit avec eux d'autres espèces et d'autres corps d'animaux, ayant d'autres formes : un méchant homme étoit pour eux, selon son caractère et ses traits, un loup, un renard, un tigre, un hibou, un lion. *Le lion a hurlé à son réveil*, est d'un style peu ancien, pour exprimer *un homme fier et terrible, qui s'éveille dans sa colère*.

Le premier style historique étoit une peinture; on peignoit donc un lion, un cheval, un arbre, un mouton. Ces peintures informes et sujettes à mille interprétations diverses, étoient le *nec plus ultrà* des historiens de ces

tems-là : on a trouvé ce langage pittoresque chez les Américains, les Mexicains et les Péruviens. Un bel ŒIL ouvert signifie encore chez nous, comme autrefois, prévoyance, intelligence, *surveillance*, *souveraineté*, divinité.

Le style figuratif devint plus riche ; mais quelque riche qu'on le suppose, comment y communiquer le principe des idées abstraites ? La parole seule pouvoit les enfanter, et alors on gesticuloit, on peignoit ; on n'avoit pas trouvé l'art d'*organiser* les esprits, et de leur donner un corps aussi léger et pénétrant que la lumière et les parfums.

Nous n'avons pas des *langues de serpent*, dirent souvent les sauvages à nos missionnaires, et pour leur offrir le meilleur bled, ils leur promettoient *la graisse du bled* ; nous mêmes, nous disons encore métaphoriquement la *fleur* des coursiers d'Hybérie, pour *peindre* un beau cheval.

Le tonnerre s'appelloit par ces historiens primitifs, la voix du tout-puissant, *l'éclair* étoit son *épée flamboyante*, les hommes grands étoient pour eux des *montagnes*.

S. Augustin a dit quelque part, *Qui sunt montes? superbi*. Les superbes sont des montagnes.

tagnes. De-là, les *hauteurs de nos éminences.* (La nature se nomme en tout, par-tout, et pour tous.)

Chez nous encore, un peuple, ainsi qu'un homme isolé, a sa langue, n'a même qu'*une langue.* Dire que le Tout-puissant a coupé *sa langue* en diverses parts, c'est annoncer les divisions intestines et la séparation de plusieurs peuplades, qui ne conversant plus entr'eux, ont perdu l'habitude de pouvoir s'entendre.

Un homme *dur* s'appeloit une *pierre.* Ces législateurs *qui jetoient des pierres derrière eux*, signifient, dans notre style, *exiler les hommes durs*; en faire des hommes, c'est les avoir rendus sensibles. La lyre d'Orphée qui attendrit les rochers, c'est la philosophie et tous ses bienfaits. Ces *colombes* sorties de la forêt de Dodône pour annoncer les oracles, ce sont des femmes envoyées en ambassade, et qu'on appeloit colombes, parce qu'elles venoient d'une terre *étrange*; marcher vîte, c'est prendre sa course, voler.

Les savans ont entendu parler du grand poisson *Oannès*, qui avoit enseigné le principe des choses et révélé la création. Ce langage peu figuré pour l'ancien monde, exprime un voya-

geur ou des voyageurs arrivés dans une isle ou par la mer, qui ont enseigné des arts inconnus à ses habitans. Nous disons encore en parlant de nos vaisseaux : *La Syrène* ou *la Baleine*, vient d'entrer dans le port, et la *Constitution* et *Voltaire* l'ont saluée d'une salve, à l'abordage.

Berose, parlant d'un vaisseau célèbre, dit qu'*Oannès*, (c'étoit le nom de ce vaisseau, qu'il n'appelle qu'*Oannès*) avoit une tête de poisson. Les Américains ne virent sortir de la flotte espagnole que des hommes de fer, le tonnerre, et des centaures, moitié hommes et moitié chevaux. Un cavalier étoit un centaure.

Un vaisseau nommé le Dauphin, ou ayant un dauphin à la proue, portant *sur son dos* Arion le thébain, lui fit traverser les mers. La statue apportée par Arion et son vaisseau, est le présent d'un dauphin, vaisseau ou monstre marin, qu'Arion avoit enchanté par ses accords.

Les Américains appellent leur crocodile, *la montagne marine*, pour exprimer sa taille monstrueuse.

Tubal, fils de Lameth, découvre *le fer et les armes*, et il raconte à son père sa joie et ses espérances en son langage : « Ada et Silla » écoutez ma voix ; vous femmes de Lameth,

» écoutez ma parole. Je tuerai un homme,
» moi étant blessé, même un jeune homme,
» moi étant meurtri ; car si Caïn est vengé sept
» fois davantage, je le serai soixante et dix-sept
» fois. »

Ce qui veut dire dans notre style :

« Maintenant que j'ai une arme nouvelle, et ce fer entre les mains, je me défendrai aisément, quoique blessé, quoique foible ; et pouvant porter à mon adversaire des coups plus sûrs que Caïn avec sa massue, je me vengerai bien plus que lui. »

On appelle à tort ce langage poésie orientale ; car en lisant les récits d'Ossian, c'est la même chose, c'est aussi une poésie occidentale, ce n'est ni prose ni poésie, c'est l'enfance du langage, et les premiers pas de l'espèce humaine vers le bonheur social.

§. 18.

En continuation.

Tout s'anime sous les regards d'un être sensible ; ainsi donc le langage des premiers hommes dut se ressentir de cette sensibilité, lorsqu'ils s'imaginèrent que non-seulement leurs

semblables et les animaux avoient une ame, mais que le soleil, la lune, les fleuves et les plantes avoient une existence et un *esprit* sensitif. Alors leur style devint dramatique, et l'on y fit figurer les astres et les fleurs, comme les hommes, ayant chacun leur langage à part.

Un sauvage portoit les lettres d'un européen à un autre européen. Il s'apperçut que le correspondant à l'ouverture de ces lettres savoit ce qui se passoit dans l'intérieur de la maison de son maître dont il étoit fort éloigné, il s'imagina que la lettre *vivoit*, et que cet *être animé* racontoit les choses les plus secrètes. C'étoit pour le sauvage un *esprit* intelligent et clairvoyant; aussi, dans la crainte que cet *esprit* ne redît à son maître ce qu'il pouvoit avoir vu dans son voyage, il avoit soin de cacher la lettre de l'européen sous la terre, lorsqu'il manquoit à exécuter ses ordres ponctuellement. Le sauvage appréhendoit que l'*esprit* ne s'en apperçut, et ne révélât sa conduite.

Carver, dans ses voyages dans l'intérieur de l'Amérique du nord, en 1766 et 1768, raconte l'étonnement d'une peuplade, à la vue d'un Homme qui, à l'ouverture d'un livre, pouvoit dire, sans se tromper jamais, le nombre des

pages. Ils ne savoient pas y lire le chiffre numérique, qui rend le miracle si naturel. Ils s'imaginèrent que c'étoit un *esprit* qui révéloit au numérateur ces connoissances rares, et pour eux incompréhensibles.

Ce besoin de tout *personnifier*, produisit des actions idéales, et des scènes *dramatiques* d'un nouveau genre.

Apologues, paraboles, prosopopées, des récits, où l'idéal étoit mêlé au sensuel, nouveau langage qui forma des monstruosités, dont tous les ouvrages de ces tems-là sont remplis. Pindare a pris nombre de ses tableaux dans *la bonne nouvelle.* Virgile a pris là ses vents enfermés dans une caverne, et la nuit qui étend ses voiles sur la mer. C'est par tradition qu'il fait parler les fleurs, les arbres, les rochers et les animaux comme les hommes. Paul personnifie le péché, la loi, la mort, la croyance.

Moyse raconte qu'un *serpent* a parlé, c'est-à-dire, en notre langage usuel, « le méchant a parlé. » Pourquoi vouloir prendre à la lettre ces récits de l'ancien monde, où il est dit qu'un *serpent a parlé*, que l'*âne de Balaam a parlé*, tandis que nous n'avons besoin d'aucun effort pour nous assurer que *la nuit* et *le jour* qui par-

lent si éloquemment dans Pindare et dans Virgile, ne furent jamais des hommes ni des femmes véritables?

§. 19.

En continuation.

La vue des premiers hommes s'exerçoit à voir, et le style dut se ressentir de leurs progrès en ce genre, de-là cette espèce de style que j'appellerai.

Style visuel.

Les Scythes disoient qu'à travers *les plumes* qui descendoient sur les montagnes du nord, ils ne pouvoient pas distinguer les objets. Ces plumes de l'ancien style ne sont rien autre chose que de la neige.

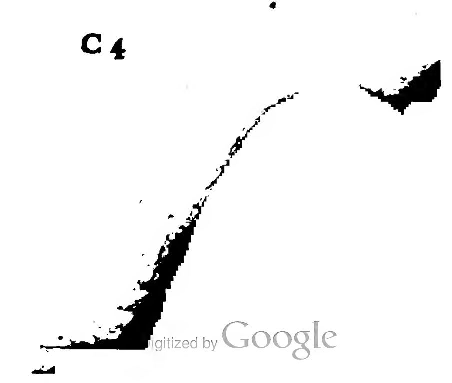
Ils eurent aussi leur style d'optique, et qui prit la couleur des opinions de leurs siècles. „ Le jour a été *changé* en nuit. „ Ils ne pouvoient rendre compte des causes; mais ils racontoient leurs effets, et ces effets purement d'optique s'enregistrèrent dans leur style.

§. 20.

En continuation.

Quand les peuplades eurent des espèces d'hymnes, ou des chants nationaux, on marcha rapidement vers une plus grande clarté. C'est par cette raison que l'on doit regarder nécessairement les chants de Job, antérieurs aux cantiques de Debora ; ils ont beaucoup plus de choses obscures que les premiers ; il y a plus d'ellipses, de tropes, de figures ; c'est aussi l'histoire de la création ; mais quoiqu'au fonds ce soit le même *esprit*, la manière d'exprimer les sensations, prouve moins d'idées abstraites.

Les Tahitiens, les Iroquois du nord, chantent et *musiquent* leurs annales, comme les anciens Bardes leurs traditions, et nos anciens Druïdes, l'esprit des loix de leur pays, ce qui touche presque à notre ère. Charlemagne en fit un recueil, et sa perte est une calamité publique, difficile à réparer. Des siècles se sont effacés avec les débris de ces cantiques, où leur esprit étoit conservé pur.



§. 21.

En continuation.

La mythologie, ou l'art de parler par emblêmes, se perfectionna ; les histoires du monde se partagèrent alors en trois grandes époques. Les tems inconnus, ou l'origine de la création ; les tems fabuleux ou les véritables actions peintes par des signes, emblêmes, et autres caractères plus ou moins obscurs : enfin, l'histoire au tems des olympiades, dont les jeux ne sont que les emblêmes de ce qu'on croyoit en ce tems-là le systême universel du monde.

J'ai lu dans Scaliger une dissertation sur les jeux olympiques, où l'auteur étonné de la clef qu'il a trouvée pour les expliquer, se livre à des transports dont on ne conçoit pas aisément toute la violence.

J'ai dit que les deux colombes qui portèrent les oracles étoient des femmes; mais Hérodote, en racontant leurs voyages de Thèbes à Dodône et dans la Lybie, les appelle des femmes ; Démosthène, parlant à Thèbes, y fait allusion à des actions véritables, *habillées en allégories*; les Cécropides, dit-il, ne savent plus rien de leur ancêtre, sinon qu'il étoit moitié dragon et

moitié homme, c'est-à-dire, Athéniens, qu'il réunissoit la prudence d'un homme à la force d'un dragon.

Vinrent encore les fictions poétiques; ce fut la naissance des idées abstraites.

Une belle femme puissante et riche devint odieuse, cruelle et pauvre ; dans le style de l'ancien monde, on peignit cette métamorphose par une tête hideuse, avec des serpens pour chevelure, et si horrible à voir, qu'on s'évanouissoit à son aspect, ce qu'ils désignoient alors par la douleur d'être métamorphosé *en pierre*. Nous disons encore d'un homme évanoui et mourant : *Touchez-le, c'est du marbre*. Il est froid comme du marbre.

Pour exprimer, *une idée m'est venue*, les anciens disoient, l'*Esprit créateur m'a inspiré, a soufflé en moi, m'a ordonné, Dieu m'a ordonné.*

Voilà, ce me semble ; assez d'exemples frappans pour convaincre un Ami de la vérité, que le style de l'ancien monde ne peut s'expliquer sans une étude particulière.

Dieu a dit que la lumière se fasse, et elle fut faite.

Vous imaginez-vous réellement que l'Eternel a dit, en langue Hébraïque, au soleil: *Eclaire.*

Point du tout. L'*Esprit créateur*, ou le feu céleste *couvant* les eaux, a fait naître la lumière; ainsi, la foudre s'allume au sein des nuages.

Dieu, dit encore l'écriture, a appellé toutes choses par leur nom. Moyse devoit parler ainsi, ou ne pouvoit pas parler autrement. Moi, j'ai dû dire à mon siècle : *la nature se nomme*. C'est la même observation, le même principe.

Moyse raconte la création de la lumière, bien moins, à ce qu'il semble, parce qu'il la concevoit, que pour l'avoir apprise ou copiée d'après d'anciens ouvrages.

La terre, dit-il, *étoit* déserte, vuide, *incomposée*. Il y avoit donc déjà une terre à l'heure de la création! mais elle étoit pleine d'eaux fangeuses, et couverte de ténèbres, c'est-à-dire, *de forêts*.

Le chaos est une expression commune à tous les anciens pour exprimer la plus légère commotion; tout étoit dans le chaos en France au 14 juillet 1789!

§. 22.

En continuation.

L'on voit de sang-froid, et sans crier au miracle, le fleuve du Xante qui parle dans Homère ; le cheval d'Achille qui fait à son maître de belles remontrances ; dans Virgile, on le voit pleurer, ce qui est au moins aussi étrange. Pourquoi donc s'étonner de voir parler l'âne de Balaam ? L'Onagre, ou l'âne des Israélites n'étoit point un animal ignoble. Leur comparaison d'armées, qui pleuvent comme des sauterelles, est effrayante ; c'étoit un fléau pour ces pays-là que les sauterelles, et par leur nombre et par leurs ravages. A Rome, dans ces derniers tems, il tomba de la neige, et les restes des anciens Romains abrutis sortirent pour la voir tomber, on ramassa une madône, et on lui attribua ce miracle. C'est la nouvelle madône *de la Neve*, de la neige. Pauvres humains !

§. 23.

En continuation.

Jonas est avalé par un poisson, et reste trois jours dans ses entrailles. Le grand miracle!

On cherche quel poisson ce peut être. Une baleine sans doute. La chose est physiquement impossible. Trouve-t-on des baleines dans la mer où il fut avalé? On ne pense pas à se faire cette question.

Examinons ensemble. Il n'y a point dans le texte qu'il fut avalé; *il fut recueilli*; il n'y a point *de baleine* dans le texte. Il fut simplement recueilli *par un poisson.*

Ce poisson-là ressemble furieusement au poisson *Oannès*. Vous devez suppléer au reste de l'explication. J'ai trop à faire pour m'arrêter à de pareilles inconséquences.

J'y trouve une allusion dans le testament nouveau; c'est le fils de Marie qui va du plus connu au moins connu pour se faire comprendre.

Jonas, qui raconte avec tant d'exactitude la tempête qui l'a fait jetter à la mer, et ses terreurs et son message, parle du reste comme

d'une chose très-naturelle, un vaisseau l'a recueilli, et ne l'a point vomi, mais déposé sur le rivage; et quand on y liroit vomi, ne disons-nous pas que les vaisseaux *vomissent* des ennemis. Quand le fils de Marie se compare à Jonas, et dit : *C'est ici plus que Jonas*, on sent qu'il ne pensoit point *à la baleine* et au poisson qui l'avoit *dévoré*, mais à la résurrection promise, où les ossemens du juste se leveront pour une vie plus heureuse!

Les hommes, dit le fils de Marie, ne resteront, comme Jonas, que trois jours et trois nuits dans le tombeau, c'est-à-dire, très-peu de tems : ces trois jours expriment encore ce que Bonnet a fort sagement expliqué par les *trois grands principes* de la nature.

§. 24.

En continuation.

Je vais vous convaincre que les chênes ont parlé.

Ululate Quercus Basan.
Hurlez, Chênes de Basan.

Isaie. chap. 11. vers. 3.

Cette explication sera aussi facile que celle déja donnée sur les noms d'*Eses* ou *Isis*. Voici la traduction grecque:

ὀλολύξατε δρύες τῦ Βασανίτιδος.

Bible des Septante

Le traducteur a fort bien fait de traduire le mot grec *Druide* par le mot *chêne* en françois, puisque c'est la même chose dans sa langue; mais c'est à vous, ami lecteur, à savoir que les anciens prêtres des Israëlites étoient des *Druides*, appellés *chênes* dans leur langue, parce qu'ils habitoient les forêts, et rendoient un culte au chêne consacré à *Jehova* chez les Hebreux, et à *Jupiter* chez les Grecs.

Les Druides ont parlé. Or, comme *oracle* et

parole c'est la même chose, ils ont *vomi* des paroles, ou *rendu* des oracles, ce qui veut toujours simplement dire qu'ils ont parlé.

Ajoutez à cette observation que nos anciens *Druides* vivoient aussi dans les forêts, étoient pontifes et rois, gardiens des loix, mais que le peuple avoit là un *Veto national*.

Croyez-vous, ami lecteur, qu'il soit aussi facile d'expliquer, au dix-huitième siècle, ces allégories de l'ancien monde, que de les tourner en ridicule avec tous les écrivains de plusieurs générations ?

Je crois pouvoir démontrer que les premiers Druides sont des Druides européens. S'il est vrai que le chêne soit une plante indigène et née en Europe, ce doit être aussi clairement prouvé pour vous que pour moi. Au reste, que nous importe ? Il importe qu'on vous apprenne à réfléchir, et à ne pas juger à la légère.

§. 25.

En continuation.

Un rien nous fait juger souvent d'une chose très-importante, et je veux consacrer ici les

noms qui signifient un homme en espagnol et en anglois.

En espagnol, *ombre* veut dire un homme. Ne trouveroit-on là que des *ombres* ?

En Angleterre, on appelle un vaisseau de ligne *a man of war*, un homme de guerre. *Man* est ici le synonyme de force et de vaisseau. *Ermann* en allemand *lui homme*, ou comme verbe, *hommer*, veut dire rendre fort, imployable. C'est toujours bon à savoir.

§. 26.

Recueille - toi.

Ces antiques allégories, que j'ai trouvées long-tems comme toi fort ridicules, ne sont plus des mystères pour moi : ces *testamens* salutaires où je les ai recueillies, me sont devenus chers et respectables; regarde-les avec l'Ami de la Vérité, et laisse parler ton cœur, il te dira le reste.

Pour te préparer à recevoir, avec respect, ce MOT D'ORDRE promis, et attendu depuis tant de siècles d'esclavage, tu dois examiner et bien comprendre le mystère de la croix, le mystère de l'eucharistie, et le mystère du sacerdoce.

§.

§. 27.

Du mystère de la croix.

Le mystère de la croix contient toute la déclaration des droits des hommes. L'équerre et le compas qui forment le *symbôle social*, annoncent *le partage* le plus égal de *tous les biens* et de toutes les espérances de la terre.

§. 28.

Du mystère de l'eucharistie.

Dans la cêne ou le repas des JUSTES l'*esprit créateur* aime à se représenter ; et c'est sous la forme *du pain*, le pain que le riche doit au pauvre, et que le frère *partage* avec tant de plaisir avec son frère.

§. 29.

Mystère du sacerdoce.

Le sacerdoce dans le gouvernement, lorsque le peuple élit ses officiers, évêques ou surveillans, ou gardiens *de la loi*, c'est le souverain toujours assemblé pour créer, connoître et cultiver la loi. C'est l'exercice complet de la

souveraineté nationale; c'est le pouvoir salutaire, sanctifiant, sanctionnant et faisant respecter la majesté d'un peuple libre, dont la voix est celle de l'esprit créateur.

§. 30.

Jehova.

Ce nom salutaire est inscrit dans tous nos temples, consacré dans tous nos mystères ; c'est l'objet auguste et terrible du culte des nations !

Dans le sanctuaire, à côté du chêne, le grand-prêtre prononçoit, avec *un signe de terreur*, le nom de *Jehova* ; c'étoit le mot sacramentel et *magique*, qui faisoit pâlir les superbes, et rechauffoit le cœur des infortunés.

Les nouveaux initiés, frappés des espérances promises à l'univers, quand ce nom terrible seroit prononcé par *l'organe d'une cité libre*, ont soupçonné qu'il enfermoit *en soi* le principe universel de la perfection sociale.

C'est pour eux le mystère de la *pierre* des sages ; cette *pierre*, objet incertain de leurs plus douces espérances, sur laquelle le Sphinx a, dit-on, secoué sa vieille tête ; *pierre philosophale*, comme ils l'ont appellée.

C'est encore pour eux l'emblême du cercle *mystérieux*, la quadrature du cercle social.

C'est un mot de *ralliement* pour des millions d'initiés, et dont ils attendent l'explication, qui doit être simple et naturelle. Cette explication, connue de tout l'univers, doit nous ôter tous nos vices, avec les apparences de toutes les vertus.

§. 31.

Le mot d'ordre.

Ami de la Vérité, c'est ici, sur-tout, que tu dois péser la force des expressions, et que la loi de la nature doit se révéler elle-même dans le *mot d'ordre* promis par elle à tous les hommes.

Quel que soit le nom que tu donnes à *l'esprit créateur*, ta conscience ne te dit-elle pas ce qu'il a gravé dans tous les cœurs ?

Il ne fait acception de personne; c'est le père de toute l'espèce humaine, son *père nourricier*, son *pain quotidien*, son rédempteur, ses espérances, l'espoir d'une vie heureuse, le sein paternel où il repose dans sa douleur ses membres épuisés, où il s'*endort* avec confiance. N'est-ce pas là la vérité?

Accepte donc, dans ta conscience, l'explica-

tion simple et naturelle du nom de *Jehova*, qui proclamé dans l'univers par un peuple libre, organe de la vérité, doit enfin consoler l'espèce humaine et ôter aux hommes tous leurs vices.

Jehova, *Jehova !* les hommes intègres te rendent un culte éternel. *Ta loi* est la terreur des superbes.

Ton nom est le mot d'ORDRE et LA LOI des Francs . . . . . AGRAIRE.

§. 32.

Preuves.

César dans ses commentaires et Tacite dans ses annales, ont parlé des *Francs*, qui *tous les ans* partageoient les terres.

Je transcrirai ici l'introduction à l'Histoire de l'Univers, par Puffendorf, liv. 5, chap. 1, note 60.

« Chaque communauté cultive tantôt un canton, tantôt un autre, dit Tacite, et sur cet article, notre auteur s'accorde avec César, qui nous apprend qu'il se faisoit *tous les ans*, dans chaque cité, une nouvelle distribution des terres *par l'autorité du magistrat*, et qui détaille, d'après les Germains eux-mêmes, les raisons de

politique sur lesquelles étoient fondées ces *trans-migrations* annuelles.

« 1°. Ils craignoient que chacun ne s'affectionnât trop à son champ, et que le goût de propriété, ne fît préférer au métier des armes, les paisibles occupations de l'agriculture.

» 2°. Les établissemens une fois devenus fixes, les grands auroient étendu leurs domaines, et tôt ou tard le simple peuple n'auroit eu ni feu ni lieu.

» 3°. Les propriétaires auroient pris des précautions contre le froid et le chaud. Ce commencement de délicatesse auroit bientôt amené la recherche des commodités, et par une suite nécessaire de la passion pour l'argent, avec tout les vices et les malheurs dont elle est la source.

» 4°. Cette fréquente distribution de terres proportionnée au besoin de chaque famille entretenoit l'esprit d'égalité ».

Vous objectez sans cesse que le partage égal et annuel des terres, dans chaque communauté, est impossible. Je réponds qu'il a été fait; que c'étoit une loi du gouvernement de nos pères, et que ce peuple heureux et libre, peuple-frère et toujours souverain, a renversé le

peuple - roi, qui dictoit à l'univers des ordres arbitraires.

Or, Jehova, ou Ager, ou champ, est la même chose. Ce qui exige quelques paragraphes étimologiques.

§. 33.

Jehova ou *champ.*

« Totidem sane iisdem que litteris scribitur nomen dei quot et quibus *ager* ».

Vid. etimologicum trilingue, au mot Jehova.

§. 34.

αγρος ou *Champ.*

Agros ou Agrotên, ou Agrôtin, *Champ* étoit le Dieu des Phéniciens.

Sadeh ou Schaddai *vel αγρος quâ voce Deus indicatur, omnipotens, cui soli est omnis sufficentia et qui largitur omnibus vitam, et victum ad sufficientiam.*

Ager ou *Champ*, indique le nom de Dieu, le tout-puissant, qui seul suffit à soi-même, et donne *à tous* la vie et la nourriture suffisante.

Voyez l'etymolog. trilingue, au mot Agros.

§. 35.

Earthe ou *Champ*.

Les Francs nos ancêtres avoient un culte en l'honneur de la déesse *Earthe*, ou la terre, ou *Champ*.

Earth chez les Anglais de nos jours, veut encore exprimer *terre* et *champ*.

Il se prononce chez eux, comme nous prononçons le mot *herse* dans notre langue, un des ustenciles les plus précieux à la culture du champ.

§. 39.

Qu'a-t-il fait?

R. Ce qu'il a fait? — Il a dit...

D. Je ne vous demande pas ce qu'il a dit; les opinions sont libres. Qu'a-t-il fait?

R. Il a dit qu'il étoit *le fils de Dieu*.

— Eh, mon ami, n'es-tu pas aussi le fils de Dieu? Ne sommes-nous pas tous enfans d'un même Dieu.

Rappelle-toi qu'il a dit que *le vin et l'eau* étoient le sang du Dieu qui lui avoit donné la vie.

Image de Jehova son père, il a dit à tous les hommes : *Je suis pour tous. Prenez et mangez; ceci est mon corps.*

§. 37.

Ce qu'il a fait?

Elevé au sein du sacerdoce Egyptien, dont l'Hiérophante s'appelloit *le Tout-Puissant*, le soleil, le sauveur et le père *des hommes*, il est venu demander la communauté des femmes et le partage le plus égal des biens de la terre.

§. 38.

Des anciens Législateurs.

Avez-vous observé les principes de tous ces premiers législateurs qui arrivoient d'Egypte?

Licurgue établit à Sparte, la plus grande communauté des femmes, et un partage des terres. Il en fut ainsi de tous les autres.

Moïse, instruit à l'école des Egyptiens, avoit établi l'année du Jubilé, année salutaire, qui tous les cinquante ans réparoit les torts de l'inexpérience, de la fortune, et rétablissoit l'égalité.

Comme il est plus difficile d'approcher du terme, à mesure qu'on en est plus éloigné, on voit que les Druïdes Egyptiens ne purent imiter entièrement les Druïdes Européens, et demander le partage annuel.

L'ami de la nature, ne fait comme elle, *rien par sault*. Moïse forma son jubilé. C'étoit un pas immense, mais les peuples voisins ne l'imitèrent pas; et de là son opération fut manquée.

Lycurgue trouva des esclaves, et ne les regarda point comme des hommes. Cette injustice eut sa récompense; et de nouveaux brigandages succédèrent à d'horribles brigandages.

Ce n'étoit pas la loi, ou le magistrat au nom de la loi, comme chez les Francs, c'étoit l'insurrection des opprimés contre les oppresseurs : delà toujours des tyrans et des esclaves : on n'achevoit jamais l'entreprise. Elle restoit toujours à consommer.

Enfin l'art social perfectionnant les moyens d'exécution, on tenta une entreprise générale.

On s'occupa d'une confédération universelle, on voulut établir *le culte de la loi* salutaire qui devoit racheter l'espèce humaine *d'un péché d'origine* ou originel, et *le fils de l'homme*, chargé

de la plus grande mission qui fut jamais, opéra une grande commotion.

Comme il arrive dans la Judée, ce beau jeune homme ! comme il enferme en sa poitrine des desseins profonds ! Quelle sagessse, quelle pré-voyance !

Son regard a franchi tant de siècles ingrats qui sont pour lui comme des espaces ou des *blancs* dans le cercle de l'éternité.

Ceux qui l'entouroient ne pouvoient pas l'entendre ! Il étoit trop au-dessus d'eux.

Alors il se recueille ; enferme les desseins qui lui sont confiés, dans des voiles impénétrables aux tyrans.

Ces signes mystérieux ou d'abstraction qu'il confie à des hommes courageux, contiennent les principes du pacte social ; pour les engager à les transmettre *d'âge en âge*, il va prouver sa mission et ses espérances, par un sacrifice qui aura des imitateurs.

C'est maintenant le signe universel, et l'heure de la liberté étant venue, et les arts de communication s'étant perfectionnés, amis des hommes, ne désespérez pas de réussir !

§ 39.

D'un moyen d'exécution pour préparer le partage universel des terres.

Il n'y a point de bon gouvernement, si par sa nature il n'enferme un principe de perfectionnement.

L'assemblée nationale a fort avancé les affaires par ses décrets sur les successions et sur les communaux, mais ce n'est point assez.

Le seul moyen possible d'arriver à la grande *communion* sociale, est de diviser les héritages territoriaux en parts égales et déterminées pour les enfans du défunt, et d'appeller au partage du reste tous les autres parens.

Fixez, dès aujourd'hui, l'héritage, à 5 ou 6 arpens pour chaque enfant et petits enfans, et que les autres parens se partagent également les restes de l'héritage. Vous serez encore bien loin de la justice, et des aveux que vous avez faits, sur les droits égaux et imprescriptibles de tous les hommes. Vous laisserez encore sur la terre *des traces d'un péché originel*, mais les meilleures loix ne vous conviennent pas. Le peuple aveuglé ne connoît pas sa force, il n'a pas d'ailleurs

vos besoins factices. Vous allez savoir que c'est *ici pour* vous mêmes que vous aurez travaillé.

§. 40.

Je serai encore.

Si l'éternité de mon existence ne m'étoit pas démontrée par des principes reconnus *inviolables* dans toutes les opérations de la nature, je n'y croirois pas.

Dans une cause de cette importance, je ne reconnois d'autorité légitime que la loi même de la nature. Ici rien ne vient de rien, et rien ne se perd. Voilà l'éternité.

Où ira-t-on ? Je n'en sais rien. Mais on *sera* quelque part. Et le monde *du lendemain* n'étant jamais *celui d'aujourd'hui*, on sera très-certainement dans un *autre* monde.

Les anciens observateurs de la nature et ses modernes interprêtes ont démontré une échelle créatrice; on conçoit aisément le perfectionnement insensible de l'espèce humaine.

Je ne puis pas douter que mon corps tombé en poussière, ne se ranime tôt ou tard; sera-ce encore mon *esprit* qui animera ce même corps ? Le *moi* n'est pas dans mon corps. Mon esprit,

véritable *aiman* de la nature, prendra-t-il lui-même une autre *organisation* par sa force agrégative? On pourroit décider cette question.

Je m'enquiers seulement *si* tout est fini *pour moi* en rendant *l'esprit, où est le moi*, à la nature. Je sens que non. Cet art de la mémoire, ou de se ressouvenir, si perfectionné par quelques sages, donne des résultats naturels, mais bien loin des idées communes.

Là je me ressouviens et je le sens; ici mon esprit se purifie, et un autre sens tout nouveau semble se développer *en moi*, je le sens aussi.

Cela me suffit. J'ai quelque idée des opérations de mes esprits, par les effets d'un rayon de lumière.

Appellez *matière* si vous le desirez ce fluide électrique, je sens qu'il est beaucoup plus pur, que la pierre du rocher. Je sens son incorruptibilité, cela me suffit encore. Car je conçois que l'*esprit* qui *m'organise* est encore plus pur que le plus pur rayon du soleil. Un trait de lumière qui dans un clin d'œil d'oiseau, remplit tout l'espace, me donne une foible idée comparative du *moi*, qui parcourt et pénètre toute la nature.

Ce qu'on appelle à tort dans les systêmes

anciens, *transmigrations*, faute de s'écouter et de s'entendre, ne sont que les démonstrations sensibles *des dév-loppemens* ou gradations des êtres organisés vers une vie meilleure.

Si l'espèce humaine se perfectionne sur la terre je dois marcher avec elle ; et je reviendrai après chaque travail et quelques heures de *sommeil* recommencer avec elle un nouveau travail, et marcher vers la perfection.

Quel que soit ton système, tu *reviendras*, tu *seras* encore. *Ton esprit se recouvrira d'une peau nouvelle.*

Arrange toi de manière que tu retrouves sur la terre des jouissances delicieuses.

« Mes arrière-neveux me devront cet ombrage,
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui. »

Ainsi parle un homme généreux qui ne s'est pas encore bien compris. Là il n'a rien pensé, il a tout senti. Il a senti qu'il travailloit pour soi-même.

Comme tous les hommes marcheroient de *concert* vers la perfection, si toutes les nations étoient bien convaincues que nous renaissons tous sur la terre, ou presque tous, car dans un système qui n'est point inconcevable, mon

esprit, germe éternel, peut acquérir une telle activité qu'il s'élance dans une autre sphère où il trouvera à se mieux organiser.

Un grain de musc dans une chambre y laisse des souvenirs d'un siècle. Ma pensée lorsqu'elle s'arrête sur tel ou tel objet, n'y laisseroit-elle pas aussi une espèce d'épanchement de mes esprits. J'y retrouverois un jour ma pensée, et la pensée est un esprit pur qui a une organisation spirituelle.

Il m'est souvent arrivé, à moi qui me complais dans mes idées solitaires, à *organiser* ma pensée en poëte, de retrouver ce que j'avois perdu de ses formes et de ses couleurs, en retournant à la même place où j'avois commencé mes travaux,

Ce fait là m'a paru précieux, et j'en ai tiré d'excellentes vues pour plonger mes regards au fond de mon cœur,

Je serai encore. Sans toi et lui, il n'y a pas de moi, c'est donc pour moi que je travaille en travaillant pour tous.

Il ne s'agit point ici de te prêcher un systême, une opinion qui m'est plus ou moins chère. Je te dois compte du principe qui me fait agir. Je sens qu'en y restant attaché, mon

cœur s'aggrandit, ma sensibilité en devient plus active, plus humaine. Je vois mieux les hommes et les choses. Je me vois mieux. Mes regards plus exercés embrassent l'univers, et tous les hommes sont dans mon cœur.

§. 41.

Péché originel.

Le péché d'origine ou originel, peut-il être autre chose, pour un Ami de la Vérité, que les funestes suites de ses loix tyranniques et cruelles qui condamnent un homme, à sa naissance, à souffrir de tous les affronts, et de tous les tourmens qui attendent le pauvre? Où est la mère-patrie? où est la chose publique, la chose commune, où les enfans des citoyens, égaux en droits, sont traités avec tant d'injustices.

§. 42.

Du Jubilé.

Je crois fermement qu'on ne peut opprimer en face et violemment un seul homme, sans que l'opprimé, fort de sa conscience et de la vérité, ne trouve un vengeur impitoyable. Aussi

Aussi voyons - nous que la tyrannie n'est qu'un perpétuel *mensonge* ; elle entasse, à la dérobée, ses ténèbres, couvre légèrement les yeux, vous détourne de la voie droite, et vous aveugle toujours, ainsi que les témoins de votre infortune, avant de glisser son poignard et saisir sa proie.

Que d'insensibles voiles il a fallu préparer pour donner, tous les cinquante ans à tout un peuple, une paire de soufflets avec deux doigts bénis, au lieu de partager les terres en commun.

La loi sacrée des juifs ordonnoit, tous les cinquante ans, le partage égal des domaines de la nation. Un nouveau législateur sorti du sanctuaire de la liberté, venoit perfectionner cette loi, et convaincre les nations que la terre, ainsi que l'air, n'appartient à personne en propre, et que les fruits sont à tout le monde.

Les interprètes sont accourus ; les prêtres de bonne foi ont prêché la communauté des biens ; mais peu à peu des hypocrites ont voulu se rendre *usufruitiers* et *dispensateurs* : ils ont tout gardé pour eux et vous ont donné une paire de soufflets à la place.

. Tout le monde connoît la cérémonie de la confirmation, dans le grand jubilé de nos prêtres catholiques, apostoliques et romains.

Mocquez-vous donc bien des juifs, je vous prie, qui sont attachés à leur ancienne loi.

S. 43.

Du culte de la loi.

Tout le mystère du sacerdoce n'est autre chose que le *culte de la loi.*

Les ministres des *autels* n'étoient pas autrefois ce qu'ils sont aujourd'hui, les plus vils et les plus ignorans de tous les êtres. *La république des lettres* nous offre de nos jours une image du sacedorce de l'ancien monde. Mais que cette image est encore imparfaite !

Ceux-ci, presque toujours les enfans perdus d'une société, (quelle société !) d'esclaves et de tyrans, sans patrie, *sans loi*, sans espérances, écartés de tous les *offices* où il faut de la franchise et de la générosité, n'ont à *cultiver* que les vices des esclaves qu'ils amusent, et des tyrans qui les nourrissent, pour les dévorer tôt ou tard. Dans l'ardeur de la jeunesse, quand la voix de la nature les appelle à son aide, ils parviennent à peine à connoître quel-

ques traits de la vérité, que toujours garottés par mille chaînes, qui nées avec eux, font, en quelque sorte, partie de leur monstrueuse constitution, ils éprouvent des déchiremens cruels; sans avoir pour les soulager quelque main secourable, ou quelque beaume à verser sur leurs blessures; la douleur les enivre; bossus et aveugles-nés, ou du moins d'une vue courte, en vain les révélations d'un grand cœur leur offrent *en esprit* la possibilité d'une forme plus agréable; comme ceux qu'ils interrogent, n'y voient pas fort clair non plus, et sont contrefaits comme eux, ils abandonnent les clartés *intellectuelles*, et la vérité n'est pour eux qu'un fantôme, un beau *idéal*. Ainsi passent et se succèdent parmi nous mille générations d'êtres ébauchés et monstrueux; et si par la force de la nature, qui ne permet pas que la race *des hommes* se perde, un de ses favoris paroît au milieu de ces bossus à vues bornées, ils ne l'apperçoivent pas, ne se doutent pas de son existence, à moins que sa forme, toute belle qu'elle soit, en ce qu'elle n'a rien de semblable à leurs bosses, ne soit pour eux un objet de dérision ou de dédain.

Triste, mais trop véritable peinture de l'état *des lettres* et de leur *culte* parmi nous.

Chez un peuple esclave où tout s'insinue, les Amis de la Vérité ne peuvent être que des hommes *de lettres*, et c'est beaucoup encore de pouvoir *peindre* imparfaitement les droits des hommes, pendant le sommeil des tyrans, ou plutôt pendant leurs rêves, car les tyrans ne dorment point.

Dans l'ancien monde, les Amis de la Vérité étoient les ministres *de la parole*.

Élevés par les chefs suprêmes des nations, dépositaires d'une foule de secrets arrachés à la nature, et transmis dans leurs temples d'âge en âge, ils recevoient dès leur naissance une éducation si parfaite et si privilégiée, qu'ils passoient aux yeux de la nation pour des êtres bien supérieurs au commun des hommes, et, en effet, ils étoient autres, par leur éducation, par leurs jouissances, par des sens plus exercés, et par des espérances, qui une fois conçues, ne peuvent laisser de sang-froid un cœur d'homme.

Savez-vous pourquoi chez nous le nom d'*homme de loi* n'est pas encore un nom agréable à l'oreille, et qui plaise au cœur? c'est que,

dans notre conscience, nous ne croyons pas encore qu'il y en ait de véritablement justes, et que le mensonge répugne à la nature.

Ayez *une loi* commune à tous, nations modernes, et celui à qui la nature a donné une force expansive, attractive et d'analyse, une force créatrice, le véritable homme de *lettres*, que vous appellez encore aujourd'hui le grand hommes, ou *le Dieu* de l'éloquence, redeviendra ce que ses pareils étoient jadis, le *sauveur* de tel ou tel peuple opprimé, l'*ange tutélaire* du foible, le premier entre ses égaux, et *le Dieu de la terre.*

Ces hommes de lettres, dévoués à la loi, *consacrés* au *culte de la loi*, seront encore les *ministres de la parole*, de la parole qui sauve, qui guérit, qui réveille, qui enchante, et dont les charmes créateurs *organisent* un monde dans *le cahos.*

Les premiers sages, les premiers *sauveurs* ou législateurs, c'étoit des noms synonymes, par une *inspiration* de l'*esprit créateur*, dictèrent *la loi sainte* ou salutaire, au nom de la Vérité, qui est Dieu, et qui fait le bonheur des hommes.

Pour conserver intègre et pure cette loi *révélée* par la conscience, il falloit un culte.



On forma des assemblées pour enseigner et cultiver la loi, cette loi qui devoit donner aux hommes un pain de vie, et pour toujours, étoit *peinte* par-tout, même sur les vêtemens.

C'étoit par dégrés insensibles qu'on la pouvoit comprendre et répandre par tout l'univers, terme éloigné, mais le seul qu'ils voyoient possible d'en recueillir les fruits sans amertume.

Pour arriver à ce but, ils sentirent le besoin de se lier *fraternellement* (1).

Alors les assemblées se multiplièrent, et dans un centre commun à toutes, leurs esprits s'unirent ; on s'annonça mutuellement les *bonnes nouvelles*, et chaque individu, *éclairé* de la lumière de tous, marcha d'un pas rapide vers la découverte et le triomphe de la vérité.

On appella dans ces assemblées, ceux qui ne connoissoient point encore la force des pensées réunies ; l'activité des esprits en fer-

(1) Un et un séparés, ne font que deux unités ; unissez-les, et vous aurez onze unités ; joignez-y une autre unité, et vous en aurez une centaine de plus.

mentation et les espérances d'une autre vie ou subsistance, toujours meilleure.

Le culte de la loi promettant toujours des jouissances infinies, et nourrissant le plus grand espoir par un avant-goût du bonheur, faisoit les délices des premiers sages. On y consacroit ses jours. C'étoit la fête du cœur, et de pareilles fêtes ne se profanent point.

§. 44.

Du culte de la loi.

Point de loi, point de culte, point d'union. Tout est esclavage et mensonge, quand la fourbe et l'hypocrisie règnent à la place de la loi.

Avant l'année 1789, vous n'aviez que des ombres de culte et point de réunion fraternelle.

Semblables à ces machines qui roulent encore d'elles-mêmes, lorsque les poids qui les faisoient marcher sont arrêtés, le peuple esclave et sans chaleur, donnoit encore quelques signes d'existence, par la force *prolongée* du culte sacré de la loi.

Formes cadavereuses des plus belles institutions, qui n'exhaliez que pourriture, la liberté



qui vient vous rendre *l'esprit qui vous animoit*, va vous donner une *organisation* plus parfaite et plus sacrée.

Ce que nos pères appelloient *églises*, ou assemblées de fidèles à la loi, et qui n'étoient plus que des tombeaux et des sépulcres blanchis, vont redevenir ce qu'elles étoient dans l'origine, *des assemblées délibérantes*.

On lira l'ordre du jour, la *bonne nouvelle*, ce qu'ils appelloient l'évangile.

Dans la chaire de vérité, tribune aux harangues, les élus du peuple, ses vrais surveillans et les défenseurs de ses droits, recueilleront les *prières* ou *pétitions* du pauvre.

Du centre commun des *assemblées fédératives*, et que nos pères appelloient *la souveraine* ou *la basilique* de l'empire, on recueillera tous les vœux divers.

Nous ne dirons plus *amen* à des propositions que nous n'entendions pas plus que ceux qui nous les faisoient ; mais après avoir connu l'objet proposé, s'il nous est agréable, nous dirons, avec recueillement, *que cela soit ainsi*.

Nous placerons dans nos assemblées une image du *Soleil*, pour qu'elle apprenne sans cesse à tous nos frères, que la lumière est

également pour tous les hommes ; et sur l'autel nous placerons le pain fraternel que nous mangerons ensemble aux jours de fêtes, et pour que l'assemblée en puisse offrir à celui qui a faim.

Et dans la crainte qu'on ne puisse encore nous aveugler et nous remettre aux fers, plus heureux que nos pères, et profitant des nouveaux bienfaits de l'art social perfectionné, nous nous occuperons sans cesse de briser les fers de nos proches, nous les unirons à nous, nous serons forts de leur courage ; et comme il n'est point de liberté durable à espérer sans la liberté de toutes les nations, nous commencerons *la confédération universelle des Amis de la Vérité.*

§. 45.

Du culte de la loi.

Dès que nous avons eu l'espérance d'un *gouvernement national*, le culte de la loi a commencé de naître ; les sociétés particulières se sont formées, nouvelles églises, nouvelles professions de foi, loix nouvelles, volontés plus pures, nouvelles fédérations : premières espérances de la sanction universelle de la loi.

Mais prenez-y garde. Ce qu'ils ont appelé la

loi commune ne l'étoit pas, elle enfermoit encore partialité, inégalité, exclusion, ineptie et cruauté. De là toutes ces réunions imparfaites, exclusives et ces dénominations qui peignoient l'inconséquence, l'irréflexion, des desseins contradictoires, et la nullité d'une foule immense d'individus, entraînés par une force insensible vers la vérité, lors même que l'ambition, l'orgueil, l'isolement, la superstition et mille autres restes des fléaux de la servitude, caressoient encore le sceptre de la tyrannie.

§. 46.

Du baptême.

Le premier pas à faire pour commencer les révolutions universelles, est d'apprendre de la nature même, l'art de *baptiser* de noms *magiques* ou circulaires, les hommes et les choses.

Baptisez-les au nom de la justice et de la vérité, ce qui est *pur* est lumière, c'est la naissance du mouvement, de la vie et de la parole. Les principes s'éclairent, et la bonne organisation commence.

Mais n'allez pas vouloir trop tôt cueillir les fruits, une chaleur insensible les doit porter à maturité.

Le mystère du baptême est une loi sensible de la nature qui commence une organisation spirituelle. Toutes les initiations religieuses, unissantes ou fraternelles, commencent à s'organiser par le baptême ou dénomination commune.

Un nom, par cela seul qu'il plaît, est un mot d'ordre ; car il unit les hommes et les choses, et l'ordre naît de l'union.

Tous les anciens législateurs sont partis de ce principe.

Et la force de la nature et de la *réflexion*, quand la vérité s'approche avec son miroir à la main, nous y font trouver je ne sais quel charme qui va aucœur et leremue. Miroir *animé* de la nature, l'homme commence à réfléchir, à réfléchir la vérité, et plus son cœur est pur, plus ses réflexions sont lumineuses et créatrices.

Des traits de lumière naissent de toutes parts; les ténèbres sont moins épaisses, et nous en sommes à ces instans douteux, si bien peints par La Fontaine,

Lorsque n'étant plus nuit il n'est pas encor jour :

Redoublons de zèle : un cœur pur comme la lumière est bienfaisant comme elle.

§. 47.

Exemples et maximes.

En observant les cruautés et les épouvantables *griffes* de nos propriétaires monstrueux.

Je vis que les démons n'étoient que sur la terre.

Dans les maximes universelles, ou proverbes des nations, je trouvai la révélation de la sagesse éternelle. *La parole est Dieu.* Créons!

Que ferai-je de toutes ces pierres brutes? A la faveur des ténèbres, j'y déposerai des germes de réflexion; quand le jour paroîtra, tout sera lumière!

N'imitons pas les tyrans, ils minent en secret; mais leurs explosions sont déchirantes et cruelles!

Ce que voudra l'universalité sera toujours bon, sera trop puissant pour éprouver des résistances; demandons que l'esprit universel régisse le monde.

Ce qui empêche les hommes d'être également instruits et susceptibles de réflexion, c'est l'inégalité des fardeaux. Partageons-les comme les jouissances.

Rendons les hommes attentifs; c'est les



échauffer, les animer, c'est leur révéler la vérité qui est dans leur conscience, qui terrasse les uns et réveille les autres.

Faisons cheminer ensemble, amis et ennemis, *ils* se réuniront sans s'en appercevoir, et tu peux répondre de cette union universelle, si, ne leur donnant que leur intérêt personnel pour guide, et pour mot de ralliement la vérité, tu ne sèmes jamais sur la route où tu les attires, ni mensonge, ni déloyauté, germes impurs de la discorde et de la tyrannie.

« Les fondateurs des anciennes républiques avoient également partagé les terres, cela seul faisoit un peuple puissant, c'est-à-dire, une société bien ordonnée, cela faisoit aussi une bonne armée, chacun ayant un égal intérêt, et très-grand, à défendre sa patrie.

» Les rois Agis et Cléomène, rétablirent les lois agraires, et Lacédémone, réprit sa première puissance, et redevint formidable à tous les Grecs.

» Ce fut le partage égal des terres, qui rendit Rome capable de sortir d'abord de son abaissement; cela se sentit bien, quand elle fut corrompue ».

Ainsi parloit Montesquieu (*Grandeur et déca-*



dence des Romains, chap. 3.) Ce n'est pas là le moyen d'unir les riches et les pauvres ! L'un se retire, et pour l'autre, une espérance très-éloignée est une chimère !

Le nom de *tribun du peuple*, rappelant, aux sages seulement, les éternelles diminutions des grandes propriétés, me parut propre à mes desseins. Le tribun de 1789, enfanta plus d'un tribun.

On trouvoit de la grandeur à prendre la défense du foible ; mais on ne voyoit pas le partage des terres. On y marchoit cependant, en devenant plus juste et rendant le peuple moins indifférent sur ses droits.

Les propriétés sont sacrées, inviolables ; prêtres hypocrites, usurpateurs ! C'est précisément parce que les propriétés sont inviolables et sacrées, que tu n'as pu ravir la propriété du pauvre.

Ne dites jamais, je veux détruire un mensonge ; les intéressés frémissent. Apportez un trait de lumière, et les bêtes féroces disparoissent avec les ténébres.

Ce sera pour vous une douce jouissance de précipiter vers l'exécution de vos desseins, ceux-là même, qui trop bornés et trop froids pour

les comprendre, les trouvent *romanesques*, et souvent même ridicules.

Avec quelle prodigieuse facilité, je me suis emparé pour mes desseins de tous les mouvemens de l'ambition, en faisant voler de bouche en bouche le nom de peuple-frère, de frère et d'ami. Comme on a vu naître les sociétés fraternelles, dont la force imposante dérange toutes les manœuvres, et entraîne l'ambitieux lui-même, et le grand propriétaire à l'égalité sociale.

L'adoption rapide, et presque universelle, aujourd'hui dans toute l'Europe du nom de *Franc*, a furieusement avancé nos affaires; car on finira bientôt par se demander ce que c'étoit que les Francs, et l'on saura que tous les ans le *magistrat* partageoit les terres, et que tous les ans, ils ratifioient les loix provisoires de la communauté ou république.

S. 48.

Encore du culte de la loi.

Les propriétaires, les exclusifs, les hommes au marc d'argent ont des *clubs* pour *prôner* leurs vanités. Nations, gardez vos temples, et que la loi seule y soit *prônée*.



Tous les dimanches, ou jours de la lumière, que des hommes élus par vous dans tout l'empire, vous expliquent la loi provisoire, que vos temples vous servent à une éducation commune. Vous y verrez naître des tribuns, des défenseurs éloquens. — Ayez sur-tout en horreur l'hypocrite célibataire.

Dans le temple commun, réunissez vos diverses volontés.

Dans toutes les assemblées primaires, ou autres assemblées électorales ou représentatives, vous obéissez à la loi faite ; vous êtes officier de la loi ; et de cercle en cercle, toujours plus resserré pour arriver à l'unité, au point central, chaque individu doit rester à sa place représentative d'un plus ou moins grand nombre de volontés.

La voix du peuple est la voix de Dieu ; c'est donc elle seule qui doit partir du centre pour régir les états, et les rendre heureux, justes et florissans.

Dans vos temples, sans exclusions et sans dépenses, vous recevrez la loi provisoire, vous y ferez vos observations particulières.

Vos prières ou *pétitions*, retourneront graduellement aux points-centre.

Et

Et tous les ans dans trois jours de fêtes *universelles* dans l'empire, et sur toute la terre, après avoir eu des instructions paternelles, égales, sincères, et *sans ténèbres* pendant une année entière, vous serez en état de vous recueillir, et de vouloir en esprit et en vérité ce qui est juste et salutaire.

§. 49.

Ce qu'il ne falloit pas dire brusquement.

Pour anéantir la vermine sacerdotale, et rétablir le culte de la vérité, le culte de la loi, il falloit s'occuper d'une religion universelle, former une *chose-publique*, (RES-PUBLICA) anéantir toutes les sectes.

S'expliquer ainsi, écartoit la majorité : *ab assuetis non fit passio* : on ne se passionne point pour des formes usées ; et dans toutes les commotions universelles, il faut calculer sur les passions, et sur les préjugés des hommes. De nouvelles formes ont plus de fraîcheur, plus d'attraits ; imitez la nature, et combinez les formes sur les événemens comme les *marchandes de modes*.

Il leur faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

Encore un peu de tems, et il faudra bien se

confédérer à la vérité, « le centre alors sera par-tout, et la tyrannie nulle part. »

La confédération universelle des Amis de la Vérité, n'est rien autre chose que cette religion fraternelle et universelle, qui nécessairement anéantira toutes les sectes.

Une *assemblée fédérative* est littéralement et clairement la traduction dans nos langues modernes, de ce que les anciens sages ont entendu par *église*, *religion* et *république*.

§. 50.

Confédération (religion) *universelle.*

Amis de la vérité, lisez avec respect ce chapitre tout entier d'Helvétius. Je ne le connoissois point, quand je conçus le dessein d'analyser les religions, et quand je trouvai la révélation du culte de la loi, de sa révision hebdomadaire, de la sanction annuelle, et de la nécessité de la confédération universelle de toutes les nations, pour qu'un seul peuple puisse être réellement libre! C'est un fait que je dois apprendre à l'Ami de la Vérité, car la conformité des résultats entre Helvétius et moi, par des routes et des preuves si diverses, me permet

de t'assurer avec confiance, que la vérité n'est étrangère qu'à ceux qui ne la cherchent point.

« Une religion (*confédération*) universelle ne peut être fondée que sur des principes éternels, invariables, et qui, susceptibles comme les propositions de la géométrie (*mesurage des terres*) des démonstrations les plus rigoureuses, soient puisées dans la nature de l'homme et des choses. Est-il de tels principes, et ces principes *connus* peuvent-ils *également* convenir *à toutes les nations*? oui, sans doute, et s'ils varient, ce n'est que dans quelques-unes de leurs applications aux contrées différentes où le hasard (*rien ne se fait sans cause*) place les divers peuples. »

» Mais entre les principes ou loix convenables à toutes les sociétés, qu'elle est la première et la plus sacrée? Celle qui promet à chacun *la propriété de ses biens*, de sa vie et de sa liberté. »

» Est-on propriétaire incertain de sa vie et de sa liberté? L'homme toujours en crainte est sans courage et sans industrie. Uniquement occupé de sa conservation personnelle et resserré en lui-même, il ne porte point ses vues *au dehors*, il n'étudie point *la science de l'homme*; il n'en observe ni les désirs, ni les passions. Ce

n'est cependant que dans cette connoissance *préliminaire*, qu'on peut puiser celle des loix les plus conformes au bien public. ››

›› Par quelle fatalité de telles loix si nécessaires aux sociétés, leur sont-elles inconnues? ››

›› Dieu (*l'esprit créateur*) a dit à l'homme : Je t'ai doué *de mémoire*, et par conséquent de raison. J'ai voulu que la réunion d'abord aiguisée par le besoin, *éclairée* ensuite par l'expérience, pourvût à ta nourriture, t'apprît à féconder la terre, à perfectionner les instrumens du labourage, de l'*agriculture*, enfin toutes les sciences de la première nécessité ; j'ai voulu que, *cultivant* cette même raison, tu parvinsses à la meilleure législation possible. ››

›› Voilà *le seul culte* auquel je veux que l'homme s'élève, le seul qui puisse devenir *universel*, le seul digne d'un Dieu (*du grand Tout*), et qui soit marqué de son sceau et de celui de la vérité. ››

›› Tout autre *culte* porte l'empreinte de l'homme (*c'est-à-dire, de la plus petite partie du grand Tout*) de la fourberie et du mensonge. ››

›› La volonté d'un Dieu juste et bon, c'est que *tous les fils de LA TERRE* soient heureux,

et qu'ils jouissent de tous les plaisirs compatibles avec le bien public. »

» Tel est le *vrai culte*, celui que la philosophie doit révéler aux nations.

» Les nuages répandus sur les principes de la morale et de la législation, *qui ne sont essentiellement que la même science*, y ont été amoncelés par la politique des prêtres. »

Plût à Dieu (c'est-à-dire, qu'il plaise aux nations libres dont la voix est la sagesse du tout-puissant) que les prêtres (*que les ministres de la parole*) susceptibles d'une ambition noble. eussent cherché dans les principes *constitutifs* de l'homme, les loix invariables sur lesquelles la nature et le ciel veulent qu'on ÉDIFIE le bonheur des sociétés. Plût à Dieu que les systêmes religieux (*fédératifs*) pussent devenir le palladium de la félicité publique. C'est aux prêtres (aux ministres de la loi) qu'on en confieroit la garde. Ils jouiroient d'une gloire et d'une grandeur fondée sur la reconnoissance publique. Ils pourroient se dire chaque jour : c'est par nous que les mortels sont heureux. »

« Vous pouviez, ô ministres des *autels!* (éminences, pierres élevées pour haranguer) devenir les idoles des hommes éclairés et ver-



tueux ! Vous avez préféré de commander à des superstitieux et à des esclaves : vous vous êtes rendus odieux aux bons citoyens, parce que vous êtes *la plaie* des nations, l'instrument de leur malheur et les destructeurs de la vraie morale. »

» Pour assurer la paix des nations, ce n'est point assez de la tolérance civile. L'ecclésiastique (c'est-à-dire, *le templier*, l'officier de la loi) doit *concourir* au même but. »

« Une religion (fédération fraternelle) s'écarte du but politique qu'elle se propose, lorsque l'homme juste, humain envers ses semblables, lorsque l'homme distingué par ses talens et par ses vertus, n'est point assuré de la faveur du ciel (*la plus précieuse.*) »

« Si l'on a jadis divinisé la fièvre, pourquoi n'a-t-on pas *divinisé* le bien public ? Pourquoi ce dieu n'a-t-il pas encore son culte, son temple et ses prêtres ? »

« Que l'intérêt des puissances *spirituelle* et temporelle soit un et toujours le même. Que ces deux puissances soient réunies comme à Rome, dans les mains des magistrats. Que la voix du ciel soit désormais celle du public, et que les

oracles des dieux confirment toute loi avantageuse au peuple! „

“ La première que je cite, c'est la religion..... (*de nos pères.*) Mais, lors de son institution, cette..... religion n'étoit proprement que le systême *allégorisé* de la nature! „

„ Cette religion des sens étoit d'ailleurs la plus faite pour des hommes, la plus propre à produire ces impressions fortes, qu'il est quelquefois nécessaire aux législateurs de pouvoir exciter en eux. Par elle l'imagination toujours tenue en action, soumettoit la nature toute entière à l'empire de la poésie, vivifioit toutes les parties de l'univers, animoit tout. „

„ Quelle puissance n'auroit pas sur les esprits une instruction morale donnée par un sénat! „

„ Que des magistrats éclairés soient revêtus de la puissance temporelle et spirituelle. Toute contradiction entre les préceptes religieux et patriotiques disparoîtra: tous les citoyens adopteront les mêmes principes de morale et se formeront la même idée d'une science dont il est important que tous soient également instruits. „

„ Peut-être s'écoulera-t-il plusieurs siècles avant de faire ces changemens qu'exige le bon-

heur de l'humanité. Qu'arrivera-t-il jusqu'à ce moment? Que les hommes n'auront que des idées confuses de la morale. „

§. 51.

Du Temple de la Vérité.

C'est la lettre qui tue, c'est l'esprit qui vivifie. Si nos écrivains les plus distingués fussent remontés aux origines des associations primitives, ils n'auroient pas sans doute pensé comme Helvétius, que désormais " ce n'est plus que „ sur la destruction de la plûpart des religions, „ qu'on peut, dans les empires, jetter les fon- „ demens d'une morale sainte. „ Ils auroient saisi, au contraire, *l'esprit* des législateurs.

Trois grands principes *organisent* les corps, ou la matière, c'est-à-dire, la puissance *temporelle* ou mobile.

Dans l'organisation *intellectuelle*, la vérité est le centre où tout doit graviter. Elle ne peut naître que dans un foyer ardent de lumière. Transportez donc dans la morale ces loix ineffables *de l'attraction*, de l'électricité, de la bonne *conduite.* C'est la puissance *spirituelle.*

Cette union d'esprits épurés, enfante le mouvement



vement ou motions d'ordre ; et puisque les esprits ont une *organisation* et des formes sensibles et palpables par la pensée , on peut *inoculer* , au genre humain , par la parole , *corps spirituel* , la lumière et la raison des plus sages.

La tyrannie *étouffe* la parole. Alors ce n'est plus la nature *libre* qui conçoit, c'est la nature *esclave* ; la servitude ne peut enfanter que des êtres imparfaits.

Le feu vital de la nature se seroit éteint, si son extinction eût été possible ; mais on l'a seulement arrêtée dans sa marche vers la lumière. Plus ses *réflexions* physiques et morales augmenteront, plus ses *conceptions* seront douces et multipliées, et plutôt l'espèce humaine connoîtra, par ses libres révélations, les principes moteurs de tout ce qui doit être.

La probité suffit pour reconnoître les droits des hommes, la justice pour les maintenir, et la bienveillance ou volonté *intègre* pour les conduire au plus haut degré de perfectionnement.

Voilà ce que nous enseignent tous les premiers bienfaiteurs du genre humain. Jettez l'é-

chaffaudage et vous trouverez tout construit *le temple de la vérité.*

Il faut un culte, disoient les sages avec le peuple, et il n'y avoit pas de loi, mais tous en vouloient une; voilà l'instinct de la nature toujours plus fort que la tyrannie!

Ne détruisez donc aucune religion; elles sont bonnes, car elles ont toutes pour objet d'unir la puissance temporelle à la puissance spirituelle, et de les faire servir ensemble au culte de la loi.

Ce n'est pas le vice des religions qui vous a rendus esclaves, ce sont les ténèbres de la tyrannie qui les ont voilées, *dénaturées*, qui vous ont abbrutis.

Rendez un culte à la parole, *à la parole qui engendre*. C'est elle seule qui commence le mouvement vital. *Qu'elle soit inviolable* dans le temple de la vérité.

Si la voix des nations, qui est celle de l'éternelle justice et qui sert d'organe sensible à l'esprit universel qui anime le monde, n'est jamais libre, vous ne serez jamais heureux. Vous ne connoîtrez jamais ce qui est juste et vrai dans la nature.

En organisant un Sacerdoce constitutionnel, les élus du peuple auront organisé la souveraineté nationale, s'ils parviennent à détruire l'infâme célibat des prêtres.

Laissez-là tous les mots obscurs, inintelligibles, que toutes vos *églises* soient réellement les temples de la vérité !

Si vous craignez les préjugés d'une génération qui va finir, que les sociétés fraternelles où *le culte de la loi* a commencé, se bâtissent un centre, le Temple de la vérité.

De tous les systêmes religieux ou fédératifs, celui connu sous le nom de *franche-mâçonnerie*, est le plus général : comme rien ne doit être secret chez un peuple libre, et que leur objet est rempli en France, que leurs temples s'ouvrent !

Que les fêtes universelles pour toutes les nations commencent. On s'assemble, on délibère, on exécute. Voilà les trois grands jours des fêtes nationales et fédératives, 12, 13 et 14. Je les vois déjà s'établir en France, en Ecosse, en Irlande, en Angleterre; en Suisse l'esprit public a tout commencé, il peut tout consommer.

Ainsi pour le bonheur du monde, s'accom-

plira la grande promesse d'une prévoyance éternelle : « Je rebâtirai en trois jours le temple de la vérité. »

Fin de la première partie.

DE L'ESPRIT
DES
RELIGIONS.

Lisez.

S'IL y a peu d'excellens écrivains, ceux qui savent lire, qui aiment à méditer, qui peuvent les entendre, qui veulent se recueillir et les interprêter de bonne-foi sont-ils donc en si grand nombre ?

Les esprits sont encore aujourd'hui très-légers. Nous avons peu d'organes purs et sincères. Cependant, au milieu des vastes mouvemens qui frappent sans cesse notre pensée, il est impossible qu'un trait de lumière ne rencontre quelque forme qui *le réflechisse* et multiplie ses bienfaits.

Je trouverai donc un assez grand nombre d'amis de la vérité, qui me prêteront une oreille attentive.

Ils se diront : Voilà le germe des révolutions

universelles, le principe de perfectionnement insensible et salutaire, qui doit assurer les *destinées* du genre humain.

On verra se réunir quelques génies supérieurs qui seuls peuvent réaliser un grand dessein, parce que seuls ils peuvent tirer de leur propre fond les charmes divers qui rapprocheront tous les hommes à la recherche d'un même principe.

La vérité de ce principe une fois apperçue par les sages, les animosités partielles, les funestes jalousies n'auront plus de prise contre des rivaux *endormis* dans la tombe; alors paroîtront sur le champ de la victoire, les plus nobles défenseurs de la vérité. Dans les détails de l'exécution, *où les génies médiocres ont tant d'avantages*, les plus ineptes grimauds voudront jouer un rôle. Ce sera pour eux une affaire de lucre et de mode : pour un petit nombre qui les conduira, sans qu'ils s'en doutent, ce sera la plus importante affaire.

Un autre Voltaire s'armera tour à tour du poignard de Brutus, grande leçon des rois, et de la verge du ridicule. Il frappera les pédans et les hypocrites. Montesquieu, devenu plus grand sans doute, et surpassant encore sa re-

nommée, redira des paroles pleines de majesté; sans trop l'entendre, sans que lui-même s'entende fort bien; on prendra à l'aspect de ses *tableaux*, et dans ses mâles entretiens une attitude fière. Boulanger, quoique perdu dans le fatal labyrinthe de la tyrannie, armera votre main inquiète d'un fil salutaire,

» Pour en développer l'embarras incertain. »

Helvétius, ami de la vérité, recueilli dans le silence et les ténèbres minera les autels du fanatisme. Mably, par ses hautes prévoyances, affermira vos pas chancelans. Quelque Jean-Jacques, moins irascible, mais peut-être plus prompt et plus ferme, s'adressera violemment à des jeunes courages, déjà tout armés de mille traits. Ils se leveront tous ensemble à sa voix harmonieuse; l'ami de la vérité, couvert de lauriers par les pères de la patrie, les a éveillés d'un long sommeil. Ils béniront sa bienfaisance: mais en rendant justice à sa franchise et à son zèle intègre, ils appelleront un conseil de sages, *d'esprits purs*, incorruptibles. Bacon de Verulam, qui certes y tiendra une place éminente, après avoir confessé les grandes foiblesses des interprêtes de la nature les plus amis de la vérité, les renverra tous, non pas à un

système, non pas à un homme, ni à un siecle, ni à un livre, mais à leur conscience et là, ils entendront enfin la voix de la nature qui les rendra tous heureux !

Ici, l'ami de la vérité trouvera des mémoires et des illustrations, et des clartés qui serviront à l'aider dans ses recherches, à examiner par soi-même, et à bien comprendre *l'esprit des religions.*

Je dois dire aussi que plusieurs de ces chapitres, sous d'autres noms et d'autres formes, mais toujours dans les mêmes vues ont été publiés en Angleterre ou en France ou ailleurs.

En réunissant mes premières idees éparses, dépouillées de tout autre alliage, elles formeront un corps sensible, *saisissable.* Ces *essais*, où je n'osois tout dire, en voulant tout insinuer, où je sondois le sol, les tems et les mœurs, et la disposition des gouvernemens et des consciences pourront inspirer cette confiance intime qui fait naître l'attention. et la *réflexion.*

Qu'on appelle ce recueil comme on voudra. *Des essais*, si bon vous semble. J'aurai toujours pour objet dans chaque division ou section, le développement de quelque pensée utile au bonheur social. Je mettrai à mes chapitres un titre :

et je ferai ensorte qu'on ne me reproche point comme à Michel Montaigne, de prendre pour texte tel ou tel objet dont il ne seroit pas dit un mot dans le chapitre. Au reste quand la chose paroîtroit telle à certains lecteurs, je m'en embarrasserois très-peu, si je puis fournir, sous une autre forme que celle qu'ils attendoient, quelque objet à leurs méditations. Frère et ami, si tu n'es pas content de moi, ce sera peut-être ta faute ou celle de ton siècle, encore plus que la mienne.

Dans les jours de corruption il en doit être presque toujours des écrivains et des lecteurs comme des combattans à outrance pour des *mal-entendus* ou des querelles de mauvaise foi. La lâcheté compte sur sa force et son adresse dans l'art de manier ses armes. Le foible, sur sa prudence, son audace, ou *un coup de tems*, chacun a sa manière de combattre. Les Parthes feignant d'abandonner le combat lançoient leurs flèches les plus terribles. C'étoit éviter par la fuite impétueuse de leurs coursiers le trait de l'ennemi, et l'atteindre lui, d'autant plus sûrement qu'il poursuivoit le fugitif avec plus de rapidité. Le maître d'escrime fait souvent

une feinte à l'œil, et vous traverse le cœur d'un coup d'épée.

§. 2.

Lisez encore.

Tout commence. Tout finit, pour recommencer toujours. Le tems, en son vol éternel, disperse au sein des mers et dans les vents la poussière des tyrans et des esclaves : d'un coup de son aîle funèbre, il balaye des milliers de générations aux fourneaux de la nature.

Les nations et les empires meurent. C'est par ce cri terrible que l'histoire surprend, dans un moment lucide, l'homme enorgueilli de sa naissance, de quelques vains honneurs et de son petit domaine. Alors se fait sentir à son cœur le prix du vrai mérite, quand l'histoire lui montre le modeste sage, oublié de ses contemporains, qui survit seul à un grand royaume. C'est encore l'histoire qui parle aux rois, quand leurs esclaves se taisent effrayés ; et qui les poursuit sans relâche dans le tumulte des cours, par le fracas épouvantable de la chûte des empires.

Comme rien ne se fait sans causes, pour comprendre à fond les choses humaines, il

importe de remonter aux principes des affaires ; d'observer les événemens qui préparent et mûrissent les révolutions, d'examiner les inclinations des peuples, le caractère des princes, le génie des siècles : car dans l'univers, au physique et au moral, tout s'enchaîne : la faulx du tems et le sceptre du monde ne sont point, comme l'imagine le vulgaire, entre les mains de la fortune ; le sage voit par-tout l'activité du politique habile, dont la main, *cachée*, forme ou détruit les fils invisibles de ces liens puissans qui unissent ou séparent les nations ; et c'est toujours, à la longue, le peuple le plus juste, le plus éclairé, le plus attentif, le plus généreux, qui fait pâlir la tyrannie et terrasse la superstition.

Quand on jette les yeux sur les monumens de nos religions et de nos loix, il semble que tout est mer, et que les rivages mêmes manquent à la mer (1).

Ce n'est pas tout encore. Lorsqu'on a trouvé la vérité, que de voiles consacrés par le fanatisme, la dérobent à nos regards ! On les

(1) *Esprit des loix*, liv. XXXI, chap. XI. *Deerant quoque littora ponto.* Ovid. liv. I.

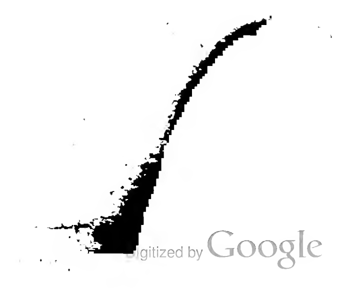
a soulevés quelquefois, et ils retombent toujours. *Il faut les déchirer.*

Si de puissans génies, avec des talens qui tiennent du prodige, et la réunion des plus heureuses circonstances, n'ont pu soutenir la majesté d'un aussi vaste sujet, comment oser entreprendre d'y réussir, nous qui, forcés de marcher à la hâte, ne pouvons nous éclairer, comme ces favoris de la fortune, des entretiens savans de tous les grands hommes d'un siècle, ni même dans notre solitude, jouir, comme eux, d'un loisir volontaire pour faire disparoître une foule d'imperfections dans les formes, dont les essais des plus célébres écrivains ne sont point exempts? Mais faut-il rester oisif, parce qu'on ne peut tout faire? Fut-il jamais sur la terre un monument utile à tous, qui n'ait été que l'ouvrage d'un seul homme? Moins d'ambition et plus d'humanité. Voyons nous un peu dans le tout, et non pas toujours le centre de l'univers. Plus on a de titres à l'indulgence, plus on doit attendre de sévérité dans les regards de l'envieux et de l'hypocrite, qui sont toujours nos premiers juges : mais il n'importe ; si par la foiblesse de nos talens et de nos moyens, quelques erreurs nous échappent,

elles ne viendront que de notre impuissance ; jamais de notre volonté. Se tromper, c'est n'être qu'un homme qui n'a pas bien vu ; mais trahir la vérité, c'est être méchant; et je suis bien sûr au moins qu'on ne pourra me reprocher, avec justice, d'avoir menti à la postérité.

Cet ouvrage sera chaste et sévère. Le romancier est un visionnaire et un flatteur, qui vous séduit et vous égare avec ses amours et ses esprits qui n'ont point de corps. Vos laïs, vos prédicateurs à gages, et vos romanciers, se repètent les uns les autres des mots et des images, sans rien sentir de ce qu'ils nous disent. Que sont-ils pour vous instruire ? Enchantés et divins aux yeux des enfans, ils ne sont rien que paroles ; et comme aux échos de nos rochers, ces paroles mêmes leur sont étrangères. Où sont les faits attachés à leurs maximes ?

J. J., romancier sublime, tu nous a trop parlé d'un monde idéal, dont toi-même tu n'étois pas ; dont il ne pouvoit pas être, puisqu'il auroit fallu y vivre seul, et qu'il avoit un cœur, un cœur d'amour ! O mon cher Rousseau, avec tes chants d'amour, n'aurois-tu donc formé que des histrions et des comédiennes ?



Que ces lâches écrits, d'une tête en délire, s'effacent à jamais de la mémoire des hommes! Pauvre jeune homme, sans expérience, prends garde, l'imposture et le crime se cachent sous l'espoir du bonheur, et les feux de leur amour sont les feux des enfers.

J'ai la conscience que pas un des écrivains qui m'ont précédé, n'a recueilli, sous les pas du tems, avec un respect plus religieux, les seuls et misérables restes, ici bas, de tant de générations qui ne sont plus, pour être un grand exemple aux générations innombrables qui ne sont point encore, et qui bientôt auront des successeurs.

§. 3.

Conseil d'un ami de la vérité.

Fuyez ces méchans, avilis par l'esclavage et par le crime, qui calomnient sans pudeur l'espèce humaine. Elle ne va pas toujours en dégénérant; mais la nature, dont les loix sont éternelles, n'a point changé la forme de son travail. Si vous n'avez des yeux que pour voir aux pieds de l'échelle, là, c'est toujours un sol ingrat et fangeux: un peu plus haut s'anime la plante balsamique, sous les regards de l'être

sensible qui va monter à l'état d'homme. Et dans cette classe, qui sans doute, n'est pas la dernière réservée à l'être qui pense, quelques favoris de la nature semblent avoir déjà quelque chose de la divinité, créant des hommes à leur image, bienfaisans, éclairés, et éternels comme eux.

§. 4.

Le lendemain.

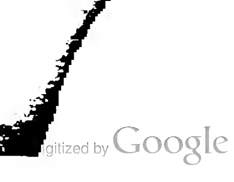
Il y avoit un jour de fête chez les Romains, où les esclaves étoient servis par leurs maîtres.

Le lendemain arrivoit.

Craignez, Citoyens, de n'avoir pas assez prévu ce lendemain fatal où vous serez tous isolés, désunis, et peut-être enchaînés les uns par les autres.

Tant qu'il existera des privilèges exclusifs et héréditaires, qui accordent à un seul ce qui appartient à tous, les formes de la tyrannie pourront changer avec les occurences, mais la tyrannie existera toujours.

Homme du peuple, oseras-tu donc enfin une première fois, demander un foible soulagement de tes maux à ces tyrans qui n'ont



jamais rougi de trafiquer même de tes vertus, après avoir envahi tes biens et tes espérances?

Quels pays où l'on ne voit qu'intrigues et cabales, et proscriptions ; des peuples appauvris, dépouillés de tous leurs droits, même du droit sacré de la plainte, réduits, pour toute nourriture à des restes d'herbages et de patates, où le prix d'une journée entière de travail ne suffit pas à payer de l'eau pour désaltérer la malheureuse famille d'un citoyen ! encore l'a-t-il souvent mauvaise et corrompue !

Pauvre peuple, ces palais dorés où vos ennemis se perdent de mollesse, vous les avez bâtis : vous leur préparez, à jeun, ces repas somptueux, qui les enivrent de luxure. Ces chevaux sous lesquels ils vous écrasent, en courant à leurs rendez-vous stériles, c'est vous qui les avez domptés.

Que vous a-t-on laissé ?

Permettez-moi, d'abord, de vous féliciter que la tyrannie en soit venue à ce dernier terme, où la flatterie ne peut plus séduire, où la bonne foi du moins éclairée des citoyens ne peut plus être trompée.

Mais il faut, par un dévouement noble et généreux, mériter le grand bienfait qui

vous est offert, et les respects de la plus éloignée postérité.

Donnez tout ce qu'on vous a laissé : toutefois que cet abandon ne soit pas l'effet de la crainte ou de l'indifférence ; sachez défendre avec intrépidité, et jusqu'au dernier soupir, les droits imprescriptibles de tous les peuples, et que par vos soins et un entier abandon de vous mêmes, vos enfans jouissent, dans le sein de l'abondance et de la paix, d'un *code fraternel.*

O mes concitoyens ! travaillons avec courage à ce GRAND ŒUVRE, comme si, *devant renaître un jour sur la terre*, nous avions besoin, pour nous-mêmes, d'y retrouver des loix *impartiales*, et toutes les vertus qu'enfante la liberté ; cette liberté qui n'est point la licence, et toujours si persécutée, qu'elle avoit des temples à Rome, et n'y habitoit pas.

§. 5.

Education de l'homme.

O vous, qui tenez en vos mains les destinées des nations, préparez aux hommes à venir une éducation pure et franche qui leur donne un caractère de fraternité, de bienfai-

sance et des mœurs qui tendent à s'épurer toujours.

L'homme (je parle de l'espèce humaine en général) paroît avoir été dans tous les tems, le même à sa naissance; des circonstances accidentelles ont seules changé les formes et le génie d'un siècle. L'éducation la plus sévère ne donnera point à tel ou tel homme, des idées mâles et une belle forme; elle ne fera point un aigle d'un serpent; mais pour le perfectionnement insensible, inévitable et universel de l'espèce humaine, comptez sur le cœur de l'homme, toujours échauffé d'une flamme sacrée, qui le porte sans cesse à s'élever à la majesté de sa destinée. Qui que tu sois, ouvre tes. bras : Sens-tu l'univers s'agrandir ?

Que ne puis-je revivre une de ces années, où souvent égaré sur les montagnes et dans les forêts, m'enivrant jusqu'au delire de la fureur des vents et des orages, il me sembloit que de mon cœur, comme d'un grand réservoir de la nature, alloient se répandre sur l'univers des torrens de lumière et de bonheur !

§. 6.

De l'erreur.

Jamais l'erreur qui peut faire le bien passager de quelque être misérable , ne peut être utile au genre humain. Je sais que la voie droite n'est pas facile à tracer ; mais *à mesure qu'elle se forme* , on gagne toujours , on arrive plutôt. Le voyageur épuisé de fatigues, se crée une vie nouvelle, pour atteindre un but lointain qui frappe ses regards. S'il est toujours tombé d'erreurs en erreurs, tout près d'achever ses travaux , il se laisse mourir découragé ; toutes ses peines sont perdues. Dans une route pénible , mais bien tracée , il eût au moins travaillé jusques-là ; un autre en auroit eu moins à faire pour réussir. Vous souhaitez d'épouvanter les tyrans ; que ne dites-vous aux peuples de la vérité sans voile et sans ambages : Peuples de la terre , vos représentans et vos rois ne sont que vos hommes de confiance , et si les ingrats vous outragent par leurs injustices , vous avez droit de les punir.



§. 8.

Des petits détails.

Sans doute il est permis à un homme honnête de saisir tous les moyens d'augmenter sa fortune, et de lier si étroitement son intérêt particulier à l'intérêt de tous, que la source du bien public soit pour lui-même une source de prospérités; mais périsse le cœur lâche et criminel, qui, négligeant les plus petits détails qui intéressent la chose publique, permettroit au despotisme de s'enraciner dans quelque place ténébreuse, où il seroit souvent trop tard pour le bon patriote d'en découvrir l'existence !

Au nom de la patrie, s'est écrié mille fois le plus éclairé de nos politiques, ne négligez pas d'entrer *dans les plus petits détails*, ou vous serez exposé à n'avoir bientôt aucune exactitude dans les grandes choses (1). Ce qui n'étoit hier qu'un fait accidentel, sera demain, si vous n'y prenez garde, une doctrine sévère, et même une loi respectée (2).

(1) *Des droits et des devoirs du citoyen*, lettre 8, pag 352.

(2) Letters of *Junius Brutus*, p. 8.

Ne



Ne dites donc point avec tant de sécurité : le tronc est abattu ; laissez-là votre serpe ! Les hommes en effet sont trop frivoles ! Patriotes inconséquens, si vous oubliez d'enlever les racines, qu'avez-vous fait pour la prospérité ? N'est-ce pas pour avoir négligé ces restes de servitude, que des peuples généreux, qui avoient tellement étendu leurs chaînes qu'ils se croyoient libres, ont été insensiblement ramenés sous le joug.

§. 8.

Liberté indéfinie de la presse.

Les préjugés nous aveuglent et nous séduisent au point que des hommes très-estimables ne veulent pas consentir à une liberté indéfinie de la presse. Ils craignent que l'on n'abuse de cette liberté *indéfinie* pour corrompre les mœurs et calomnier l'homme vertueux. Hélas ! il est trop vrai de dire que celui qui veut le bien, ne le voit pas toujours. La liberté *indéfinie* de la presse est si *essentielle* à la liberté, que là même où elle n'est pas *indéfinie*, il n'y a point de liberté ; il n'y a pas même de patriotisme.

Où la liberté existe, il y a des loix sages et fidèlement exécutées, qui protègent *également*

tous les individus. Leurs personnes et leurs propriétés sont en sûreté. Dès-lors si un calomniateur veut dérober à un citoyen sa réputation, qui est souvent toute sa richesse, de bonnes loix lui offriront, comme en Angleterre, les moyens de se défendre et de la recouvrer.

Le calomniateur, nous disent-ils, prendra son tems, et viendra vous assaillir dans l'obscurité. Comment faire alors pour le punir? C'est un malheur sans doute que d'être volé ou blessé; en osez-vous conclure que pas un citoyen ne pourra marcher de nuit, ni s'armer dans les ténèbres?

D'abord le cas est bien différent. Un calomniateur qui ne se nomme pas, est toujours suspect aux gens éclairés qui forment à la longue l'opinion publique: par cela même qu'il ne s'est pas nommé, sa calomnie est nulle ou de peu d'effet.

Ils crient tous à l'envi: «Il faut absolument » se nommer quand on parle au public ». Ce seroit une loi très-impolitique.

Pourquoi ne se pas nommer, direz-vous, si vous n'avez que des intentions pures? Pourquoi, vous demanderois-je à mon tour, m'ôter par vos injustes décrets la possibilité de rendre

à ma patrie un service réel à peu de frais? Pourquoi vouloir exiger de moi un courage et des sacrifices au-dessus de mes forces? Ne vous y trompez-pas : les brigands ne sont pas les seuls qui se masquent ; quelquefois les plus nobles guerriers sont entrés déguisés dans la lice pour cacher la main secourable. Ils vouloient qu'à leurs coups seulement on reconnût le héros. Othon de Wittelsbach, exilé de la cour de Philippe, y revint masqué pour combattre dans un tournoi, où la main de sa bien-aimée devoit couronner le vainqueur.

Junius Brutus toujours déguisé, n'a-t-il pas mérité les bénédictions de l'Europe entière? Et si les loix de l'Angleterre n'eussent également protégé contre le courroux du roi et des ministres le prétendu libelliste et le courageux imprimeur, aujourd'hui peut-être il n'y auroit plus de liberté dans la Grande-Bretagne. Un bon citoyen, qui veut absolument qu'on ne donne à ses conseils, à ses éloges, ou à ses plaintes, que l'autorité de la raison, peut se cacher par un motif louable. Il y a telle vérité qu'on peut imprimer secrètement, et que jamais on n'oseroit dire en son nom, dans la crainte de perdre l'amitié d'un homme honnête, mais in-

traitable sur quelques *préjugés* dont il s'est fait *des vertus*.

Que de vérités perdues pour tout un peuple, si, dans nos mœurs actuelles, on n'offroit à chaque heure à l'homme foible ou repentant, ou qui s'essaye à parler, un moyen facile de dénoncer des abus ou des forfaits ?

Chez les Romains, lorsqu'ils avoient des mœurs, on donnoit les suffrages à haute voix : quand les mœurs furent corrompues, on fut obligé d'adopter le scrutin le plus secret. Nos mœurs sont elles assez pures pour donner les suffrages à haute voix ? pour imprimer sur le front d'un ami ou d'un ennemi, à la face de tout un peuple, le sceau de l'honneur ou du blâme ?

Dans un état libre et bien constitué, où chaque citoyen, disoit Solon, devroit *nécessairement* repousser, comme une injure personnelle, une injure faite à un concitoyen, il seroit bien moins dangereux d'y voir naître le plus immoral libelliste, qu'un homme sans principes qui voudroit empêcher d'y naître un libelliste effréné. Allez plus loin ; que ce libelliste assassin parvienne à dépouiller un citoyen de l'honneur, qui est plus que la vie,



ce que je ne crois pas possible dans un état *libre et bien constitué*, que s'en suit-il de là ? Législateurs à courtes vues ou dépravés, oserez-vous sacrifier le bien de tous à la possibilité de voir un audacieux décemvir *calomnier* un bon roi, ou un *excellent* ministre ?

Ecoutez le sage Mably, digne des respects de l'Europe entière : « La licence qui produit » quelquefois des libelles, prévient un mal » plus grand que produiroit l'ignorance des » citoyens ».

D'où je concluds que celui qui craint un libelliste dans un état libre, est un mauvais citoyen, ennemi de soi et de tous, méconnoissant les vrais moyens d'être libre, et de conserver la liberté.

§. 9.

Eclairez l'homme du peuple.

Un peuple ignorant ne sauroit profiter de rien. Et des concessions et des servitudes arrachées par la force ou par la ruse à un peuple séduit ou intimidé, ne peuvent donner à aucun prince des titres respectables.

» Mais je suis ton empereur, et tes pères ont été esclaves de mon père. — C'est pour

cela même que leurs enfans ne veulent point te servir. — Mais j'avois le droit attaché à ma dignité. — N'avons-nous pas le droit de la nature? (1) „

Ce qui, dans un tems, est une entreprise de héros, peut-il jamais paroître aux yeux du philosophe une révolte de séditieux? Quand les sept provinces s'unirent pour réclamer les droits de la nature, ce fut alors Philippe II, leur disputant ces droits sacrés, qui étoit le rebelle. Heureuse Helvétie, tu dois ta liberté à ton courage.

Quand on aura bien senti que l'incertitude éternelle du pouvoir arbitraire empêche de naître toutes les vertus sociales, on commencera peut-être à vouloir *imiter* ces peuples fiers qu'on *admire*; on frémira à la vue de ces gouvernemens sans prévoyance, qui exposent chaque jour la destinée de tout un peuple à la merci de tel ou tel homme d'argent.

Que de ténèbres épaisses et encore *palpables* cachent le flambeau de la raison! Et lorsqu'on voit au dix-huitième siècle, des peuples entiers, et ceux mêmes qui sont appellés *peuples*

(1) Voyez *questions sur l'Encyclopédie*, au mot *Venise*.

penseurs, se payer de mots, on est prêt à désespérer de pouvoir amener jamais les hommes à rien comprendre de leurs droits, à bien comprendre que la nature leur a donné à tous des droits *égaux* pour protéger leurs personnes et leurs biens. *Je le veux*, *je l'ordonne*, *ma volonté est ma raison*. Voilà ce qu'il faut traduire dans la langue du peuple, et l'on ne mettra plus en question, s'il est nécessaire que le peuple soit éclairé. Ceux qui se vantent de ne point écrire pour le peuple, ne m'en imposent plus. Talens de convention, affaires de parti, satyres, plumes vendues, plumes à vendre, compilations; rien de senti : pur bavardage. Ils manquent de raison, de chaleur et de franchise, le peuple entend toujours ce langage-là.

Si la vérité n'arrive point jusqu'au peuple, c'est la faute de nos prétendus patriotes. Avoir des intérêts à concilier; c'est n'être plus libre, c'est avoir cessé d'être homme. Plus de génie, plus de raison; car c'est avec le cœur qu'on pense juste, et qu'on invente des images sublimes : ce qui explique toutes les inconséquences de nos grands politiques modernes, et ce mauvais goût dont les écrits des mal-honnêtes gens sont infectés.

Des peuples entiers ne pensent point encore, et ils en concluent qu'ils sont incapables de penser ; ils calomnient le genre-humain. Le peuple a presque toujours déchiré de ses mains son bienfaiteur ; preuve qu'il ne pense pas : la conséquence est évidemment fausse. Vous avez aveuglé le peuple : donnez une arme à un aveugle, et dites-lui : frappe ; tu vas tuer ton plus cruel oppresseur. Il tuera son meilleur ami. Les malheureux soupçonnent bien difficilement le mensonge ; ils ont besoin de croire à la vertu.

Le peuple, il est vrai, ne donne ni chaires, ni pensions, ni ambassades, ni places aux académies, ni cordons d'honneur, ni statues, ni oraisons funèbres : mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est qu'il se corrige toujours dès qu'on l'éclaire.

Les François n'ont point élevé de statue à l'auteur d'Emile vivant (1) : le peuple, abusé *par ses chefs*, a été près de le lapider dans sa fureur ; mais aujourd'hui l'éducation chez les François, grace à l'auteur d'Emile, s'est beaucoup perfectionnée. Le vrai philosophe n'en demande pas davantage ; l'homme de génie, persécuté ou méconnu, s'est écrié dans tous

(1) Ils ne l'auroient pas nommé *député*.

les siècles : « je cherche ton bonheur, et non
» pas tes louanges (1). »

Le peuple ne pense pas ! ils l'osent dire ! Qu'ils aillent donc le demander aux Spartiates, aux Athéniens, aux Grecs, aux Romains, à nos ancêtres. Demandez-le aux Anglois ; demandez-le à nos bons François, à ce peuple-enfant, et à la fois l'un des plus philosophes et des plus humains de tous les peuples modernes. J'aime à voir que le peuple François ait été le premier de tous ces peuples qui ait pensé que le nom d'homme est le nom le plus glorieux qu'il puisse donner à un bon roi. Puisque c'est le plus beau nom que les sages puissent lui donner, voyez comme le peuple a toujours des idées saines, quand on ne prévient point ses jugemens. Le peuple n'a jamais compté parmi les hommes les méchans rois : on lui a fait accroire quelquefois que ceux qui n'avoient rien d'humain étoient plus que des hommes ; on trompoit le peuple, mais les rois étoient jugés. Ne sachant que faire d'un Caligula, ils mirent ce monstre au rang des dieux. Voilà le peuple. Qu'on se rappelle seulement que les Européens alloient autrefois sur les côtes de la Grande-

(1) Young.



Bretagne, chercher des bêtes de somme à figure humaine, pour les vendre dans les marchés : abominable coutume, laquelle n'étoit pas abolie même au tems de la conquête de Guillaume ! Ce sont des faits.

Ouvrez maintenant les yeux sur la constitution actuelle de l'Angleterre. Sont-ce les prêtres et les rois qui ont toujours voulu enchaîner la pensée, qui ont fait du peuple Anglois, autrefois si stupide, le peuple *le moins esclave* de notre Europe, encore loin de ce degré de perfection sociale où nécessairement il faut tôt ou tard qu'elle arrive ?

Ne calomniez donc pas la nature, qui s'efforce de travailler à des loix impartiales. Lorsqu'un grand danger menace des hommes assemblés, la nature qui fit tous les hommes égaux, réclame tous ses droits. Le despote le plus irritable, sûr d'être victime de son ignorance ou de sa vanité, se voyant près de périr avec son vaisseau dans une grande tourmente, céderoit le gouvernement au plus vil des esclaves, s'il le croyoit capable de le sauver. C'est alors que s'établit entre des hommes réunis par le danger, un pacte social qui ne peut avoir d'autre objet que le bien de tous, qui les en-

gage tous sous des conditions mutuelles qui ont pour base et pour garant la force et la volonté de tous : contrat sacré, qui fait que chacun se sent dans le tout dont il fait partie, et que l'homme le plus dépravé, tout-à-coup régénéré par de sages loix, et bon de toute la bonté de sa nature, ne fait pas un vœu qui ne l'unisse à ses semblables.

Est-il donc si nécesssaire d'aller citer à tort et à travers un Grotius, un Barbeyrac, ou un de Lolmes (1), pour savoir si une centaine d'hommes appartient au genre humain, ou si le genre humain appartient à cette centaine d'hommes ? Il s'agit de former des loix *impartiales*, sans trop s'embarrasser des priviléges antérieurs ; il s'agit de concourir de tout son pouvoir, au triomphe de la raison, qui peu-à-peu, et presque sans qu'on s'en apperçoive,

(1) M. de Lolmes répete trop souvent qu'il n'écrit point pour le peuple. Malheureusement on s'en apperçoit quelquefois. Cette affectation, si au-dessous d'un aussi grand talent que le sien, fait d'autant plus de peine, qu'il paroissoit vraiment digne d'écrire pour le peuple, pour tous les peuples. Il paroissoit digne de s'échauffer de l'enthousiasme de toutes les nations éclairées.

forcera la terre à se purger de ses erreurs. *Ce jour viendra* ; et la terre épurée ne reproduira plus des prêtres qui se diront les *créateurs* d'un Dieu, ni de grands visirs, ni des rois absolus.

Européens, le génie effrayé par vos clameurs serviles ne sait où déposer la vérité qu'il a trouvée !

Vos institutions de hazard ont tellement flétri le cœur de l'homme social, et le mettent tellement en contradiction avec lui-même, que nécessairement les persécuteurs de l'ami de l'humanité augmentent en proportion du bien qu'il fait à ses semblables.

O Montesquieu ! O Voltaire ! Et toi, mon cher Rousseau, enseignez-moi donc l'art d'emmieller le breuvage salutaire ! Car la vérité elle-même a son beau côté ; et c'est par-là seulement qu'il faut la présenter aux hommes, pour qu'ils s'empressent de la saisir ; autrement elle ne plaît pas, et quelquefois elle rebute.

N. B. Nos langues européennes, car je ne parle pas seulement de la langue françoise, trompent souvent l'audace du génie qui, selon l'expression de Montaigne, prend *son aller roide et tendu*. J'avois d'abord écrit « forcera la terre à se *déroiser*, à se *déprêtrailler* ». Dans la crainte

que des lecteurs ineptes et méchans ne voulussent trouver obscures ou ridicules ces deux expressions créées par un sentiment profond de nos malheurs, je n'ai osé les consacrer dans mon texte. Toutefois si je leur disois qu'on les a trouvées sublimes dans Shakespeare, *Unking and Unpriest the Earth*, ce seroit une réponse pour ces gens-là; mais ce n'en seroit pas une pour d'autres lecteurs que je respecte.

§. 10.

Unité sociale.

Comment réunir toutes les têtes de l'hydre et les couper toutes à la fois?

Pour traiter cette autre question importante, il faudroit réunir à la connoissance exacte et précise des faits les plus obscurs, le talent si rare de l'analyse, et sur-tout le courage d'être souvent seul de son opinion, et s'exposer, pour toute récompense d'un travail aride, à être un objet de scandale ou de pitié pour une foule innombrable, en qui la force de l'habitude est supérieure à la raison, et qui mettent leurs préjugés sous la sauve-garde de la vertu. Il ne s'agiroit point ici de suivre le torrent des opinions; il s'agiroit au contraire d'en former *une* qui

ne seroit qu'avec les siècles, l'opinion de tous.

Qu'est-ce que le clergé, tel que le nôtre, dans un état libre ?

Voilà, si je ne me trompe, la plus épineuse et la plus utile des questions à examiner, en ces heureux tems où l'attention d'un peuple généreux ne met aucun terme aux plus hautes espérances.

Cette question me paroît nécessairement préliminaire à la formation des premières loix d'un *contrat social* entre des hommes libres, car on y devroit examiner *rigoureusement* s'il est possible que *la liberté* s'affermisse dans un Etat où l'unité politique n'existe pas.

Que de sublimes talens et de véritable modestie il faudroit avoir pour traiter à fond cette grande question, et se faire écouter de la multitude, *qui seule peut la décider* ! A peine *Jean-Jacques* a-t-il exposé quelques principes sur cette matière, il a révolté tous les esprits qui n'étoient pas de sa trempe ; et il y en a beaucoup qui ne sont pas de sa trempe républicaine. Quand il a dit que tout ce qui rompoit l'unité sociale ne valoit rien, que toutes les institutions qui mettoient l'homme en contradiction avec lui-même ne valoient rien, on n'a vu dans ces



principes que des vérités trop vulgaires pour avoir besoin d'être prouvées : cependant on a crié au scandale, au sacrilége, au perturbateur du repos public, lorsqu'il a tiré de ce principe avoué des conséquences immédiates.

Peut-être aussi que ce beau génie se reposant trop sur la probité de ses intentions, n'a pas assez senti la nécessité de présenter à ses contemporains la vérité sous des formes qui leur convinssent. Il a paru oublier quelquefois, que les préjugés, quels qu'ils soient, s'enracinant, pour ainsi dire, dans la conscience, y forment la justice et la vertu.

Dire brusquement que « la religion chré» tienne est si mauvaise que c'est perdre le » tems de *s'amuser* à le démontrer, (1) » c'est de la rudesse à pure perte ; c'est manquer le but qu'un vrai philosophe doit se proposer ; c'est avoir dit la vérité, bien plutôt pour l'honneur de l'avoir dite, que par un desir sincère de la faire aimer.

Ce sont les méchans qu'il faut accabler sans pitié, avec indignation ; mais les êtres foibles,

(1) *Contr. Soc.* liv. 4. ch. 8. *de la religion civile.*

ou malades, ou incurables, il faut les plaindre, et ne jamais les outrager.

Ce n'est pas assez d'avoir rendu la vue à un aveugle en déchirant le voile qui couvroit ses regards ; si vous le portez imprudemment au sein de la lumière, il redeviendra aveugle à l'instant ; ce sera pour toujours, et il maudira la lumière et votre funeste pitié.

Dans une question dont la décision intéresse des cœurs honnêtes, il ne faut jamais s'écarter du grand principe d'un ancien sage, qui veut qu'on y procède doucement et fortement : *suaviter et fortiter.*

Cette question est si dangereuse à traiter pour ne blesser personne, qu'on auroit atteint le dernier degré de la prudence qu'elle exige dans son examen, si l'on pouvoit réussir à mettre tout homme honnête en état *de résumer soi-même* assez de faits épars pour décider seul, pour former seul une opinion précise, à laquelle il tiendroit d'autant plus fortement, qu'il l'auroit *digérée* et rendue sienne. Loin de trouver en lui le contradicteur éloquent d'une opinion étrangère, il chercheroit des partisans à une découverte qui lui seroit agréable ; il diroit à ses enfans et à ses amis : *voilà la vérité.*


J'avoue



J'avoue que le philosophe modeste qui auroit agi de cette manière pour triompher de la force de l'habitude, resteroit long-tems *inconnu* Les prétendus patriotes, qui ne servent, comme Cicéron, la république que pour s'en vanter, se garderoient bien de révéler de semblables vertus; mais un vrai philosophe peut-il être infidèle à la *première* loi de la vertu? *Le bien aura été fait; voilà ce qui importe.*

Le systême religieux de nos ancêtres avoit une grande influence sur les mœurs et le gouvernement de la chose publique.

Malgré les sarcasmes ingénieux et les aimables plaisanteries de quelques historiens françois, renonçant trop souvent, pour un mot agréable, à la pénible étude des vérités historiques, il ne faut pas croire que la coutume d'inspirer des terreurs religieuses soit une invention du clergé moderne. César nous dit que parmi les Gaulois, si quelqu'un, soit magistrat, soit un simple particulier, refusoit d'obéir à la sentence des Druïdes, on lui interdisoit les sacrifices; et sous des empêchemens si terribles, que tout le monde le fuyoit dans la crainte d'être souillé de ses regards criminels. (1)

Cæsar, *Com.* lib. 6.



Mais on ne doit pas perdre de vue que les Druides étoient les chefs, les prêtres et les juges *avoués* de la nation ; que n'adorant d'autre dieu que *la nature* (1), leur religion n'avoit à punir d'autres crimes que ceux qui regardoient *directement* la société. Or, s'ils punissoient par l'exécration publique et par la mort, quiconque avoit troublé la tranquillité des citoyens, et leur sûreté, la peine ne descendoit pas de leur caprice, mais des loix *civiles*, qui, protégeant le corps social, forcent tous les individus à se conformer à la volonté générale : alors, ce n'étoit pas l'homme qui faisoit violence à l'homme ; c'étoit donc, d'après Montesquieu lui-même, le triomphe de la liberté (2).

L'auteur de l'esprit des loix observe (3) que les Anglois ont tiré d'eux leur gouvernement politique ; et Voltaire (4) et nos politiques

(1) Tacit. *de Mor. Germ.*

(2) *De l'esprit des loix*, liv. XII, chap. 6. » - Nos pères ont apporté de la Germanie le gouvernement le plus libre que puissent avoir des hommes. Des *droits et des devoirs du citoyen*, par *Mably*, lettre 5.

(3) Liv. XI, chap. 6.

(4) *Quest. sur l'encyclop.* au mot *loix*.

modernes ont beau crier que Montesquieu a presque toujours tort avec les savans, parce qu'il ne l'étoit pas, son livre, malgré ses erreurs, est, quoi qu'ils en disent, un peu plus que *de l'esprit sur les loix*. Montesquieu a raison; les *parlemens* d'Angleterre, et nos assemblées nationales, viennent des anciens peuples du nord. Sur les affaires *de peu d'importance*, ils consultoient *les chefs*, et réservoient la décision des autres à la nation entière. On s'assembloit *en armes*; les Druides, qui avoient la puissance *exécutrice*, ordonnoient le silence. Ensuite les *reges*, régules ou princes, étoient écoutés avec les égards que méritoient leur âge, la reconnoissance due aux services de leurs ancêtres, leurs vertus particulières, sur-tout de grands exploits militaires, et leur éloquence; l'on ne déféroit point à l'autorité des personnes, mais à leurs raisons. Si l'avis déplaisoit, on le rejetoit *par un murmure*: pour y *applaudir*, on frappoit *de sa lance* son *bouclier* (1); et dans une affaire aussi sérieuse que la liberté d'un peuple, ces applaudissemens, *qui faisoient pâlir la tyrannie*, en valoient bien d'autres.

(1) Tacit. *de Mor. Germ.* ex offic. Elzev. p. 640.

Presque tous les Druides, surpris au sein de leurs forêts, périrent dans les feux qui les enveloppèrent. Des hommes ambitieux se disputèrent bientôt un sceptre de fer; ils osèrent prendre un nom respecté pour aider leurs brigandages. Les *faux* Druides se livrèrent aux cruautés les plus atroces.

Je ne prétends pas dire que les anciens Druides ne commirent jamais un acte d'inhumanité; mais plus on lit Tacite et les observations de Montesquieu *sur la manière de penser de nos pères*, plus on sent croître pour eux son admiration. Le cœur palpite d'une émotion si douce, qu'*on seroit tenté de croire avoir eu quelque part à cette ivresse de la liberté*. J. J. Rousseau trouve que *la liberté et l'humanité sont incompatibles*; je ne le pense pas, après y avoir long-tems réfléchi. Peut-être que, privés de nos secours et de la facilité que nous avons de nous communiquer nos lumières, les plus sages d'entre les Druides ne purent jamais venir à bout de réunir l'une et l'autre.

Quand les *faux* Druides furent chassés, ou, pour mieux dire, quand nos prêtres modernes leur succédèrent à de saints offices, l'*autorité* n'étoit plus entre leurs mains. Ce clergé, d'a-

bord de très-bonne foi, et d'abord vertueux, mérita les hommages que les peuples du nord, entraînés par les mœurs qui ne changent point en un jour, comme les loix, avoient coutume de rendre à leurs Druides, *prêtres et rois*. Bientôt quelques chefs du clergé furent eux-mêmes étonnés d'un empire d'opinion qu'ils ne savoient pas avoir. Ils en abusèrent. Ils sentirent que, par-tout où la société n'est point offensée, il n'y a point de crime à punir, c'est-à-dire, de puissance, de couronne à usurper. Il fallut donc chercher des crimes *inouis*, capables d'exciter l'indignation et la fureur; on parla *de venger* la Divinité.

Ensuite on vit des prêtres établir *la sainte* inquisition, qui subsiste encore! On a crié dans le désert: *Il faut honorer la Divinité, et ne la venger jamais.* Ces admirables écrits sont ignorés, sont rejettés de tout homme simple et honnête, qui, les voyant flétris aux pieds des autels, n'y peut soupçonner que le blasphême et des mœurs corrompues. Auteurs sublimes, descendez un peu jusqu'au peuple! On affecte de dédaigner tous les ouvrages qui lui sont destinés. Il y faudroit songer à être plus utile qu'extraordinaire! Faites donc que, pour se dé-

cider à vous entendre, il ne soit pas nécessaire d'avoir renoncé à ses premiers principes. Pendant que vous gardez un silence coupable, sentez donc toute l'influence de ces malheureux *assis dans la chaire empestée où le mensonge règne et répand son poison* (1)....

Epars çà et là sur notre globe, ils se donnent, à l'envi, *des rendez-vous sacrés*, où ils jouissent, pour ainsi parler, à la même heure, du spectacle sacrilège de tout un peuple qu'ils ont aveuglé ! Et on le souffre !

Si le soleil, pour nous rendre enfin sensibles à ses bienfaits, cessoit de répandre sur l'univers sa douce lumière, sa lumière de tous les jours, quelle confusion ! Tous les fruits de la terre seroient dévorés par des bêtes féroces....

Je sais bien qu'en France le bandeau trop serré se déchire ; mais si le François est particulièrement bon et capable d'héroïsme, c'est de lui sur-tout qu'il faut appréhender un moment d'erreur et de vertige. Craignez l'Angleterre où nos prêtres, par leur intolérance, nous ont acquis tant de haines. Qu'elles fi-

(1) Psalm. 1.

(2) *Loco citato.*

nissent! Craignez la *caisse de Dieu*, ouverte dans quelques contrées d'Allemagne. Regardez en pitié l'Italie, et l'Espagne, ce bel et vaste empire, autrefois si heureux au règne de la tolérance, et aujourd'hui un vrai cloaque de superstition. Tant que l'étincelle couve sous la cendre, craignez un incendie universel.

L'auteur du *Contrat Social* a prétendu que le christianisme *romain* étoit plus *nuisible* qu'utile à la forte constitution d'un état libre. Warburton soutenoit que nulle religion n'étoit utile au corps politique. C'étoit anéantir tous les systêmes religieux ; le philosophe anglois est, ce me semble, allé trop loin. Une religion qui feroit de la patrie et des loix l'objet de l'*adoration* de tous les citoyens, seroit aux yeux du sage une religion excellente. Le suprême pontife y seroit le *roi*, le *régisseur* suprême. Mourir pour son pays, seroit aller à *gloire éternelle*, au bonheur *éternel*. Celui qui auroit violé les loix *de son pays*, seroit un impie ; et le premier *magistrat* de la nation, pontife et roi, auroit le droit de le dévouer à l'exécration publique, au nom de la société qu'il auroit *offensée*, et au nom du Dieu suprême qui nous a tous *également* soumis à des loix *impartiales*.

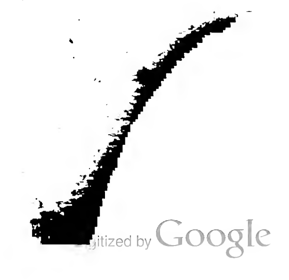
Mais où est-elle cette religion qui s'accorde avec une bonne constitution? C'est la *nôtre*, ce sont toutes les religions qui ne sont mauvaises et contradictoires, que par l'altération qu'elles ont éprouvées, par la désunion des deux pouvoirs, autrefois confiés à un même chef librement élu par ses égaux.

Plus j'étudie la religion de nos pères, plus je suis pénétré pour elle de vénération. J'aime la religion des Scandinaves. La religion des Scandinaves étoit merveilleusement combinée pour en faire un *peuple d'hommes*, et doit nous intéresser particulièrement, puisque de tous les peuples du nord, ce sont eux qui ont eu la meilleure part aux nombreuses révolutions de l'Europe, et qu'ils sont la principale cause de cette hauteur d'ame, de cette aversion pour la servitude, et de cet empire de l'honneur qui caractérisent presque toutes les nations européennes. « La principale prérogative de la Scandinavie (c'est une des plus justes observations de l'auteur de l'Esprit des loix,) et qui doit mettre les nations qui l'habitent au-dessus de tous les peuples du monde, c'est qu'elles ont été la source de la liberté de l'Europe, c'est-à-dire, de presque toute celle qui est parmi les

hommes. » Le Goth Jornandès a appelé le nord de l'Europe, *la fabrique du genre-humain* (1); Montesquieu préfère de l'appeler la *fabrique des instrumens qui brisent les fers forgés au midi.* C'étoit le temple de la nature : on y adoroit l'humanité (2). Qui pourroit lire de sang-froid, dans Tacite, ces mœurs agrestes, mais humaines, des anciens Scandinaves, conservées chez les peuples de la Germanie, nos ancêtres? Ce n'est point une étude indigne des philosophes, que l'histoire des superstitions populaires. Comme les mœurs d'un peuple dépendent, en grande partie, pour ne pas dire entièrement, de sa religion, et que chaque religion a des formes qui sont particulières au climat, soyez sûr que, par une étude approfondie de la religion d'un peuple, vous saurez qu'elles ont été ses mœurs, et même la nature de son climat. Dans tous les tems, les hommes adorèrent leurs préjugés et leurs passions.

(1) *Officinam generis humani.*

(2) « C'est-là que se forment ces nations vaillantes qui sortent de leur pays pour détruire les tyrans et les esclaves, et apprendre aux hommes que, la nature les ayant faits *égaux*, la raison n'a pu les rendre dépendans que pour leur bonheur. » *Espr. des loix*, liv. XVII, ch. 5.



boles de l'Edda, testament des dieux du nord, ont une ressemblance merveilleuse avec les *allégories* du nouveau testament.

Je n'oserois point affirmer que ce dernier *testament* est, comme celui des Scandinaves, l'histoire allégorique du systême des anciens sages, sur les mystères de la nature ; mais j'avouerai que si les allégories en paroles, conservées dans l'Edda, ont une conformité souvent littérale avec les paraboles du *nouveau* testament, il y a encore une grande *mêmeté* entre les mystères d'Isis, et les mystères de Jésus. N'en seroit-il donc point de certains ouvrages des anciens, comme de ces animaux observés depuis des siècles ? Il faut les observer encore. L'on répète, depuis trois mille ans, que les prévoyantes fourmis amassent des provisions pour l'hiver ; et de nouvelles observations ont prouvé qu'elles dorment tout l'hiver, et que leurs prétendues provisions ne leur servent jamais qu'à bâtir (1).

Je crois avoir assemblé ici assez de faits pour prouver évidemment que les mystères d'Isis

(1) Voyez les *Observations* de Geer et de Réaumur, citées par Charles Bonnet, en ses *Contemplations de la nature*.

chez les Celtes, chez les Egyptiens, et nos mystères de Jésus ne sont, à quelques différences près, nécessitées par des causes secondaires, que les mêmes allégories. Les mots *Isis* et *Jésus* furent essentiellement les noms d'une même chose, dans l'origine, et ils exprimèrent, l'un et l'autre, les petits dieux enfantés dans le vaisseau, c'est-à-dire, les *enfans naturels* des dieux d'Egypte. Si vous rassemblez tous les synonymes primitifs du vaisseau des Celtes, *Is-is*, *Es-es*, *Hésus* et encore toutes les variations que les Européens donnent au mot Jésus, en le prononçant, vous trouverez une différence insensible, et une grande conformité. (1)

Ce que Saint-Jérôme a traduit par le mot *Josué*, les Septantes l'ont écrit Jésus; et *Josué*, dans la traduction des Septantes, veut

(1) Nos Européens écrivent tous *Jésus* ou *Jésu*; mais les Anglois le prononcent *Djizoss*, d'autres *Djezoss*, les Allemands *Yezouss*, les Italiens *Yézou*, les François *Gézuss* et encore *Gézu*; d'autres peuplades du côté de l'Espagne le prononcent *Kkhêzouss*; ce qui semble bien plus s'éloigner du mot *Jésus*, que le *Hésus* des Scandinaves.

exprimer littéralement *un fils du vaisseau*, c'est-à-dire, un enfant naturel (1).

§. 12.

En continuation.

Ce fut un fils du vaisseau, c'est-à-dire, un enfant naturel du temple d'Isis, qui monta, avec Moyse, sur la montagne de la purification : cet enfant est appelé Jésus dans l'écriture; et c'est avoir expliqué, ce me semble, l'écriture par l'écriture (2). Citons encore un fait où il

(1) *Exod.* cap. XXIV, vers. 13, p. 57, et *Liber Josue*, cap. I. vers. 1. *Biblia sacra*, vulgat. edit. Sixti V, Pont. Max. *jussu recognita atque edita.* Antverp. 1603.

Exod. cap. XXIV, vers. 13, 15, pag. 145; et aussi le livre intitulé : *Jesus-nave*, cap. I, vers. 1, pag. 373. *Vetus Testamentum* secundum LXX, et ex autoritate Sixti V, Pont. Max. editum. Lutet. Paris. 1628.

(2) Et surgens Moyses et Jesus qui astabat ei, ascenderunt in montem Dei. *Exod.* cap. XXV, vers. 13. Aquila et Symmaque disent que *ce Jésus étoit son Ministre et son domestique*, *Bib.* LXX. Et factum est post mortem Moysi, dixit dominus *Jesus filio nave*, Ministro Moysi. *Jesus-nave*, cap. I, vers. 1. *Bib.* LXX. Paris, 1628.

suffise, pour ainsi dire, d'avoir des yeux.

Qui n'a pas entendu parler du Sphinx des Egyptiens ? Qui n'a pas vu les images de ce monstre qui proposoit une grande énigme aux voyageurs qui entroient dans son empire ; et qui les dévoroit, s'ils ne la devinoient pas ? Ce monstre avoit la tête d'une femme, quelque chose du bœuf, quelque chose du lion, et les aîles de l'aigle. Que les prêtres nous expliquent donc comment il est arrivé que ces quatre parties, dont le monstre égyptien étoit composé, sont précisément les attributs de nos quatre évangélistes. L'un a pour symbole la tête d'une femme, l'autre les aîles de l'aigle, l'autre une partie de bœuf, et l'autre une moitié du lion (1).

On peut ignorer ce que vouloient exprimer ces allégories du vaisseau où l'on célébroit les

(1) On trouve assez communément les images du Sphinx dans les églises, et les palais des rois. On voit les attributs des quatre évangélistes chez les Bénédictins de l'*Abbaye de Saint-Germain*, au plafond de l'escalier qui conduit à leur bibliothèque, et aussi dans l'église des Invalides ; on en voit une image à la tête d'une édition magnifique de la Vulgate, imprimée à Anvers, en 1603.

mystères d'Isis. Je rapporte seulement un fait précieux, je montre que dans nos églises, qu'on appelle quelquefois un beau vaisseau, on retrouve dans les mystères de Jésus, les allégories égyptiennes : sans rien affirmer sur l'énigme du Sphinx, si chère aux Druides et aux Templiers. Les initiés l'ont appellée la grande énigme de la Nature ! Nos pères adoroient donc le tout-puissant dans les miracles de la Nature.

Qui nous dira comment ce culte de la nature a pu s'introduire chez nos ancêtres ?

Les européens ont-ils reçu leurs mystères d'Isis, des Sauveurs, ou Prêtres ; ou *Dieux* des égyptiens (1) ? Les égyptiens les ont-ils reçus de nos Druides ? *On en pourroit douter.* Tacite n'a donné là-dessus que des conjectures qui me paroissent téméraires. Après nous avoir dit que les Germains étoient des peuples indigènes, sans aucun mélange d'Hôtes, de Pélerins, ou de conquérans, il remarque un peu plus loin qu'une

(1) Nous sommes loin de croire aujourd'hui que nos prêtres soient des dieux ; mais que voulons-nous dire quand nous appelons leurs fonctions *divines*, leur ministère *divin*, leurs offices *divins ?* Rigoureusement parlant, on ne peut dire que d'un Dieu, voilà un travail *divin*, un emploi divin.

de

de leurs peuplades rendoit un culte à Isis, sous l'emblême d'un vaisseau, et lors même qu'il nous avoue ses efforts inutiles pour découvrir la cause et l'origine de ce culte, il fait observer que l'Isis qu'ils représentoient sous la forme d'un vaisseau, *enseigne* une religion apportée par un vaisseau. (1) J'admets un fait rapporté par Tacite; mais sa conjecture est trop hazardée. L'allégorie du vaisseau dans le culte d'Isis, prouve si peu une religion apportée aux nations Celtibériennes par un vaisseau, que les Egyptiens eux-mêmes adoroient souvent Isis, comme les Celtes, sous la forme d'un vaisseau.

Boulanger observe (2) que les Romains avoient eux-mêmes, comme les Egyptiens, une fête du vaisseau, *Navigium Isidis*. Le vaisseau des Scandinaves est l'origine de ces armoiries de notre *bonne-ville de Paris*, anciennement Lutèce, *Ville de boue*, située près d'une montagne où les Celtes rendoient un culte à Isis sous la forme d'un vaisseau. On sait que dans le petit village d'Issy, près

(1) *Docet* advectam religionem. Tacit. *de Mor. Germ.* ubi sup.

(2) *Antiquité dévoilée par ses usages*, liv. V. ch. 1.

Paris, nous avons aujourd'hui un vaisseau religieux où l'on célèbre les *mystères* de Jésus en présence de tout le monde, aux lieux mêmes où les anciens Druides célébroient en secret les mystères d'Isis.

Ne soyons point surpris que Tacite ait ignoré la cause et l'origine du culte d'Isis chez les Scandinaves; c'étoit un mystère confié aux seuls Druides, prêtres et rois. C'étoit même un secret si respecté de leurs initiés, que Tacite, à l'œil d'aigle, n'en put rien pénétrer. Et s'il est vrai que les historiens de l'ancien monde nous ont laissé de l'emblême du vaisseau une explication aussi claire que leurs langues figurées le pouvoient permettre, il ne faut pas oublier qu'aux jours où Tacite écrivoit, on n'accordoit qu'à un très-petit nombre de voyageurs, la lecture de ces ouvrages religieux, aujourd'hui entre les mains de tout le monde. Ajoutez à cette observation, que Tacite étoit Romain, et que nos ancêtres avoient juré une haine éternelle aux Romains, peuple altéré du sang des hommes, dont les féroces vertus furent si fatales à la terre, égaré par des fausses idées de gloire; que des préjugés barbares entraînèrent à toutes sortes d'excès, aux plus affreuses injustices, à



tant de cruautés exquises, que toutes les nations allarmées se réunirent pour l'accabler, comme on l'a dit, du poids de tout l'univers, pour le maudire ; on l'appella le Peuple-Roi.

Avec ce petit nombre d'observations *nouvelles*, appuyées sur des faits incontestables, ceux qui sont nés pour relever la gloire de notre Europe, pourront tirer de grandes conséquences. Ce peu de lumière que j'ai pu rassembler après tant d'années de recherches, prouvera du moins que j'ai voulu parler aux honnêtes gens leur langage.

Lisez Tacite, qui vous ravira en décrivant les mœurs intéressantes de nos ancêtres, peuple heureux et libre, qu'on nous a peint terrible dans la guerre, et toujours humain en ses foyers. Je ne dirai qu'un mot de ses anciens Druides, qu'un historien grave a respectés (1). Comme ils étoient, chez les peuples de la Germanie, les gardiens de leur liberté et de leurs connoissances, ils n'avoient aucun intérêt à les avilir. Leurs initiations augustes prouvent qu'ils cherchoient moins à cacher au peuple la vérité, qu'à le préparer à la recevoir sans danger. Ils avoient leurs femmes

(1) David Hume, *Hist. of. Engl.* vol. I.



qu'ils chérissoient, qu'ils instruisoient religieusement dans l'art de guérir les blessures: ils respectoient la femme du peuple, et le peuple avoit des mœurs (1). Qui les a remplacés en France? Des célibataires auxquels on a plusieurs fois tout donné (2). Ami de la vérité, je ne regretterai point les Druides, et je les aurois en exécration, si de nos jours, après la découverte de l'imprimerie, et tant d'autres moyens nouveaux d'un insensible progrès de lumière, ils s'efforçoient, comme nos prêtres, d'entretenir le peuple dans une croyance aveugle. Je trouve dans Tacite, qu'ils rendirent nos ancêtres heureux, et libres et ignorés; et je les admire, quand je vois leurs descendans misérables et dans les fers (3).

(1) Plusque ibi boni mores valent, quàm alibi bonæ leges. Tacit. *de Morib. Germ.* Elzev. p. 645.

(2) Montesquieu, *Espr. des loix.*

(3) « Sherbro est la ville commerçante de l'Afrique, où l'on trouve le plus de justice et de bonne-foi : des espèces de Druides, qu'on nomme *Purrow*, ont la puissance législative et exécutrice. » *Me prenez-vous pour un blanc?* disent les nègres de Sherbro, quand on paroit douter de leur probité. Voyez dans

Les historiens assurent que les Druides *sacrifioient* des victimes humaines ; pour moi, je suis très-persuadé que jamais *sacrifice* d'hommes ne fut autre chose chez les Druides que le châtiment des grands crimes, que nous appellons aujourd'hui *supplice*, c'est-à-dire, *supplication*, *prière*, acte saint. Dans certaines provinces de France on chante au pied de la potence un *salve regina*. Salluste et Tacite ont employé *indifféremment* les mots *sacrifice* et *supplice*, pour exprimer un acte solemnel *de religion*. Nous avons des bourreaux qui n'aguères étoient infâmes, des loix abominables qui condamnoient à l'infamie un citoyen malheureux, dont le seul crime étoit d'avoir eu un père flétri pour avoir obéi aux loix de sa patrie. Nos pères avoient des prêtres sacrificateurs qui imprimoient à la violation des loix une terreur auguste et salutaire.

Les druides étoient tout; les princes n'étoient que leurs *reges*, régules, régisseurs. C'étoit un

le *Journal de Paris*, année 1788, n°. 218, pag. 946, l'extrait d'une brochure écrite par *John Newton* à la société de Manchester.

admirable gouvernement, puisqu'il réunissoit les deux puissances (1).

Je crois bien que lorsque les *régisseurs* voulurent usurper les droits des pontifes, les innocens, victimes de la rivalité des deux puissances, furent *sacrifiés*; comme on *immola* de nos jours les Calas, le jeune Labarre, et tant d'autres infortunés. Mais plus j'étudie les anciennes histoires, plus je me persuade que dans l'origine les *véritables* Druides ne frappoient du couteau sacré que les scélérats qu'ils avoient trouvés dignes de mort. En leur qualité de juges et ministres de la nation, ils les *immoloient* au bien public, et dans les temples; comme s'ils eussent pensé, a dit un ancien, que la vie du plus coupable des hommes ne pouvoit être sacrifiée qu'à la divinité!

Les Brachmanes chez les Indiens, les Mages chez les Perses, les Druides chez les Germains, réunissoient les deux puissances; unité sociale, sans laquelle il n'y aura jamais d'état bien constitué.

Même chez les François, le roi, le souve-

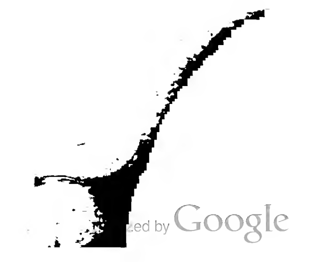
(1) *Voyez* ci-dessus.

rain est ordonné prêtre le jour de son sacre. On diroit que personne n'en sait rien (1).

Toute la nation a droit de réclamer le pontificat suprême, attaché essentiellement à la souveraineté d'un état libre. Une nation ne pourroit être libre et souveraine si elle conservoit dans son sein un corps monstrueux, dont la tête, couverte d'une triple couronne, seroit dans un autre empire, et sous un autre ciel, au-dessus de ses loix. Elle ne sera jamais libre quand ses loix contrediront les mœurs; quand il sera honorable et avantageux de violer ses loix. Pourroit-on respecter, dans un état libre, la loi d'un étranger qui flétrit et damne éternellement un citoyen que la nation honore et applaudit?

Qu'on examine attentivement les mœurs et la religion des peuples du nord, faite pour leur inspirer l'enthousiasme du courage, et dans les travaux et les dangers une patience presque divine, on ne sera plus étonné des prodiges de valeur dont ils ont donné tant d'exemples. La guerre étoit pour eux la source de l'honneur, des richesses, et d'une vie heureuse dans l'autre

(1) Il est encore *chanoine* de l'église de St-Martin de Tours.



monde. Nés au milieu des armes, et formés dès la plus tendre enfance aux exercices militaires, endurcis de bonne heure à la fatigue; instruits à ne connoître d'autres vertus que la valeur, et d'autres crimes que la lâcheté, les Druides enflammoient encore leur courage, en leur inspirant, pour la mort, le plus grand mépris. Ils disoient :

Mon corps, ce n'est pas *moi*, ma pensée, où va-t-elle ?
C'est un rayon qui part de mon ame immortelle!
Elle fuit, et je sens que je n'ai rien perdu.
Ce corps, dont je me sers, il te sera rendu,
Poussière! Et si de rien jamais rien ne peut naître,
J'étois, puisque *je suis*, et je dois *toujours* être !
Je m'enfonce à plaisir dans l'ombre du passé;
J'y cherche à débrouiller le fil embarrassé
D'une longue action qui toujours se prolonge;
Et ce qu'on fait souvent pour démêler un songe,
J'assemble les débris d'un sommeil agité;
Il semble quelquefois qu'on ait toujours été.

Voilà tout l'esprit *de ce qu'ils croyoient une vérité démontrée*, et qui paroît avoir été l'opinion de la plus haute antiquité. (1)

(1) *Je sais*, disoit le grand monarque de l'Orient, *que je dois me réveiller dans la tombe, et me recouvrir d'une peau nouvelle.* Voyez le liv. de *Job*, ch. XIX, vers. 25, 27; les fragmens de *la Voluspa*, l'*Edda*,



Ils croyoient qu'on disparoissoit sur la terre *pour y revenir* avec des formes plus belles, et des talens plus précieux, jusqu'au jour où l'on seroit assez parfait pour entrer dans le meilleur des mondes.

Un de leurs chefs, fait prisonnier, étoit condamné à périr suivant les loix; celui qui alloit lui trancher la tête lui demanda ce qu'il pensoit à la vue de la mort. ,,Je souffre la mort de bon cœur, lui dit-il, et cette heure m'est fort agréable. Je te prie seulement de me trancher la tête le plus promptement qu'il te sera possible; car c'est une question que nous avons souvent agitée entre nous, que de savoir si l'on conserve quelque sentiment après avoir été décapité : c'est pourquoi je vais prendre ce couteau dans ma main ; si, après avoir eu la tête tranchée, je le porte contre toi, c'est une marque que je n'aurai pas entièrement perdu la vie ; si

et le *Caractacus* de w. Mason, drame écrit dans le goût des Grecs, où l'on trouvera une véritable idée des mœurs des Druides, encore si respectés aujourd'hui en Angleterre, que william Hayley, dans son poëme sur la poésie, appelle son ami Mason le grand Druide.

je le laisse tomber, ce sera une preuve du contraire. Ainsi hâte-toi de terminer ce différend.„ Le couteau, ajoute l'historien, tomba de ses mains, à l'instant où on lui trancha la tête (1). Leur histoire fourniroit mille traits semblables. Ils étoient persuadés que celui qui mouroit pour sa patrie, étoit l'ami d'Odin; qu'après la mort, les seuls braves seroient admis dans le Walhalla, la salle d'Odin; qu'ils auroient le bonheur d'y boire de la bière, leur liqueur favorite, dans le crâne de leurs ennemis, servis à table par de jeunes filles éternellement belles (2).

Les peuples du Nord avoient beaucoup de déférence pour les femmes : ils regardoient leurs réponses et leurs conseils comme des *oracles*; persuadés qu'il y avoit en elles quelque chose de divin (3). Animées du même esprit que

(1) *Chroniques Islandoises.*

(2) *Les fragmens de l'Edda*, par M. Mallet, professeur d'Upsal, et *the System of Runic Mythology*.

(3) Inesse enim sanctum quid et *providum* fœminis putant. Nec aut consilia ipsorum aspernantur, aut responsa negant. Tacit. *de Moribus Germanorum.* — Strabo, ib. VIII. Et encore *Tacite*, dans sa description de la ruine de Mona, par Suétone. Voyez aussi Iselins *Geschicte der Menscheit.*

les hommes, au rapport de Tacite, elles les suivoient souvent à la guerre, et les forçoient de retourner à l'ennemi, lorsqu'ils avoient honteusement pris la fuite. Après une sanglante bataille, on ne les voyoit point verser des larmes pour la perte de leurs époux et de leurs enfans, ni jetter des cris douloureux à l'aspect de leurs blessures. Elles les pansoient courageusement par le moyen des simples dont elles seules faisoient une étude *religieuse*, et les félicitoient de ces marques glorieuses de leur amour pour la liberté. Les jeunes guerriers ne cherchoient leur alliance qu'après l'avoir méritée par la grandeur de leurs exploits ; ce n'étoit qu'à ce prix que la jeune fille consentoit à les écouter favorablement. C'est-là sans doute la véritable origine de la chevalerie qui a passé en France, en Espagne et en Angleterre.

Toujours animés par les espérances que leur donnoit une religion, dont l'austérité même flattoit leurs passions, les fatigues, les combats étoient les jeux de leur enfance. Les Romains avoient élevé des autels à la peur ; chez les anciens Francs, il étoit défendu d'en prononcer le nom dans les plus terribles dangers. L'éducation, les préjugés, les mœurs, l'exemple,

l'habitude de souffrir, avec patience, tout domptoit en eux la passion de la crainte, la plus forte de toutes. Non-seulement ils mouroient avec courage, mais souvent même avec des signes d'allégresse. Leur philosophie, dit Valère-Maxime, est gaie et courageuse : ils tressaillent de joie dans un combat, de ce qu'ils vont sortir de la vie d'une manière si glorieuse! Heureux, s'écrioient-ils, ceux qui pourront remplir dans les combats une destinée assez illustre pour être chantés par les Bardes! Une preuve incontéstable que les Scandinaves étoient sensibles au charme de la poésie, c'est qu'ils l'appelloient *le breuvage d'Odin*, et qu'il n'y eut jamais de pays où les poëtes ayent été plus honorés. La vénération des peuples enfloit le courage du poëte, élevoit son génie, et les historiens assurent qu'ils ignoroient toute espèce de flatterie ou de crainte, et qu'ils ne louoient les princes et les héros qu'après avoir bien mérité de la patrie. Les princes se faisoient une gloire d'être aussi bons poëtes que grands guerriers; et sans parler de Fingal et d'Ossian, ce qui nous reste de la poésie des peuples du Nord, prouve que le génie poëtique est de tous les climats *où l'on en connoît le prix*. Lodbrog, poëte et

roi, qui mourut en chantant un hymne sur le champ de bataille, s'écrie à la fin d'une strophe: « Les heures de ma vie se sont envolées, je mourrai en riant (1). »

Le culte qu'ils rendoient à la divinité n'avoit rien de flétrissant ni de contraire à la raison ; on n'y ordonnoit point l'erreur et le mensonge. S'ils avoient, comme on l'assure, une très-grande vénération pour le symbole de la croix, ce n'étoit pas, comme chez nous, un symbole de *pure habitude* ; c'étoit pour eux le vrai symbole de l'*ordre* et de l'*éternité*, le symbole de la toute-puissante nature qui travaille à la *règle* et au *compas*. La croix est essentiellement composée d'un *équerre* et d'un *compas*.

Les chrétiens, instruits par des prêtres, ne soupçonnent même pas que le symbole de la croix ait été honoré de leurs pères, long-tems avant la naissance d'un Jesus crucifié à Jérusalem.

Sur une image de la pierre sacrée qui couvre le tombeau d'Odin, on m'a fait voir des *croix* formées avec l'équerre et le compas.

« Où trouverez-vous *votre frère*, disent les

(1) Epiced. stroph. XIV.

francs-maçons? Entre l'équerre et le compas,"
c'est-à-dire, *sur la croix*.

Nos *francs - maçons* actuels ne se doutent guères que leurs deux premiers signes, qu'il leur faut lier ensemble, forment *un signe de croix*. Ce qui m'a paru très-étrange en Angleterre, c'est d'y voir les hommes les plus instruits qui se mocquent du *signe de la croix* fait à la manière des chrétiens *de France*, le faire à leur tour d'une autre manière *à laquelle ils ne comprennent rien*. Voilà les hommes de tous les pays et de tous les tems, quand ils ont la foiblesse *de ne pas examiner ce qu'on leur donne à croire*, à honorer, à chérir, à *adorer*!

Arbre de la Germanie, chêne balsamique, le chasseur épuisé de fatigues, accouroit sous tes ombrages salutaires, où il retrouvoit ses enfans qui te couronnoient de guirlandes!

Qui osera nier que les *Francs-Germains*, *nos ancêtres*, qui n'avoient point de temples, ne rendissent à l'Eternel un culte digne de lui?

Les *Francs-Germains*, *nos ancêtres*, pour être toujours libres, ne vouloient point s'enfermer dans l'enceinte des villes. Ils auroient cru, a dit Tacite, dégrader la Majesté du Créateur,

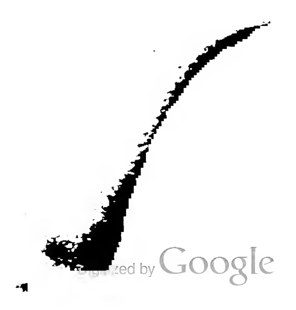
en resserrant sa gloire dans un temple de la main des hommes. Ils avoient,

. . . . le firmament pour temple,
Et pour autel, un éclat de rocher.

Ils ne pouvoient comprendre Dieu. Mais ils l'adoroient dans le plus bel ouvrage de sa bienfaisance, dans le soleil, où il semble avoir déposé quelques rayons de sa gloire.

Cet œil de la nature, ils l'animoient de la présence d'un Dieu caché dans son sein, et ils étoient reconnoissans de ses bienfaits, toujours sensibles et sans cesse sous leurs yeux. Vous leur avez dit, cruels : Toutes ces adorations sont des sacrilèges ; vous leur avez fait un crime de la reconnoissance, de la plus douce des vertus. Vous leur avez ensuite parlé d'un *Dieu* fait *homme*, et cet Homme-Dieu, qui se donnoit, par *votre bouche*, en des lieux de *votre choix*, des *représentans*, pour qu'ils le trouvassent *en vous*, à toutes les heures, ils coururent l'implorer dans vos murailles bâties par l'imposture, et ils devinrent esclaves, et pis encore, vos esclaves.

Quand on cessa d'adorer l'Éternel en présence de la nature, on ne vit plus que des



Dieux de pierre et de bois. Ils n'eurent plus de recours à la Divinité que par l'entremise du prêtre qui se disoit son *représentant*, le chargé de ses bienfaits et de ses miséricordes. Ainsi, dégradés, et ne cherchant plus la voix de Dieu *qui parle aux cœurs*, ils prirent insensiblement pour elle cette voix sacerdotale qui flattoit toutes leurs passions, et bientôt l'espérance de partager les honneurs de l'ambition, qui dévoroit tout, acheva de les aveugler et de les corrompre. Au lieu d'aller saisir, à son réveil, un premier rayon du Soleil, on se contenta de s'agenouiller froidement devant je ne sais quelle figure, qu'on appelloit à la fois un *Soleil* et un *Sacrement*. On ne versa plus de larmes à la vue de ce rayon céleste qu'on sentoit descendre au cœur et l'électriser; le Soleil, à son lever et à son coucher, ne trouva plus d'adorateurs : ce fut alors qu'on cessa d'être sensible; une extrême sensibilité devint un ridicule, un jeu de théâtre, et les grandes vertus se perdirent. Soyez sûrs qu'elles reparoîtront toutes avec la liberté. La liberté est le nom de la vertu (1).

(1) *Libertas* nomen est virtutis, servitus autem malitiæ. *Epic.* apud *Stob.*

§. 13.

§. 13.

Athées.

Quel homme assez lâche pour persécuter un *aveugle-né* qui ne pourroit pas comprendre l'existence des couleurs et de la lumière? Ne seriez-vous pas au contraire attendri jusqu'aux larmes, lorsqu'il demanderoit de votre amitié que vous lui apportiez le ciel pour le toucher?

Il en est ainsi des Athées. Α-θεος A-thée vouloit dire pour les sages de l'ancien monde, *privé du sens qui voit Dieu.*

Au lieu de persécuter l'Athée, l'être privé du sens qui voit Dieu, (*l'Esprit créateur*) tâchons de développer en son cœur, s'il est possible, le sens qui lui manque et dont il a besoin pour admirer ce Dieu, père de la nature, dont la présence embellit l'univers.

§. 14.

De saint Denis, avec sa tête dans les mains.

On connoît peu les écrits du pauvre *Trueman* (homme-vrai) tant persécuté par des prêtres, ce qui m'engage à consacrer ici un passage de ses mémoires, dont la naïveté a, ce

me semble, quelque chose de touchant. — „Ne parlez-donc pas si haut, me dit mon compagnon de voyage; les murs en ce pays sont tous remplis d'yeux et d'oreilles. „ Puis il ouvrit à la dérobée un petit *œil* sous la tapisserie. Je recueillis alors ce fragment de conversation que faisoient quelques paysans dans une chambre voisine. — *Un prêtre sauroit noircir et perdre le plus grand saint* ? — Sais-tu ce que je ferois en cette occasion, si j'étois Dieu, disoit un autre ? — *Non pas précisément.* — Je me métamorphoserois en Jacques ou en Pierre, et j'irois dévoiler l'hypocrite à la face de tout le monde. — *Tu ne les connois pas encore* ; *ils feroient pendre le pauvre Pierre* ! — Tu as raison, j'aurois tort ; *des prêtres* ont trouvé le moyen de faire crucifier Notre Seigneur. — A ces mots, ils s'entre-saluèrent. -- N'allez pas rire, me cria doucement à l'oreille mon compagnon. — Cela me paroît fort étrange, lui dis-je, mais nullement risible. — C'est, ajouta-t-il, qu'ils seroient gens à vous assassiner. — Ce ne sont pas des prêtres cependant. — Non ; au contraire, ce sont, comme vous voyez, de très-honnêtes gens : mais ayant été élevés par des prêtres, ils ont leurs instans de folie et de cruauté. — Où suis-

je ? — Dans un petit village, dont le patron, après sa mort, est venu du bout de la plaine là-bas apporter lui-même sa tête en ce lieu ; et on lui a bâti un temple. — Certes il le méritoit bien. — Et comme je restois dans le doute s'il plaisantoit, ou me racontoit quelque fable lutécienne, il me fit voir de sa fenêtre cet *évènement* consacré par le marbre à la porte d'un temple. C'étoit le tronc ensanglanté d'un homme *mort*, encore *debout*, et tenant sa tête, toute mîtrée, entre ses mains. Ensuite il alla chercher *la fleur des saints* du jesuite Ribadeneira, où je lus, *par trois fois*, en caracteres clairs et distincts, ce que m'avoit appris mon compagnon. -- Je suis donc là dans quelque désert où jamais n'a passé un homme raisonnable ? — C'est la route de Londres à...... *Le nom est illisible à cette place*... et vous êtes ici à sept minutes de la plus belle ville de l'Univers, *le centre du bon goût et de la politesse*. — Ont-ils aussi des Sacerdots en cette capitale ? — Il y en a, me répondit-il, dans toutes les rues de la capitale, dans toutes les promenades, au bal, au spectacle, en tous lieux, et dans les temples, et dans toutes les places du royaume, habitées ou non habitées ; car vous en trouve-

rez au fond des forêts et sur les montagnes. — *Mon cheval*, m'écriai-je, mon cheval, un cheval, mon royaume pour un cheval, (a horse, a horse, my Kingdom for a horse) et qu'il me reconduise d'un seul pas au sein de ma Chalédonie, où je ne verrai ni Sacerdots, ni politesse, mais des Fergusson, des Makensie, des Playfair, des Stewart, et de la raison, et de la justice, et de l'humanité.

N. B. Ce paragraphe est sans doute l'ouvrage d'un homme de sens, d'un ami de la vérité ; c'est pour cela même qu'aujourd'hui plus éclairé je me complais à vous avouer une erreur involontaire.

Des méditations graves sur le style emblématique ou figuratif de l'ancien monde, ne me laissent plus douter que cette image de *saint Denis ramassant sa tête*, est pleine de raison, et de la philosophie la plus pure. St. Denis, patron de Par-is, *Par-isis*, est le même *Denis* fêté dans les mystères d'Isis. On y enseignoit la *résurrection*, que l'homme se remettroit *sur ses pieds*, que son *moi* reprendroit une enveloppe corporelle. Ne pouvant que *peindre* leurs pensées puisque la peinture étoit leur unique moyen

d'écrire leurs travaux, et les espérances de l'esprit humain, ils représentèrent un homme décolé, ramassant dans la poussière sa tête, et jusqu'aux souvenirs de son antique existence

Il n'y a rien là de ridicule, c'étoit la meilleure doctrine; c'est ainsi qu'avec les intentions les plus justes, les anciens sages sont calomniés; mais c'est aussi parce que mes intentions étoient pures, que mon erreur première ne pouvoit nuire à la bonne cause, ni à la justice qui veut que tous les hommes examinent par eux-mêmes, et l'art d'observer s'étend à tout.

§. 15.

Prophétie.

Non, je n'en puis plus douter : les hommes et les nations s'éclairent; les hommes et les nations s'unissent. Des hommes qui ont du courage et de la constance ont juré que bientôt les hypocrites ne s'engraisseroient plus de la substance des peuples qu'ils abrutissent.

Plus les nations seront unies, plus elles sentiront le besoin de s'unir davantage, de s'unir pour toujours. Les hommes commencent à comprendre la vie. Ce bonheur pur, tel que

l'Eternel nous l'a donné, les hommes commencent à l'aimer, à le préferer à toutes ces préparations bizarres que les charlatans appellent le bonheur, et qui sont un breuvage si amer pour tous ceux qui ont un goût délicat. La tyrannie aura beau épaissir les ténèbres de l'ignorance dont elle nous a enveloppés ; de tems en tems, quelques explosions de lumière éclairent ses nuages impurs. Elles annoncent au méchant que la foudre s'amasse quelque part pour en faire un grand exemple. La terre émue sortira du sommeil léthargique où elle est plongée ; et comme le taureau endormi que souilloient déjà de leurs poisons les reptiles qui le croyoient mort, elle secouera ses vieux ossemens, et jettera je ne sais où, les insectes qui la déshonorent.

§. 16.

Préjugés sur les langues.

Il seroit bien à desirer que les amis de la vérité s'unissent pour nous donner un traité philosophique sur nos préjugés par rapport aux langues anciennes et modernes. Il n'y a point de sujets ingrats ; il n'y a que des cœurs flétris, des cœurs ingrats !

Je m'en suis occupé long-tems avec constance ; mais il y a tant de faux gens de lettres, de livriers, et de pédans, que trouvant pendant mon travail, et après mon travail, des dégoûts que ma fortune alors ne me permettoit pas d'essuyer ; sentant d'ailleurs la nécessité de quelques voyages, la nécessité de lire avec attention une foule d'écrivains hypocrites, *dont la bouche impure est un sépulcre ouvert*, et qui ne méritent point d'attirer les regards d'un honnête homme, tout mon courage m'abandonna, au point de me laisser presque entièrement distraire de mon sujet; et sur-tout, par une pensée digne d'un autre siècle, qui me frappa tout-à-coup, et qui s'éparpilla dans ma tête en mille et mille traits de lumière. Il y a bientôt dix ans que je lui donne presque toujours la préférence dans mes rêveries solitaires ; elle me nourrit à elle seule d'idées et de sentimens, et souvent me fait espérer qu'il naîtra, pour les générations futures, un être sensible, qui, dans l'heureuse ivresse d'un cœur attendri, présentera la vérité aux hommes sous des images cent fois plus sublimes que celles dont on a paré le mensonge et les fausses vertus.



Les préjugés *se greffent* sur les mots. Ils souillent nos pensées parce qu'ils souillent les mots qui les habillent, et dont elles sont l'ame, si je puis m'exprimer ainsi.

Un préjugé est-il enfin détruit ? Que le sage dise aux hommes de se garder des expressions que le préjugé a souillées. L'ignorant ou le démon qui conseilleroit à un peuple sain de rechercher les vêtemens d'un pestiféré, causeroit tôt ou tard la ruine entière de l'espèce humaine.

Travaillons toujours à découvrir la racine des mots ; c'est la manière la plus sûre de trouver la *racine des préjugés*. Si le philosophe n'a point extirpé le préjugé dans sa racine, le préjugé renaîtra toujours. On aura toujours à moissonner. Les rameaux du lierre, qui s'attachent à la vigne, se multiplient moins promptement que les ramifications d'un préjugé. Malheur à une pensee neuve qui croît dans le désert, et qui n'a point encore de fruits dont l'excellence reconnue engageroit à la défendre ! les préjugés y courent ; et, vrai symbole de la politique des démons qui les ont fait naître, ils font mourir la jeune plante qu'ils embrassent.

Analysez les langues ; décomposez les mots. L'étude des langues jette un grand jour sur les

mystères *de la nature*. Elles donnent des connoissances qui satisfont l'esprit et le cœur. C'est de la langue des prophêtes sur-tout que je veux parler. C'est là que certaines expressions, quand on en découvre le sens véritable, portent dans notre cœur une flamme céleste ; que tout de suite on y sent dévorer ce que l'haleine des méchans y a fait passer d'impur.

Tâchons seulement d'analyser ici deux ou trois mots que des hypocrites ont tant obscurcis à forces d'assertions effrontées et gratuites.

Dans la langue Grecque, formée de l'Egyptien et du Phénicien, le mot *Christ* veut dire l'*oint*, le *baptisé*, le *purifié*, celui qui est *pur* (1). C'est le sens dans lequel Job, et après lui Moïse, et tous les prophêtes, et Jesus lui-même, ont entendu le mot *Christos.* Zoroaste, Confucius et Mahomet, paroissent l'avoir aussi entendu dans le sens que je viens d'expliquer.

Les grands hommes que j'ai cités nous ont tous assuré que celui qui n'avoit point un cœur *pur*, un cœur de feu, un cœur d'amour, ne pouvoit jamais être heureux. Ils ont dit tous à leurs contemporains que du moment où ils com-

(1) Ce mot veut dire *feu* en grec.



menceroient à purifier leur cœur, ils seroient heureux, et ensuite bien-heureux.

Puisqu'un *Chrétien* veut dire littéralement un *purifié*, tout homme dont le cœur est pur est donc un véritable *Chrétien*.

Le mot *Religion* exprime un sentiment intime qui donne à un cœur *pur* la conscience de sa relation avec *l'éternelle lumière*. Ainsi l'homme qui n'a point un cœur purifié n'a point à espérer de relation avec l'être PUR par excellence.

Le mot ιερὸς veut dire littéralement *salutaire*. On le traduit toujours dans nos modernes grimoires par les mots *saint* ou *sacré*, qui certainement ne sont pas aussi faciles à entendre.

Les Egyptiens, par leur *Hiérophante*, nom qu'ils donnoient à leur Grand-Prêtre, n'entendoient jamais que *celui qui parle des choses salutaires*, *celui qui guérit*, *tant au moral qu'au physique*, *celui qui sauve*, qui *purifie*, le grand Médecin.

Si vous traduisez l'*Hiérophante*, par *celui qui parloit des choses sacrées*, je ne vois là qu'un moine ou un bénédictin stupide, et non l'Hiérophante des Egyptiens. On est allé jusqu'à nier que le mot ιερὸς voulût jamais dire autre chose que *sacré*. Sans renvoyer à Pindare, qui a em-

ployé le mot grec dans le sens primitif, dans le sens des Egyptiens, on peut décider la question sans réplique pour tout homme de bonne foi, en citant un Distique de Callimaque, un des plus anciens poëtes Grecs, où il seroit assez étrange de prendre le mot ἱερὸς dans un autre sens que celui de salutaire, car on ne dort point ce me semble d'un sommeil *sacré*, mais d'un sommeil *salutaire* (1).

Pourquoi ne pas traduire le mot Βαπτισμα *baptême*, par le mot *purification*? Ce sont des mots synonymes. j'en conviens; mais le mot *purification* est plus satisfaisant; il s'entend. Pourquoi substituer au mot *religion* le mot *foi*? Il veut dire, à la vérité, la même chose que le mot latin *religio*; mais il ne présente aucune idée à ceux qui ne savent point le Grec.

Ces mots *purification*, *religion*, *salutaire*, présentent un sens déterminé. J'avoue que le mot *religion* est encore un peu obscur pour ceux qui ne connoissent point la langue latine; mais outre que cette langue fait partie de notre éducation dans toute l'Europe, nous avons en françois les mots *lier* et *relier*. Pour un homme qui cherche à se rendre raison de ce

(1) Anthol Gr.

qu'il n'entend pas, ces mots suffisent pour lui expliquer en quelque sorte, le mot *religion*. On y voit une société de frères qui s'unissent, *se lient* et *se relient* pour s'aider à supporter la vie.

La plupart de ceux qui ont traduit dans nos langues modernes par des mots incompréhensibles pour toute l'Europe, des expressions claires, même pour la multitude, chez les Orientaux et les Grecs, avoient autre chose en vue que le bonheur des hommes. Peu-à-peu, à force d'interprétations étranges, ils se proposoient d'y substituer tel ou tel sens qui leur seroit convenable. Ils avoient en vue des testamens *sacrés*, mais qui ne seroient *salutaires* qu'à eux seuls. Ils parloient de *l'abnégation de soi-même* envers le *Tout-Puissant*; mais lorsqu'ils engagoient des milliers d'hommes à se dépouiller envers le *Tout-Puissant* de leurs droits *inaliénables*, ils marchoient eux seuls vers la *Toute-Puissance*. Les seuls oisifs de la terre ont entre leurs mains tous les biens de ceux qui travaillent. Et quel usage ils en font! Ils n'entrent guères dans la maison de l'indigent qu'ils ont frustré du bien de ses ancêtres, que pour y séduire sa femme, ou sa fille, ou son fils.

On nous assure, avec raison, qu'il faut absolument connoître la mythologie, et le cercle mythique d'Homère pour comprendre les anciens Grecs; et toutefois il ne nous vient pas même dans la pensée que nos langues modernes, pauvres de métaphores et d'idées, parce qu'elles ne sont parlées que par des esclaves, ne peuvent pas nous donner *littéralement* le sens véritable du style de l'ancien monde: langage si au-dessus de la portée du commun des hommes, qu'il paroît que très-peu de sages, initiés dans la science des allégories, pourroient nous en offrir une explication satisfaisante.

A mesure que je m'apprends à l'interpréter, je sens ma raison abandonner un systême superstitieusement caressé, pour en adopter un autre plus conforme à la nature de l'homme, et par conséquent plus vrai.

Que de querelles on s'épargneroit tous les jours, si l'on définissoit, avec de bonnes intentions, les mots qui les font naître! Les querelles de mots sont affreuses. Les hypocrites savent si bien l'art de les contourner à leurs intérêts! Dès qu'ils sont les plus forts, ils saisissent avec avidité l'ombre d'une querelle pour augmenter leurs richesses immenses.

Ils aiment à se ménager dans l'occasion, une querelle de mots ; prétexte puérile, mais sûr, pour se réunir et pour affermir leur toute-puissance.

Pour éclaircir toutes ces expressions *obscures*, qui font de tous nos livres d'éducation, un galimathias, il faudroit des travaux assidus et surtout de la bonne-foi. N'attendez rien de tout cela chez un peuple où *l'on ose payer des hypocrites* pour avilir l'espèce humaine.

§. 17.

Ignorance du clergé au tems d'Alfred.

Le clergé d'aujourd'hui n'est pas très-changé de ce qu'il étoit au règne d'Alfred-le-Grand, où depuis l'Humber jusqu'à la Tamise, il n'y avoit pas un de ses membres qui pût entendre l'Ecriture *dans sa langue originale*, ou même traduire passablement bien quelques pages latines (1).

Il faut avouer qu'alors il y avoit si peu de livres, et qu'il étoit si difficile de s'en procurer la lecture, que l'ignorance de la plupart

(1) Afferus de reb. gest. Alfredi ap. Camdeni. Anglica, etc. p. 25.

des membres du clergé de ces tems-là, n'étoit point volontaire. C'est l'ignorance du clergé de nos jours, qui révolte les gens honnêtes.

Il mettent à s'instruire de leurs devoirs tant de négligence, qu'il est fort rare de trouver parmi eux, quelque homme instruit qui puisse vous donner une explication, tant soit peu sensée, de leurs cérémonies religieuses. Leur indécence à les remplir prouve assez combien ils sont loin de penser qu'elles offrent à l'homme juste *le symbole* d'une récompense qu'on ne peut lui ravir.

Aussi-tôt que je vois un ministre de l'évangile couvrir sa robe noire, symbole des ténèbres du tombeau, d'un surplis blanc, je me rappelle ce beau passage du livre de Job, où il dit : Je sais que je dois *me réveiller* dans la tombe ; *et me recouvrir* d'une peau *nouvelle*. Alors toute mon ame est émue ; car Job ne dit pas seulement qu'il *espère* se réveiller, mais qu'il *sait* qu'il se réveillera. *Scio ! Je sais* !

Et quand on voit avec quelle confiance Job s'exprime, et que ce n'étoit point un homme qui parloit au hasard, et qu'il nous a décrit l'univers, comme s'il eût assisté à sa création, le cœur chérit de si douces espérances, et la

raison les confirme. Il m'est impossible de croire que l'auteur d'une pensée qui, après cinq ou six mille ans de création, allume dans mon cœur un feu sacré qui le purifie, se soit perdu tout entier dans la poussière des tombeaux. Non, celui qui a créé des pensées, toutes éternelles, ne peut être anéanti. Je ne sais pas où il existe, mais je suis sûr qu'il existe; et je sens en ce moment que j'en suis sûr, comme si l'*esprit* divin, le feu céleste qui jadis échauffa son cœur, passoit tout-à-coup dans le mien avec le sentiment de son existence. Ma raison, qui prend la nature pour texte et mon cœur pour commentaire, ne peut pas croire que l'effet soit plus noble que la cause.

§. 18.

Pourquoi tant de mots purement françois dans la langue angloise.

Il n'est dans la nature qu'une même langue, mais il se forme autant d'Idiomes divers que les nations diffèrent entr'elles.

Si l'on retrouve tant de mots de notre *Idiome* dans la langue angloise, c'est qu'un coup du sort y transporta toutes les idées du continent.

C'est

C'est que Guillaume *le bâtard* avoit résolu l'éternelle servitude de cette nation, et que dans le mépris qu'il avoit pour elle, il conçut le projet d'anéantir jusqu'à leur langue : il vouloit que la langue des vainqueurs fût celle de l'Angleterre. Il ordonna d'enseigner le François dans toutes les écoles nationales. On plaidoit en François. Presque tous les actes publics furent expédiés en François : on l'employa dans les ordonnances, dans les contrats : on composa les loix en cette langue : c'étoit la langue *à la mode*, et les nationaux eux-mêmes affectoient d'y exceller. De-là, toutes ces *familles* de mots énergiques, dont la langue des Anglois s'est enrichie. On y trouvera encore les mots les plus honorables de notre langue : *Humanity*, *Courage*, *Prudence*, *Liberty* ; et mille autres mots *humains* et *sensibles*, que l'orthographe a conservés intègres, malgré les variations nécessaires d'une prononciation fugitive et inconstante, comme les hommes qui parlent des mots ; de-là vient encore l'extrême facilité des Anglois à apprendre la langue françoise !



§. 19.

L'ami de la vérité s'adresse à la république des lettres.

Législateurs de l'univers, soumis à votre empire, qui est celui de la raison, c'est aujourd'hui qu'il faut vous recueillir, et conjurer, comme Lycurgue, contre des institutions corruptrices qui dégradent l'humanité !

Que ne sommes-nous dignes de former et d'exécuter un plan sage et profond, capable de tenir à terre les ennemis de la chose publique ! Toutefois ne lassez pas la tolérance des bons patriotes. Ennemis de la liberté, mon cœur m'assure qu'ils travaillent à vous punir.

„ On veut que le peuple soit ignorant ; mais
„ remarquez, je vous prie, disoit Mably,
„ qu'on n'a cette fantaisie que dans les pays
„ où l'on craint la liberté. L'ignorance est
„ commode pour les gens en place ; ils dupent
„ et oppriment avec moins de peine (1) „.

Nous avons trop appris à connoître vos principes et vos vues pour vous laisser quelque *prétexte* spécieux d'enchaîner la pensée d'un citoyen ; nous savons trop que des *prétextes* sont

(1) Des droits et des devoirs du citoyen.

bientôt entre les mains d'un lâche ministre des *moyens* sûrs d'oppression. Les faits sont la vérification des bons principes (1), et il y a long-tems que nous sommes aujourd'hui persuadés que « si la peste, comme l'a observé un Anglois, avoit des charges, des dignités, des honneurs, des bénéfices et des pensions à distribuer, elle auroit bientôt des *théologiens* et des jurisconsultes qui soutiendroient qu'elle est de droit *divin*, et que c'est *un péché* de s'opposer à ses ravages ».

Qu'elle est méprisable et funeste, cette politique tant prônée de vos gens sages et modérés ! C'est cette foiblesse, ce découragement, cette imbécillité, cette décrépitude qui nous a perdus. Ce n'est pas de l'indocilité des peuples que nous viennent tous nos maux ; les politiques les plus austères et les plus vertueux en découvrent la cause dans l'abus que le despotisme ministériel a toujours fait de leur obéissance passive, crédule, trop prompte à espérer un remède ; comme s'il y avoit d'autre remède pour guérir un membre gangrené qu'une opération douloureuse et cruelle ! Le sage médecin, loin de marchander avec un

(1) Bacon.

malade stupide et sans courage, que la gangrène dévore, lui marquera l'heure de sa ruine s'il n'ose lui permettre de retrancher jusqu'à des parties saines qui ont *avoisiné* le mal. Ne dites donc pas que nos remèdes sont trop durs ; songez plutôt que vous êtes bien malades.

Nous avons sur-tout besoin que l'exemple de la vertu d'autrui nous réchauffe un peu le cœur ; nous avons besoin de nous défier de nous-mêmes, et bien plus de ceux qui, nous voyant déchaînés, cherchent à nous faire mordre à l'hameçon perfide de l'espérance.

Mylord Stanhope disoit à un bon François : *Je voudrois que chez une nation qui n'est pas libre, on se gravât bien profondément dans la tête que les réformes proposées par le ministère, sont autant de panneaux qu'il tend à la confiance des peuples. On commence toujours par promettre un bien*, et peut-être que *pour tromper les esprits* on tiendra parole ; mais soyez sûr que *le mal n'est pas loin*. Les despotes ont le malheureux secret d'infecter tout ce qu'ils touchent.

Citoyens du monde, hâtez-vous de nous éclairer ; n'abandonnez pas la discussion, ni même l'exposition des bons principes.

Ecrivains de tous les peuples et de tous les âges, formez pour de bons citoyens, qui ne voient pas encore le bien qu'ils veulent, ces cartes politiques, où le moins éclairé d'entre nous pourra découvrir les écueils et l'abyme éternel où le souffle impur de la tyrannie nous pousse encore avec adresse, sans nous donner le tems de nous reconnoître.

Dans une cause commune à tous, aucun homme de bien, quelque soit son pays ou le hasard de sa naissance, ne peut sans crime rester silencieux ou inactif : ne pas défendre les droits des hommes, c'est les avoir abandonnés ; c'est lâcheté, c'est trahison.

Ce n'est point aux vrais philosophes qu'il faut apprendre qu'ils sont hommes avant d'être Anglois, ou François, ou Allemands, ou Ecossois !

Il n'est point possible qu'il existe sur la terre une liberté réelle et durable, tant qu'il y aura un seul peuple, ou même un seul homme, victime du pouvoir arbitraire.

Ainsi, toutes les nations et tous les individus sont intéressés à la formation et à l'établissement d'un *code fraternel* ; nous avons tous le droit d'y prendre part. Chaque citoyen doit

consulter ses facultés intellectuelles et physiques, et se dire avec courage : „ J'ai un cœur „ pour concevoir de grands desseins, une in- „ telligence pour les diriger, et dans les mains „ une hâche pour les faire exécuter (1) „. Car ce n'est pas assez d'avoir donné aux hommes de sages loix, il faut sur-tout veiller à ce qu'elles soient exécutées, exécutées par la force invincible de tous les peuples réunis.

Tous les individus qui forment la *république* des lettres, sont membres essentiels de la cité libre; il seroit honteux et vil de ne pas voter pour la *chose commune*, quand on peut avoir le bonheur de *se représenter* soi-même; quand on peut concourir par ses propres sacrifices à la masse d'un trésor public. Si l'erreur ou la trahison se glissoit dans les assemblées délibérantes, c'est de la *république* des lettres que nous attendons le triomphe du patriotisme et de la vérité; c'est elle qui doit rassurer l'homme timide ou foible, en butte aux persécutions des nombreux ennemis du genre humain. C'est à la *république* des lettres à former à la fois un foyer de lumière et un corps de résistance. Que des

(1) *Heart to conceive, understanding to direct, the hand to execute.* Junius.

ministres sans pudeur ne voyent plus une poignée d'hommes isolés, faciles à séduire ou à intimider ; qu'ils entendent dans la bouche d'un seul la voix de tout un peuple, les réclamations de tous les peuples.

Criez tous à l'envi : ἐγὼ παρὼν, ibi præsens ego, *j'y serai!*

§. 20.

Encore une prophétie.

Vous saurez un jour, dévorateurs des biens du pauvre, de quelle perfection sont capables ces animaux aujourd'hui si stupides, que le plus foible d'entre vous les enchaîne par milliers ; qui n'ont des oreilles que pour être saisis de frayeur au seul son de votre voix ; dont l'œil imbécille n'oseroit soutenir un de vos plus tendres regards, et qui n'ont des mains que pour ouvrir le sein de la terre, déchirer les bêtes féroces, et s'entr'assommer avec leurs fers.

§. 20.

Des prêtres célibataires.

Un prêtre, comblé de richesses, n'a rien à faire ; il n'a point d'amis à aimer, puisqu'il n'a

ni femme, ni enfans. Ses plaisirs, qui ne sont pas de la nature, l'irritent, et comme il est toujours oisif, il est toujours à craindre.

§. 22.

De saint Bernard.

Saint Bernard, fondateur et simple abbé de Clairvaux, étoit l'*oracle* de l'Europe, il avoit la voix forte, le regard foudroyant, ce ton décisif et courroucé que les modestes sages appellent de l'effronterie; mais ce charlatanisme ridicule s'appelloit alors, et quelquefois encore aujourd'hui, de l'éloquence, de l'inspiration. « Je n'ai faim et soif que du sang des ames », disoit saint Bernard. Voilà quel étoit son caractère : on a vanté ses mœurs inflexibles; jamais les charmes de la beauté n'ont touché son cœur. Hélas! l'Eternel n'a point permis qu'un monstre altéré de sang pût jamais connoître les célestes jouissances d'un chaste amour.

§. 23.

Naissance du célibat des prêtres.

Vers le neuvième siècle l'Italie dans la corruption enfanta une nouvelle espèce de moines

qui faisoient vœu de renoncer pour toujours au monde, à leurs amis, à leurs parens, à leurs devoirs, à leur qualité d'homme, à leur liberté. C'étoit le fruit de la politique infernale de quelques pontifes ambitieux qui, pour se donner une jurisdiction ecclésiastique, avoient osé concevoir et exécuter le projet de détacher pour toujours un grand nombre de citoyens des loix et des devoirs de la vie civile.

Les célestes jouissances d'un chaste hyménée étoient, à les croire, à jamais incompatibles avec la perfection chrétienne. Ils prophétisoient la damnation à l'homme sensible qui souhaitoit le bonheur d'être époux et père, voulant donner à sa patrie des enfans généreux, pour l'éclairer sur ses intérêts, et au besoin la défendre. Ces moines réformateurs, dont les règles *contre nature* firent bientôt des hypocrites, cherchant à s'attirer la vénération des peuples par l'austérité de leurs sacrifices, soutinrent que le mariage étoit impur, et que les seuls célibataires avoient droit de porter les vœux publics sur les autels. D'un autre côté, les prêtres séculiers, la plupart mariés ou desirant l'être, et qui d'ailleurs possédoient les dignités ecclésiastiques et les gros bénéfices,

dont les réformateurs, sans faire semblant de rien, cherchoient à les dépouiller, soutenoient avec force et constance que l'institution du mariage étoit pure et sacrée, puisqu'elle étoit indispensable. Toute l'Europe dans l'anarchie éprouvoit des convulsions horribles. C'est un spectacle douloureux que celui d'un peuple abruti, croyant s'armer pour Dieu même qui n'a pas besoin de son bras, lorsqu'il verse avec férocité son propre sang, pour des misérables querelles de moines *se disputant* ses dépouilles.

Faisons donc un chapitre encore sur cet important objet.

§ 24.

D'une règle tirée de la nature.

En parlant *des lois Romaines sur la propagation de l'espèce*, Monsesquieu cite un grand nombre de faits qui démontrent avec évidence que les célibataires sont de mauvais citoyens, soit que tout un peuple imite leur exemple ou qu'ils n'aient point d'imitateurs. Il ajoute ensuite : « A Dieu ne plaise que je parle ici contre le célibat qu'a adopté la religion ». *De l'esprit des loix*, liv. XXIII, chap. XXI. *A Dieu ne plaise !*

Et vous aussi, Montesquieu, vous nous trompez! Vous, dont l'opinion a souvent force de loi dans notre Europe, vous déifiez aux yeux du peuple le célibat des prêtres, le premier principe de tous nos malheurs; vous lui en cachez la source : vous l'empêchez de se délivrer d'un préjugé corrupteur qui sera toujours plus funeste, tant qu'on ne l'aura point extirpé dans sa racine. Le célibat qui nous rend fourbes, cruels et lâches, ce sont les prêtres qui l'ont produit, et qui de nos jours le rendent presque nécessaire aux gens sensés. Ils ont tant de moyens pour séduire! Et ce qui rend inexcusable l'auteur de l'Esprit des loix, il a lui-même expliqué la cause et l'origine de cette corruption. « C'est, dit-il, une règle *tirée de la nature*, que plus on diminue le nombre des mariages qui pourroient se faire, plus on corrompt ceux qui sont faits. Moins il y a de gens mariés, moins il y a de fidélité dans les mariages; comme lorsqu'il y a plus de voleurs, il y a plus de vols ».

Vertueux citoyens, respectez donc le célibat *qu'a adopté* la religion. — La religion! — Comme on nous instruit! comme l'esclavage nous dégrade et nous donne un vilain rire! Et ils

montrent encore de l'orgueil, lorsqu'au lieu de la vérité qu'ils nous doivent et qu'ils nous promettent, ils consacrent avec la dernière lâcheté un mensonge insidieux qui trahit leur bassesse !

Peuple François, si vous aimez encore la gloire, ne sentez-vous pas chaque jour que dans la servitude il n'y a point de véritable gloire à mériter ? Renversez donc pour toujours une puissance qui a forcé un Montesquieu à s'avilir !

§ 25.

Des persécutions et de leurs conséquences.

L'enthousiasme de la superstition est une espèce de fièvre dévorante qui communique son délire à tous les cerveaux foibles. NE PERSÉCUTEZ PAS. Toute persécution est imprudente, et souvent cruelle ; toujours cruelle.

Il faudroit qu'un peuple fût absolument sans énergie, s'il n'étoit pas capable de se passionner pour une cause qu'il croit juste : l'infortuné qui a péri victime des persécuteurs, loin d'affoiblir le parti qu'on opprime, lui donne à sa mort une foule de vengeurs, un père, un frère, une épouse, des enfans, des

amis ; et même les sages qui ont la tyrannie en horreur.

§. 26.

De la mort de Saladin, soudan d'Egypte.

Dans toutes les histoires de notre Europe, où l'on avoit à triompher des opinions et des censures pontificales, on parle des pleurs des Chrétiens et des Templiers, à la mort de ce grand Saladin. Ce fut effectivement un prince d'une grande générosité, d'un vrai courage. La dernière action de sa vie fut encore un bel exemple de sagesse et de résignation aux loix de la nature. Pendant sa maladie, qu'il sentoit incurable, il fit promener par toutes les rues le drap qui alloit l'ensevelir, avec ordre, à celui qui portoit cet étendard de la mort, de crier à haute voix : « Voilà tout ce qui reste AU GRAND SALADIN, le conquérant de l'Asie »! Son testament est encore une grande leçon de tolérance et d'humanité. Il légua des aumônes pour les pauvres, juif, chrétien, ou mahométan, sans distinction, voulant prouver par cette disposition, a dit un philosophe, qu'il pensa jusqu'à la mort que tous les hommes sont frères, et que, pour les secourir,



on ne doit pas s'informer de ce qu'ils croient ; mais de ce qu'ils souffrent. La modération, la bienfaisance, et aussi la science et la saine philosophie étoient alors presqu'entièrement du côté des Sarrasins. Eh, qui n'oseroit pas dire de Saladin, quoique mahométan, ce que disoit Cicéron, en parlant d'un homme bon et grand ! Il faut croire qu'il n'exista jamais un homme de bien qui ne fût soutenu des regards de la Divinité ; et il n'exista jamais un grand homme, sans être inspiré, *divinisé*, par une pensée de l'Eternel.

Credendum est neminem virorum bonorum talem fuisse, nisi adjuvante Deo, et nemo unquam fuit vir magnus sine afflatu aliquo divino. *Cic. de Nat. Deor.*

§ 27.

Force de l'opinion.

L'opinion gouverne le monde, et ses prodiges sont aussi naturels qu'incompréhensibles. C'est l'arme des grands législateurs et des grands scélérats.

Quand cette arme est brisée ou rouillée, on ne croit plus à ses prodiges. L'on va jusqu'à traiter de magiciens et d'imposteurs

ceux qui ont fait avec elle de si grandes choses : il y en a d'autres qui n'y regardent pas de si près, et qui en font des Dieux.

Quel homme, quels que nobles que soient naturellement son génie et son courage, n'a pas senti la force invincible d'une imagination impérieuse qui tour-à-tour agrandit et resserre un cœur sensible! Rien ne résiste à la valeur excitée par l'enthousiasme, tant qu'il dure ; mais une ombre vaine peut renverser un autre Atlas portant sur ses épaules les colonnes du monde. Quelle profonde connoissance du cœur humain dans ces mots de César à son pilote effrayé : « Ta *seule* et *juste* crainte vient de ne pas savoir qui tu portes sur ton vaisseau. Tu es avec César ; tu n'as rien à redouter de la tempête. »

Ces mots de César, a dit un ancien, sont plus enflés que la mer qui le menaçoit. J'ose croire, s'écrioit un jour un homme de bien, qu'il y a dans l'évangile, en semblable occasion, un mot encore plus sublime. « Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons. » — » Que craignez-vous, hommes de peu de foi », répondit Jesus à ses Disciples désespérés qui l'éveilloient en sursaut? On sent, disoit-il, dans

la fermeté du Romain, quelque effort de courage : dans l'autre, ce qu'on admire vient plus immédiatement de la grandeur naturelle de son caractère. César, vieilli dans le danger, a médité peut être en politique ingénieux ce qu'il alloit dire : remarquez la jeunesse de l'autre et le sang-froid de sa réponse, au moment où on l'arrache au sommeil par ces cris douloureux qui jettent toujours dans l'ame je ne sais quel désordre, dont on ne peut guère, au premier choc, se rendre maître, quand on a de l'humanité. Ajoutez à cela, disoit le savant avec enthousiasme, que les paroles du bon Jésus, heureux enfant d'un *amour mystérieux*, peignent admirablement l'éternelle ivresse d'une éducation *à part* et toute prodigieuse; et je m'explique. L'Evangile, qui nous apprend qu'à l'heure de sa naissance, Marie conduisit l'Enfant-Jésus en Egypte, ne nous dit rien de lui jusqu'à son âge mûr, si j'en excepte l'apparition subite qu'il fit à douze ans dans la synagogue des juifs, où le genre de son triomphe sur les Scribes et les Pharisiens révèle évidemment des instructions *sacerdotales* : et alors j'ai pensé, après de longues recherches, que le Tout-puissant d'Egypte, regardant l'Enfant-Jésus comme

son fils bien-aimé, et le préparant à remplir de hautes destinées, l'avoit séparé, dès sa naissance, du commun des mortels; et pour accoutumer *l'Enfant-Dieu* à prendre en pitié toutes les foiblesses des *enfans des hommes*, l'avoit fait nourrir chaque jour de prodiges, de merveilles, et de tous les miracles de la nature. Un évêque, qui arrivoit de l'opéra, où sa maîtresse favorite avoir joué un premier rôle, appella ces assertions, *de la philosophie moderne* et *de l'athéisme* tout pur. « Faquin, répondit vigoureusement notre homme, c'est parce que je crois en Dieu, dont l'essence est la vérité, que je hais le mensonge et ces erreurs impertinentes qui t'ont donné le bien du pauvre, et des honneurs que tu n'as point mérités. »

§. 28.

École de la vérité.

Retire-toi dans ta conscience, le doute et le recueillement enseignent la vérité.

N'accoutumez point les hommes à croire aveuglément.

Inspirez au contraire à ceux qui vous écoutent la plus sévère défiance, efforcez-vous de les convaincre qu'il faut une expérience con-

sommée, pour démêler la vérité, presque toujours cachée sous les voiles de la flatterie, de la haine et de la superstition. Que de faits importans, arrivés en présence de tout un peuple, entièrement méconnoissables, quand des intérêts différens ont guidé la plume des historiens! C'est un ennemi qui parle: osera-t-on croire le bien qu'il avouera du monstre qu'il veut peindre! Est-ce un homme vendu? Pouvez-vous croire les forfaits qu'il veut pallier? Encore avez-vous à connoître les historiens eux-mêmes; à vous assurer que leurs ouvrages sont tels aujourd'hui qu'ils sont sortis de leur plume; dans quels tems ils ont écrit: sont-ce des factieux, des courtisans, des esprits foibles, des hypocrites ou des enthousiastes?

Le but de toute bonne éducation est d'apprendre à la jeunesse à jetter un grand coup-d'œil sur l'univers.

Il faudroit encore essayer d'inspirer à une classe nombreuse le besoin de réfléchir, une fois au moins, sur sa destinée, et lui révéler le secret de sa force et de ses espérances, en faisant passer sous ses yeux une ébauche à sa portée des revolutions terribles qui ont arrêté si long-tems en Europe les progrès de la raison,

encore victime du fanatisme, cruel instrument de la tyrannie.

§. 29.

Réponse à deux gros volumes de J. Jacques.

Ce ne fut point pour avoir été éclairés comme les Romains, que les Francs, nos ancêtres, se perdirent; ils ne s'égarèrent que parce qu'ils furent, comme eux, mal éclairés.

§. 30.

Coup-d'œil sur Charlemagne.

Charlemagne contre-balançoit tous les ordres de l'état, « pour rester le maître. » Cependant, il desiroit consommer une réforme qui rendoit au Peuple-Franc la mémoire de Pépin si chère. « Il voulut », suivant l'expression touchante d'un de ses panégyristes, que les assemblées fussent convoquées deux fois l'an, au commencement de l'été, et sur la fin de l'automne (1).

Ce prince ne croyoit pas qu'il lui suffît d'y appeler des évêques et des seigneurs : toujours contraint de se déclarer tantôt pour l'un, tan-

(1) Hincmar, *de Ord. Pal.* Cap. XXIX. Cap. Art. XII.

tôt pour l'autre de ces deux corps jaloux et ennemis du peuple et de son chef, il s'avisa politiquement, et j'aime à le croire humainement, de se ranger du côté des opprimés ; il ouvrit donc au peuple François la porte de ces assemblées d'où les grands l'avoient chassé, malgré ses droits de fait et de raison, antérieurs aux prétentions des évêques et des nobles, et aux modernes prérogatives de la monarchie françoise (1).

Mais il ne faut pas s'y tromper : sous le règne de Charlemagne, le peuple ne rentra point dans ses droits : il n'étoit point consulté, comme en Germanie, dans les grandes affaires de l'Etat (2).

S'il entroit dans les assemblées du champ de mai pour y faire des loix, ce n'étoit vraiment qu'un pouvoir de police intérieure ; le peuple n'entroit pas dans les assemblées d'automne, composées seulement des seigneurs et de grands officiers (3). On y discutoit les intérêts du

(1) *Nec regibus infinita aut libera potestas. Tacit.* de morib. German. ex offic. Elzevir. p. *638*.

(2) De minoribus rebus principes consultant, de majoribus *omnes*. Id. ibid. p. *640*.

(3) Aliud placitum cum senioribus *tantum* et prin-

royaume avec les puissances voisines ; on y recherchoit les causes des grands abus de l'état. Jamais le public n'étoit instruit des projets ni des résolutions de cette assemblée (1). La voix du peuple n'étoit donc comptée pour rien dans les affaires majeures de la nation.

Montesquieu nous assure que sous les deux premières races, *il n'étoit point question des communes dans les assemblées de la nation* (2). On a pensé que Mably l'avoit refuté victorieusement en montrant que le peuple entroit alors dans les assemblées du champ de mai ; mais, en vérité, l'auteur de l'esprit des loix pouvoit-il ignorer ces choses-là ? Le seul reproche qu'on auroit pu lui faire, c'est d'avoir appelé des *assemblées nationales*, *ces rendez-vous d'automne* où le peuple, qui est la nation, n'étoit point admis ; encore lui falloit-il employer les expressions des contemporains.

La noblesse et le clergé, dans leurs réclama-

cipuis consiliaribus habebatur. *Hincmar.* de Palat. cap. XXX.

(1) Id. in ibid. et les observ. de Mably sur l'hist. de Franc. liv. II. chap. 2. p. 134, et Condillac en son *cours d'études*, vol. XI. pag. 134.

(2) Espr. des loix, liv. XXVIII. chap. IX.

tions étranges, étoient alors si puissans, que Charlemagne ne pouvoit guère maintenir son autorité, qu'en donnant au peuple quelque pouvoir : et de nos jours les grandes et dangereuses vertus d'un tyran ont fait donner des éloges à la tyrannie. A la manière brusque dont Charlemagne, toujours en guerre, ouvroit et fermoit les assemblées du peuple, qui ne voit pas évidemment que ce fut moins le désir de rendre le Peuple François libre, heureux et pacifique en ses foyers, que le besoin impérieux d'en faire l'instrument des conquêtes qu'il méditoit ? Le nom de roi tout-puissant souille les éloges que peut mériter un grand homme. Peignez-le bienfaisant et généreux, il importe peu : la tyrannie ne s'embellit point d'un sourire ; c'est toujours la terreur de la tempête : ce que l'une et l'autre nous laissent de lumière, est un jour obscur, illusoire, sinistre. A leur aspect, tout se décolore, s'alanguit, se ride, se dessèche ; la nature, qui n'ose plus créer, fait une pause.

Je n'aime point les vains éloges prodigués à ces tems de trouble et de famine, où certainement le Peuple François n'étoit pas heureux. La tyrannie qui, dans une crise violente de

ses caprices, a respecté mes fleurs et mes fruits, en est-elle moins la tyrannie? Malheur à qui ne sent pas son pouls s'élever au souvenir de ces antiques orages qui promenoient la foudre sur sa patrie, la ménageant toujours, il est vrai, mais toujours prête à la dévorer! Voilà le règne de Charlemagne! Voilà son caractère de bienfaisance.

On conçoit aisément le séduisant plaisir de peindre toujours en beau un grand caractère; on se complait à prêter à tous ses mouvemens une idée heureuse, et de vastes desseins; mais le philosophe doit-il imiter les enfans pour qui une statue d'or est toute d'or? Il doit s'assurer si le dedans n'est pas impur et vuide.

§. 31.

Catéchisme de 1791.

A qui de petits livres inintelligibles n'ont-ils pas dit en son enfance: ,, *mon fils, il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*? ,, mais informez-vous un peu des auteurs de ces ouvrages. Ce sont des prêtres qui assurent que Dieu leur *a parlé*; leur a commandé, par exemple, des assassinats, des Auto-da-fé, des testamens et des legs pieux? Observez dans toutes nos histoires,

qu'au lieu de parler en leur nom, les évêques ne parlent que de la part de *Dieu* : cette erreur de croire que Dieu parloit à tel ou tel homme séparément, a été causée en Europe par de misérables théologiens qui ne savoient pas que, dans les mystères d'ISIS, chez les Egyptiens, les Initiés aux sacrifices appeloient *Dieu* leur grand prêtre, qui alors étoit *médecin*, et le plus grand médecin d'entr'eux. Mais l'Eternel, le Tout-puissant, le Créateur (on donnoit aussi tous ces noms à l'Hiérophante des Egyptiens) n'a donc jamais parlé? Ce n'est pas là ma pensée. Le Dieu de la nature a parlé au cœur de l'homme, et il a dit, qu'*aimer son frère, c'étoit avoir accompli sa loi.*

§. 32.

Décret sacerdotal.

« Au nom du Seigneur tout-puissant*, et par votre autorité » dit Grégoire, s'adressant aux membres du conseil, » Je défends à Henri, fils de notre empereur Henri, de gouverner le royaume Teutonique et l'Italie : J'anéantis le *serment* de fidélité que lui ont fait ou feront les chrétiens, et je défends à qui que ce soit de le servir ou de le regarder jamais comme roi. »

Voilà le premier exemple d'une sentence absurde qui flattoit trop l'orgueil ecclésiastique, pour ne pas servir de modèle à d'autres attentats.

§. 33.

Polype sacerdotal.

Peuple-franc, dormez en paix sur la foi des traités; conservez toujours en votre sein ce ver solitaire, ce pontife *infaillible*, ce *chef* étranger, ce polype sacerdotal qui se reproduira *toujours*, tant qu'il ne sera pas arraché *par toutes ses racines*; et vous verrez peut-être plutôt que ne le pensent nos grands politiques, renaître les Grégoire VII, les Pascal, les Grégoire XIII et le Cordelier Sixte-Quint, lesquels se disoient autorisés *par Dieu même à exclurre du trône Henri IV et toute la race bâtarde et détestable de Bourbon.* « Belles et saintes paroles, dit ingénieusement Voltaire, dont il faut se souvenir *à jamais*, pour être convaincu de ce qu'on doit aux évêques de Rome. » Qu'ils soient hommes: qu'ils se marient, que leurs femmes et leurs enfans les unissent à jamais à une patrie, à un royaume; que leur esprit de corps se trouve anéanti; que les opinions soient libres: hâtez-vous! ou l'Europe, qui n'aura

peut-être pas toujours des Montesquieu, des Voltaire et des Jean-Jacques, retombera dans le délire et les horreurs du fanatisme!

§. 34.

Anathême ridicule contre Henri, en forme de prophétie.

Après lui avoir ôté *sa force dans les combats*, et l'avoir condamné *à n'être jamais victorieux*, le pape apostropha Saint-Pierre et Saint-Paul en ces termes: « Faites donc voir à tous les hommes que si vous pouvez lier et délier dans le Ciel, vous pouvez aussi, sur la terre, ôter ou donner à chacun, selon ses mérites, les empires, les royaumes, les principautés, les duchés, les marquisats, les comtés et les possessions de tous les hommes. Que les rois et les princes du siècle connoissent donc à l'instant votre pouvoir, qu'ils tremblent de mépriser les ordres de votre église: que votre justice s'exerce si promptement sur Henri qu'on n'ose plus douter qu'il ne tombe par votre puissance, et non par hazard.

Ceux qui se mocquent aujourd'hui, avec raison, de ces anathêmes, n'ont peut-être jamais songé *à la magie* de l'opinion,

qui *crée* à toutes les choses une autre couleur, une autre forme, une autre essence, qui se mêle et s'identifie à tous nos sens. Et comme la foudre, au milieu d'un beau jour, l'opinion, en ses caprices, arrive et frappe ; et de vastes contrées sont abymées pour des siècles. Ne méprisez jamais des *chimères* qui, sous la main d'un *grand enchanteur*, deviennent si promptement des *réalités*. J'en atteste ici toutes nos histoires : tant qu'il y aura des *Theo-phages*, il y aura des *Anthropo-phages*. « Tous les mangeurs de gens, disoit le bon la Fontaine, ne sont pas grands seigneurs ; » mais tous les Barbares *de l'ancien monde*, qui mangeoient leurs Dieux, trouvoient mille délices à manger des hommes.

§ 35.

D'un canon pontifical.

Un des canons de notre église défend aux *puissances du monde* la hardiesse de s'asseoir jamais devant les *puissances divines*, si elles ne l'ordonnent (1).

A ce langage reconnoissez-vous les disciples du fils de Marie, qui disoit de rendre aux

(1) *Concil. Gall.* tom. III.

Césars ce qui appartenoit aux Césars. François, ouvrez les yeux, et n'allez pas souffrir qu'ils vous parlent de leurs titres *divins* en ces jours d'espérance, où Louis XVI, feignant d'abjurer le despotisme insensiblement établi en France, par un oubli général du droit des gens, a promis, le parjure, en face de l'Europe,

DE REMETTRE LA NATION DANS L'ENTIER EXERCICE DE TOUS LES DROITS QUI LUI APPARTIENNENT (1).

Si le clergé, dans son égoïsme invétéré, mettoit quelqu'obstacle à des loix impartiales, qui seules peuvent consolider une bonne constitution, demandez avec fermeté de quel droit ils osent entrer, comme prêtres, dans les assemblées de nos états, eux dont le royaume, de leur propre aveu, *n'est pas de ce monde*?

Nous eussions perdu jusqu'à la mémoire, s'il étoit aussi facile d'oublier que de se taire (2).

(1) *Arrêt du conseil d'état du roi*, du 8 août 1788, inséré dans le *journal de Paris*, nº 225, p. 973.

(2) Memoriam quoque ipsam cum voce perdidissemus, si tam in nostrâ potestate esset oblivisci quàm tacere. Tacit. in *vitâ Agricolæ*.

Mais enfin on commence à partager les éternelles allarmes de nos grands écrivains, si cruellement persécutés, pour avoir démontré, par les faits et par d'effrayantes probabilités, que la trop grande puissance du clergé ne tendoit qu'à produire l'anarchie, à concentrer les affections (1); qu'elle avoit été, *et seroit encore*, ce sont leurs expressions, une source d'abus et de calamités. Ne les a-t-on pas vus tout récemment dans ces carrosses magnifiques qui disputoient l'élégance aux riches équipages de nos courtisannes, courir çà et là, commander l'exil, la mort, l'esclavage, et la flétrissure de quelques hommes courageux qui nous ont dévoilé leur hypocrisie par leur faste, par leurs soupers-fins, par leurs intrigues et leurs mensonges, et par leur célibat qui corrompt les mœurs ? Ils s'embarrassent peu

(1) Le prêtre célibataire, ne donnant point d'ôtages à la fortune, n'ayant point à craindre pour sa femme, pour ses enfans, pour sa patrie, ne peut avoir qu'un intérêt personnel; ce qui l'exclut nécessairement de voter pour des loix égales qui feront son malheur passager, comme privilégié et immunitaire, pour assurer à jamais, à la chose commune, une constitution humaine.

qu'il soit impossible que jamais il existe en France autre chose que des tyrans et des esclaves, tant qu'il ne sera point permis à tout citoyen d'allumer le flambeau de la vérité. Ils ne cessent de proscrire jusqu'aux pieds des autels, où ils règnent au-dessus des rois, les amis de la vérité, qui ont bien mérité de leurs concitoyens, par l'audace de leur génie. Que ceux dont ces hypocrites en leur enfance n'ont point *farci* la tête de préjugés, car les autres sont incurables, s'essayent à juger par eux-mêmes; et ils verront que presque tous les bons écrits qui honorent aujourd'hui la France, ont été lacérés par les prêtres, et livrés par eux au feu des bourreaux, comme s'ils espéroient dans leurs flammes étouffer le cri des siècles, et dévorer la conscience du genre humain (1).

§. 36.

Deux noms très-essentiels à méditer.

Entre les mots *rois* et *monarques*, que l'on se plaît encore à prendre aujourd'hui pour syno-

(1) Scilicet illo igne vocem Populi Romani, et libertatem senatûs et conscientiam generis humani aboleri arbitrabantur. Tacit. in *vitâ Agricolæ*. Edit. Elzevir. p. 659.

nymes, il y a cependant la même différence qu'entre les mots *régie* et *despotisme*. Un grand peuple pourroit avoir deux *rois*, deux *reges*, deux *régisseurs*; il ne peut y avoir qu'un monarque, le Mon-Arxos, *celui qui commande seul*. Montesquieu, obligé de peindre les malheurs du despotisme, en parlant des grands empires, n'osoit pas montrer que le *gouvernement d'un seul* fût toujours le principe de la tyrannie; il a dit que les monarchies alloient se perdre dans le despotisme. *Espr. des Loix*, liv. VIII, chap. XVII, XVIII, XIX. C'est faire semblant de beaucoup dire, en repoussant la vérité. Dans un pays de servitude on appelle cela *des traits*; et en effet ce sont des *traits de servitude.*

§. 37.

Axiome.

Un peuple qui veut être libre, l'est toujours.

§. 38.

Complainte sur les Francs-Anglois.

Oh! que les Anglois ont tort de ne pas aimer les prêtres célibataires! quel malheur pour l'Europe, que leurs écrits ne soient pas examinés par des censeurs royaux et de savans

théologiens! Depuis qu'ils ont imprudemment détruit dans leur île une puissance étrangère, et qu'ils ont forcé leurs évêques à prendre quelqu'intérêt à la chose publique, et qu'ils ont su les identifier, par le mariage, avec le pauvre peuple, l'Angleterre marche à grands pas vers sa décadence. J'avoue que nous ne pouvons pas nous en appercevoir à l'aide des lueurs si trompeuses de l'expérience et de la raison. Elle a beau étendre son commerce et ses victoires, rendre le nom d'un *Anglois*, le synonyme d'un homme libre, aisé, éclairé, riche et plein de mœurs; tout cela ne prouve rien pour les prêtres! Ils ont une manière de voir qui n'est vraiment qu'à eux seuls. Nous autres François, qui pensons, avec un bon naturel que c'est à ceux qui travaillent à payer ceux qui sont oisifs, nous sommes, il est vrai, dans la plus affreuse pénurie; mais, graces à la bonté d'un évêque de Rome, nous avons eu l'avantage d'être confirmés (1); ce qui est très-glorieux

(1) Cet auguste sacrement est peu connu des Anglois. On se met à genoux devant un prêtre, lequel vous bande *le front*, ensuite passe un autre prêtre qui vous donne saintement *un soufflet* avec les deux doigts bénis de sa main droite; puis un

pour

pour des François, et nous serons heureux dans un *autre* monde.

Quand on a fait vœu aux pieds des autels, de n'être jamais homme, jamais époux, jamais père, jamais citoyen, qu'est-on alors ?

Vous avez marqué l'asyle des serpens, et c'est avoir beaucoup fait ; mais vous ne les avez pas détruits. Et si nous sommes assez imprudens pour dormir dans les ténèbres où sifflent des reptiles, nous méritons les maux qui nous menacent. Vous dormez l'œil ouvert, lâches ! songez plutôt qu'il est de la nature de dormir quelquefois. Détruisez donc, avant tout, les animaux impurs qui vous assiègent : allumez de toutes parts des feux qui rassurent le voyageur égaré ; distinguez pour toujours la divinité et les prêtres, car ce sont deux choses très-différentes. Et si les prêtres ont quelque beau secret pour voir des choses *invisibles*, qu'ils le donnent, en qualité de citoyens, à la nation assemblée, ou qu'ils ne s'en servent plus.

autre prêtre vous ôte le riche bandeau que vous avez apporté à l'église, et il y reste pour y être consacré à *Dieu*.

§. 39.

Paroles de Bénigne Bossuet.

„ *Dieu* ne déclare pas *tous les jours* ses *volontés* par *ses prophêtes* touchant *les rois* et les monarchies qu'il élève ou qu'il détruit. Mais, *l'ayant fait tant de fois* dans ces grands empires... *il* nous *montre*, par ces *exemples fameux*, ce qu'*il fait* dans *tous les autres*; et *il apprend* aux *rois* ces deux vérités *fondamentales*. Premièrement, que c'est *lui* qui forme les royaumes, *pour les donner à qui il lui plaît*; et secondement, qu'il sait les faire servir *dans les tems* et dans l'ordre qu'*il a résolu*, aux desseins qu'il a sur son peuple „.

„ C'est, *Monseigneur*, ce qui doit tenir *tous les princes* dans une entière dépendance, et les rendre *toujours* attentifs *aux ordres* de *Dieu*; afin de *prêter la main* à ce qu'*il médite* pour *sa gloire*, dans toutes les occasions qu'il leur en présente „.

Quand je rencontrai ces insidieuses paroles dans le grand instituteur des rois, dans *Bénigne* Bossuet, appellé tant de fois le premier des historiens, le maître des historiens, le modèle des historiens, il m'a semblé que le *dix-huitième*

siècle étoit encore assez éloigné du siècle des lumières ! Je ne serai nullement surpris de voir nos modernes dictateurs estimer les pompeuses déclamations du persécuteur de Fénélon, fort au-dessus de ces narrations simples et fidèles : mais il faut tout dire ; nous espérons pour la gloire de la raison, qu'il n'en sera pas toujours ainsi.

§. 40.

Le Pape, au douzième siècle, monarque universel.

Comme dans toutes les contestations une des parties *pêche* par quelque injustice, et que l'église s'attribuoit depuis long-tems le droit de prendre connoissance de tout ce qui étoit *péché*, le pape s'établissoit juge de toutes les querelles particulières, de toutes les guerres des souverains ; c'est-à-dire qu'à proprement parler, comme l'a remarqué un historien judicieux, il étoit le seul magistrat, et le seul souverain dans le monde.

§. 41.

Le coup de sonnette.

On est d'accord, mais on ne s'entend pas, et le sang coule.



Vers le milieu du onzième siècle les Saxons entreprirent une croisade contre les Payens du Nord, qu'on assassina par milliers, sans en trouver un assez lâche pour sauver ses jours par une hypocrisie ; feignant de croire intelligible ce qu'il ne pouvoit pas comprendre. Ils ne pouvoient comprendre qu'on fût à la fois vierge et mère, fils de l'homme et fils de Dieu, et un fils qui avoit existé de toute éternité comme son père.

Ils ne pouvoient comprendre que la belle et heureure Marie fût encore vierge après avoir mis un enfant au monde, quelque serment que fît le bon Joseph de la chasteté de son épouse, et de la sienne, et que l'enfant *à adorer* ne lui appartenoit pas. Ces Francs du Nord ne pouvoient pas croire qu'un foible enfant des hommes, fût réellement, et sans quelque *mystère sacerdotal*, le Dieu seul est increé qui fit sortir l'univers et ses ténèbres et sa lumière de l'abyme de ses volontés.

Un Dieu crucifié leur paroissoit un blasphême : Vous insultez à la Divinité, disoient-ils aux prêtres qui les persécutoient ; vous qu'on paye, et qui êtes honorés *pour avilir la nature humaine*, vous osez nous assurer que vous,

qui ne pourriez pas créer un ciron, vous allez créer un Dieu tout entier, et qu'il descendra du séjour de sa gloire, *au coup de sonnette*, comme vos esclaves. Vous profanez la raison qu'il vous a donné! Il est par-tout, et vous le promenez par les rues; vous appellez Dieu un petit morceau de pain, sur lequel vous prononcez, dans une langue qu'on ne parle plus, dans la langue des ennemis de vos pères, des paroles qui n'ont aucun sens. Etes-vous magiciens, fous ou méchans? Etes-vous tout cela ensemble? Jamais ce qu'on nous a raconté des aventures des *grands enchanteurs* ne pouvoit les étonner autant que la création corporelle et invisible d'un Dieu sans commencement et sans fin, qui se laissoit créer vingt fois par heure. A chose bien faite ne faut pas recommencer. Ce Dieu tout-puissant, créateur de la nature éternelle, qui venoit se faire homme à pure perte, pour être mis en croix par des prêtres, les faisoit sourire de pitié au milieu des tourmens. Quand on leur crachoit au visage, ils répondoient: C'est ainsi que les prêtres ont traité votre Dieu fait homme. C'étoit seulement un homme de bien qui vous con-

noissoit tous, et il vous a pardonnés, et nous aussi nous vous pardonnons.

§. 42.

Tous les peuples d'Europe ne sont encore que les vassaux du clergé.

Tous les peuples de l'Europe seront toujours les vassaux du clergé, tant qu'ils n'auront aucune autorité *spirituelle* sur ce clergé qui fait un corps, et qui a la plus grande influence sur le *temporel.*

Dans ses loix ecclésiastiques et impériales, Joseph II, se disant Roi des *Romains*, a-t-il voulu réellement s'affranchir du pouvoir sacerdotal? Il reconnut dans le chef de l'église *Romaine* une autorité *illimitée* pour les objets *de dogme* et dans *les choses* spirituelles. C'étoit reconnoître une autorité supérieure à la sienne, en ce que les *choses* spirituelles, comme on nous l'enseigne, sont au-dessus des choses matérielles. Il y a une politique *spirituelle*, et c'est celle des hypocrites de tous les tems ; mais je ne connois point d'affaires purement *spirituelles* : on ne peut exercer d'autorité sur des *esprits* qui n'ont point de corps. N'est-ce pas mettre le *temporel* entre les mains des prêtres qui sau-

ront y trouver un côté *spirituel* : ce qui, très-certainement, sera moins difficile à croire que la présence *réelle* du *Fils de l'homme*, qu'ils savent si bien nous montrer d'une manière *invisible*. Il est vrai qu'ils nous *enseignent*, en *notre enfance*, à regarder ces choses *très-spirituelles* avec de *singuliers yeux*, appellés *des yeux de croyance*, qu'ils nous ont fait *acheter* à la place des yeux vulgaires que nous a donnés l'*Eternel*! — Nations, n'allez pas croire à ceux qui font de gros ouvrages, en forme de sermon, sur l'importance du mensonge : et que la terre apprenne enfin que la *religion universelle et humaine* veut expressément qu'on se serve de toute sa raison et de ses yeux, qui sont des yeux, pour adorer, comme il convient, *celui* qui nous a tous créés égaux et libres.

§. 43.

Fausse politique.

Les usurpations du clergé furent en grande partie occasionnées par les erreurs des peuples aveuglés, qu'on entretenoit sans pitié dans une superstition servile, afin de les employer, comme



des instrumens passifs, à une insatiable ambition (1).

Ainsi l'aveugle ambition des princes étendit imprudemment une puissance dont ils devoient craindre pour eux-mêmes l'accroissement effrayant, et qui presque à sa naissance, le fléau de la royauté, fit trembler à la fois toutes les têtes couronnées, et cacha la raison et le droit naturel sous des voiles déifiés que l'Europe n'ose encore déchirer, et *l'Europe a tort* de laisser croître l'erreur avec indifférence ; le commun des hommes n'est pas aussi éclairé qu'on l'imagine. Comment peut-on vouloir qu'un être sensible soit victime de l'ignorance, la victime de mille préjugés qui le dégradent ? c'est empêcher qu'il ne devienne jamais bon, et par conséquent jamais heureux : c'est le vou-

(1) Les princes se servirent du respect que les peuples avoient pour le clergé pour maintenir celui qu'on devoit avoir pour eux. Cette fausse et méprisable politique dégrada la royauté. *Esp. des loix.* Ce n'est pas là le plus grand mal ; mais elle anéantit le *droit des gens* que, même au dix-huitième siècle, nos seigneurs à immunités et à privilèges s'efforcent d'empêcher de renaître.

loir brute comme nos bêtes de somme auxquelles on l'assimile.

On nous dit que le peuple, quelque forte que fût la lumière qu'on allumeroit pour lui, n'y verroit pas davantage : certes je le crois bien, ils nous ont tous aveuglés à notre naissance. Il ne s'agit pas de multiplier vos inutiles flambeaux : ôtez au peuple le bandeau qui lui couvre les yeux. Des philosophes, de siècle en siècle, peuvent à peine soulever, pour eux et à la dérobée, le voile des préjugés. Mettez en badinant la main du peuple sur le voile, et une fois au moins, ce sera la première, ne le trompez pas : il sera bientôt déchiré ; et pour comble de bonheur, le plus beau sang de l'espèce humaine, le sang le plus pur, qui ne coule jamais que pour cimenter la tyrannie, n'aura point été répandu.

On crie toujours contre les philosophes, et les faits parlent en vain pour eux. Les rois qui font naître la superstition, et la superstition qui terrasse les rois, ont tour-à-tour noyé l'Europe dans le sang ; et il est vrai que le seul peuple, aujourd'hui le moins malheureux, est celui-là seul où les philosophes ont commencé à triompher des prêtres et des tyrans. On pourroit

classer le malheur des peuples de l'Europe par le despotisme plus ou moins rigoureux, avec lequel on enchaîne la voix de ces hommes de toutes les nations et de tous les siècles, qui, liant leur propre cause à l'intérêt de tous, éclairent l'humanité, même lorsqu'ils se trompent, parce qu'ils sont de bonne foi. Quand l'être sensible, chargé de fers, ne peut plus élever la voix, qui porte sa cause au tribunal de sa patrie, au tribunal de la postérité ! Sont-ce les prêtres qui ont vengé Calas ? Sont-ce les philosophes qui ont assassiné Henri IV ? qui ont empoisonné les rois dans l'Eucharistie ?

Ce sont toujours les prêtres et les tyrans qui demandent sans pudeur la proscription des bons ouvrages. En Angleterre, où l'on publie à volonté les bons et les mauvais livres, le peuple est riche, et il a des mœurs. Les bons ouvrages l'éclairent, et les mauvais écrits y meurent à leur naissance. Quand vous voyez que dans un état on n'y jouit pas d'une liberté plénière pour y publier ce qu'on a cru bon, utile et raisonnable, soyez sûr qu'il y a là en foule des hypocrites, des ambitieux et d'autres ennemis de la chose publique.

§. 44.

D'un gouvernement spirituel et temporel.

Un gouvernement spirituel et temporel, de toutes les institutions humaines, mérite peut-être le plus l'attention du philosophe.

Que chaque nation souveraine unisse à l'instar du roi de Rome le pontificat à la royauté. Tout sera dans l'ordre. L'unité politique, sans laquelle il n'y aura jamais d'état bien constitué, sera remplie (1).

Il paroît d'ailleurs que chez presque tous les peuples qui ont cultivé les arts, les prêtres réunirent les deux puissances. Les Japonnois eurent un gouvernement théocratique. Leurs Daïris étoient pontifes et rois. Les Indiens avoient leurs sages Brachmanes pour souverains. Chez les

(1) Voyez le chapitre admirable qui termine le quatrième livre du *contrat social*. Comment se peut-il que Voltaire ait appellé cet ouvrage, qu'il étoit digne de corriger et d'embellir, mais qui certes eût beaucoup ajouté à sa gloire, *le code d'un de ces législateurs qui gouverne l'univers à deux sous la feuille, et qui de leur galetas donnent des ordres à tous les rois!* Questions sur l'Encyclopédie au mot *Russie*.

Celtes, les Druïdes gouvernoient tout. Numa, le sage Numa étoit pontife et roi

> Rome encore aujourd'hui consacrant ses maximes,
> Joint le trône à l'autel par des nœuds légitimes.

Voltaire dit qu'on peut nier les *nœuds légitimes* : cependant il a visiblement senti la nécessité d'un gouvernement théocratique. Il assure que la théocratie devroit être par-tout (1).

Des simulacres de grandeur en imposent même aux plus sages.

Comme la tyrannie abuse de tout, les évêques s'imaginèrent bientôt avoir le droit de conférer la royauté par la seule cérémonie du sacre, empruntée des Juifs qui l'avoient eux-mêmes empruntée des anciens mystères d'Isis.

Cette opinion, qu'on fit adopter au peuple, eut des suites désastreuses. Les empereurs d'Orient depuis long-tems se faisoient couronner par les patriarches de Constantinople ; les papes couronnèrent de même les empereurs d'occident ; les évêques soutinrent que le couronnement et le sacre étoient nécessaires à la puissance souveraine. Une pieuse cérémonie donna au clergé le droit, je veux seulement

(1) *Questions sur l'encycl.* au mot *Théocratie.*

dire le pouvoir, de disposer des empires : c'est tout autre chose.

Au dix-huitième siècle, un grand ministre en France, voulut délivrer Louis XVI de cette cérémonie du sacre, servitude ignomineuse. Il eut le sort de presque tous les grands hommes qui osent révéler un trop grand nombre d'erreurs antiques, et combattre *à la fois* tous les monstres d'hypocrisie dont ces abus sont le patrimoine : Turgot fut la victime des oppresseurs du peuple. Ce fut en vain que les sages de la nation réunirent leurs efforts pour animer son courage et repousser la calomnie.

Pour bien concevoir la force de l'opinion dans la main des habiles, examinez l'origine du pouvoir des papes ; comme à l'exemple des serpens, ces pontifes se sont, en rampant, élevés jusqu'à la cîme de l'arbre, pour en dévorer tous les fruits. Par quelle incompréhensible gradation a-t-il pu arriver que ceux qui solemnellement avoient fait vœu de renoncer au monde, versèrent des flots de sang, pour être seuls chargés du poids des couronnes de toute la terre? Par quel miracle la houlette des pasteurs est-elle devenue dans leurs mains le sceptre des rois ?



Que le politique remonte au principe, et suive dans tous ses replis la chaîne insensible des événemens, il racontera l'histoire de l'avenir comme Bonnet et le savant la Grange, par une étude profonde des principes de la nature, pourroient aujourd'hui nous dire les révolutions périodiques de ces comètes, liées à la matière, qui viendront effrayer la postérité !

§. 45.

Perfection sociale.

C'est avoir porté la législation au plus haut point de perfection qu'elle puisse atteindre, a dit un ami de l'humanité, que de transformer chaque individu, qui par lui-même est un tout parfait et solitaire, en partie d'un plus grand tout dont cet individu reçoive, en quelque sorte, sa vie et son être ; de subslituer une existence partielle et morale, à l'existence physiqûe et indépendante que nous avons tous reçue de la nature. Et c'est dans ce contrat social, dit Bacon, que chaque citoyen est intéressé à se garantir d'un attentat à la sûreté publique, et qu'un intérêt commun, même au prévaricateur, produit le consentement gé-

néral qui forme ou abroge la loi. Cette vérité, si à la portée de tout le monde, en apparence, a toujours été méconnue *dans tous les siècles*.

§. 46.

Métamorphoses de la parole.

Il seroit bien à désirer qu'un véritable ami de l'humanité, au risque de mourir dans l'indigence et dans l'oubli, ou dans les fers, osât nous montrer, par la méthode peu commune de l'analyse étymologique. comment il arrive qu'un mot, *toujours le même*, n'a tantôt plus le même sens, quand il passe dans une autre bouche, dans une autre langue et dans un autre siècle. Peut-être que dans la postérité, sur la foi de nos annales, des érudits prouveront qu'au dix-huitième siècle la France avoit un plus grand nombre de dieux que l'ancienne Egypte et Rome la superstitieuse. Ils avoient, diroient-ils, un Dieu de la danse, *lou Diou de la danza*, *fêté* sous le nom de *Vestris*, lequel avoit un fils qui étoit aussi un autre Dieu de la danse, égal à son père. Ils comptoient pour la musique et l'harmonie une foule de dieux, dont le plus honoré paroît avoir été *Gluck*. Un Dieu dans l'art des vers avoit nom *de Lisle*. Et

que de *Génies* bienfaisans en ce beau siècle ! On y adoroit un Dieu de l'éloquence, qu'ils appeloient *J. J. Rousseau.* Les femmes ! les femmes y étoient toutes plus belles que les trois Graces de l'ancien monde. Les diables mêmes étoient alors de *bons Diables.* A peine y trouveroit-on un homme ! à moins qu'une inscription populaire qui porte ces mots : *à Louis XVI Roi-Homme*, et qui n'est plus qu'un traître roi, ne vînt les jeter dans l'extase.

§. 47.

D'un souvenir délicieux.

Je ne me rappelle jamais sans émotion la belle montagne de Primrose en Angleterre, où je lus pour la première fois la lettre de Junius Brutus à Georges III, Roi d'Angleterre, qui me fit répandre de si douces larmes. O ma patrie !

Ce qu'on aura sans doute éprouvé soi-même, pour peu qu'on ait lu pendant quelque tems à la promenade l'œil souvent frappé des rayons du soleil, mes caractères me parurent soudain s'animer, comme du feu, comme des lettres de sang ! Et je me complaisois à cette illusion

qui

qui me jeta bientôt dans une espèce de délire. Sur la plate-forme de cette montagne qui domine de tous côtés un vaste horison, je ne ressemblois pas mal à un *Methodist-Preacher*, (Prêcheur-Méthodiste) sautillant dans son tonneau, et en arrière et en avant, et apostrophant à sa droite et à sa gauche un *cercle* nombreux de bustes *endimanchés* que pétrifie son éloquence. C'étoient des gestes pour le moins aussi étranges, et je déclamois comme eux toutes sortes de belles choses, sans savoir ce que je disois, et à qui je parlois : et, dans mon ivresse, me tournant à perdre haleine vers les quatre parties du monde, je bénissois le genre humain avec mon Junius Brutus !

§. 48.

D'un principe de la nature.

Sans doute, c'est un bienfait de la Nature que ce principe actif et ambitieux qui assure à la matière un développement parfait et un mouvement perpétuel ; je le sens, il est dans le cœur de l'homme ; mais quelque heureux que soit son caractère, craignez le souffle empoisonné des méchans qui peuvent y jetter la colère et ses orages. L'Océan,

cet élément terrible, nous fut donné pour unir le monde entier par ses bienfaits : sans une sage providence, dans un seul moment de caprice ou de fureur, ne replongeroit-il pas la terre dans le chaos ? Dites à vos chefs ce que l'Eternel a dit à l'Océan : Voilà tes bornes.

§. 49.

Ce que j'ai senti.

Eurêka, Eurêka. J'ai trouvé ! j'ai trouvé ! j'ai trouvé *la bonne nouvelle*, le jubilé des siècles à venir, ce que l'homme intègre doit annoncer aux nations :

Mon *esprit créateur* couve, enserre le monde,
J'en chasse les démons. Mon ame le féconde.
Mon génie aggrandi remplit l'immensité,
Et j'ai le sentiment de mon éternité.

Une pensée qui m'a tout-à-coup frappé s'est éparpillée dans ma tête en mille et mille traits de lumière. Elle me nourrit à elle seule d'idées et de sentimens : et me fait espérer qu'il naîtra pour les générations futures, un être sensible, qui, dans l heureux délire d'un cœur attendri, présentera la vérité aux hommes sous des images cent fois plus sublimes que celles dont on a paré le mensonge et les fausses vertus.

Est-ce ma faute à moi, si, tout épuisé de veilles et de travaux, mes yeux ne font que de s'ouvrir à la raison? Est-ce ma faute à moi, si, grâce à tant de belles institutions, on ne m'a rien appris de ce qu'il étoit nécessaire que j'apprisse pour me classer dans la société sans flétrir mon cœur? Est-ce ma faute à moi, s'il me faut encore aujourd'hui m'efforcer d'étouffer de sots préjugés, dont on m'a rempli la tête, et qui malgré moi, par la force de l'habitude, dont un cœur honnête est toujours dupe, entrent, quand je n'y prends pas garde, pour quelque chose dans mes jugemens? Est-ce ma faute à moi, s'il m'a fallu commencer par désobéir à tous ceux que j'étois sûr qui vouloient mon bonheur, pour oser préférer à des rapsodies impures, souillées de tout le venin de l'envie, de tous les crimes de la superstition, ces beaux ouvrages tant calomniés, riches, selon l'expression du poëte, de toutes les dépouilles du tems, tous remplis du feu sacré qui les a *inspirés*; où je vois à chaque lignes même lorsqu'ils se trompent, qu'ils sont dévorés du besoin d'éclairer les hommes et de les rendre heureux.

Il n'est pas loin, je l'espère, ce premier jour

du triomphe de la justice, où toutes les nations, éclairées sur leurs véritables intérêts ne permettront plus que le génie, qui est *un rayon de la divinité*, soit étouffé à sa naissance, ou qu'il s'éteigne faute de soins, et sur tout des alimens *nécessaires* pour s'allumer de tous ses feux, pour éclairer les pièges des méchans, pour dévorer les ténèbres où se cachent les démons.

Il faut encourager l'homme de génie, et j'entends par un homme de génie quiconque a dans le cœur, de l'humanité, de quoi créer du bonheur à ses semblables, tous ceux enfin qui dans toutes les classes de la société montrent du zèle et de la franchise.

Ces encouragemens que je sollicite pour eux ce ne sont pas des dons *capricieux* et avilissans.

Cultivez le génie, *le culte du génie* est le culte de l'éternel, de *l'esprit créateur*, le vrai culte, le culte de la loi *salutaire*, *universelle*. J'enfoncerai ma pensée dans tous les cœurs.

La Fontaine, dont les écrits font tant d'honneur au nom François, qui purifient, qui divinisent l'esprit et le cœur humain, sans un ami riche (et les pauvres ont rarement de riches

amis) seroit mort de faim dans *le plus beau*... dans le plus infâme des siècles.

Tant qu'on saura qui distribue *les encouragemens* dus au mérite, je ne parle point des récompenses, le génie n'en a pas besoin, que l'on s'en tienne pour assuré, ce sera toujours par hasard, que le vrai mérite obtiendra pour subsister, la centième partie de ce qu'on prodigue à l'intrigant qui a déjà du superflu; qui boit tous les affronts, en souriant, pourvu qu'on lui permette de se saisir de la coupe-d'or dans laquelle on les lui fait boire.

Législateurs, veillez avec un intérêt véritable sur ces enfans *qui naissent hommes*, égaux en droits par la nature, avec des titres inaliénables à une portion d'hérédité, de vie, de bonheur, et qui meurent, comme la brute, sans avoir vécu.

Où sont les amis de l'humanité, qui au lieu de leur prêcher des vertus....

Hélas! aux cœurs heureux les vertus sont faciles.

Qui au lieu de leur prêcher des vertus, que le besoin rend impossibles, rafraîchiront d'un regard paternel, le cœur toujours malade de tant de pauvres enfans, si heureusement nés, qui les adopteront, qui les aimeront enfin,

comme ils en seront aimés ; qui chercheront leurs besoins au fond de leurs cœurs attendris et leur épargneront, comme l'a dit le bon la Fontaine, la pudeur de découvrir leur indigence ; qui les protégeront de toute leur expérience, de toute leur gloire, de peur que l'injustice, ou l'indifférence, bien plus cruelle que l'injustice, ou l'ingratitude dont ils n'ont pas l'idée, ou une imprudence ne les livre pour toujours au désespoir, ou au crime.

Salut et hommage aux siècles futurs. Je vois sortir du sein des siècles étonnés, un beau génie, *un autre flambeau du monde.* L'univers est inondé de lumière et de bonheur. Sa clarté radieuse et pure se répand à la fois dans la nature entière, comme les torrens du feu céleste, que le tems à sa naissance, fit jaillir dans l'espace, quand il déchira les flancs de l'épaisse nuit, encroûtés et durcis par une éternité de ténèbres.

Je me suis créé l'avenir, — et j'y viens d'entendre la voix consolante d'un ami de la vérité, laquelle se prolongeoit et ne se perdoit point dans l'immensité des siècles. Il naîtra dans les siècles futurs cet ami de l'humanité, dont la force brisera *l'enveloppe* des préjugés où

la raison qui nous a été donnée pour le bonheur mûrit en vain : sa grande ame lui fera trouver de sages loix, des loix humaines, qui ne donneront pas toutes nos espérances à ceux *qui ont envahi tous nos biens* ; et pour faire aimer ces loix sages, il aura cette éloquence éternelle qui coule dans tous les cœurs, qu'elle embrâse. Il aura plus d'enthousiasme qu'on n'en peut trouver aujourd'hui dans ceux qu'on appelle *les princes* des poëtes, dont le cœur ne s'est presque jamais échauffé que pour faire adorer à des nations stupides les jeux cruels de leurs tyrans et de leurs dieux.

Ouvrez donc les yeux. Jugez toujours par vous-mêmes. Ne permettez, sous aucun prétexte, aux méchans, aux ambitieux, *aux intolérans*, aux dominateurs de toute espèce de vous dicter leurs opinions flétrissantes.

§. 50.

Des ouvrages élémentaires.

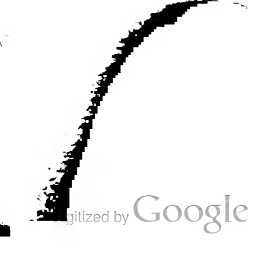
Nos écrivains ont semé leurs ouvrages de tant de maximes irréfléchies, qu'on a double peine en voulant faire aujourd'hui des ouvrages élémentaires un peu utiles. Il faut commencer

réservés à ses derniers neveux ! qui vouloit, à forces d'épreuves et de combinaisons nouvelles, pousser la nature à bout, et lui arracher son voile et ses secrets ; qui croyoit possible de découvrir souvent les causes par les extrêmes, comme la solidité du fer et de la pierre dans les liquides, la lumière par les ténèbres ; qui conjuroit les sages de se réunir, armés de l'expérience ; et avec un enthousiasme de génie qui décéloit le vrai prophète de l'éternité, les assuroit que, s'ils donnoient chaque jour la question à la matière pour la faire parler, ils saisiroient dans la science universelle des formes, le principe initial, élémentaire et indestructible qui mettroit entre leurs mains créatrices toutes les opérations de la nature.

§. 52.

Confédération universelle des amis de la vérité.

Dans une entreprise d'une aussi haute importance que le *manifeste d'un pacte fédératif*, il est indispensable de se borner long-tems à la spéculation, avant de descendre à une application pratique : car voulez-vous savoir pourquoi, dans l'interprétation des loix sociales et naturelles, on avance peu ou presque point,



depuis tant de siècles? Pourquoi toujours après tant de fatigues, on se retrouve au point d'où l'on est parti? C'est que toujours on se décide avant un mûr examen; c'est que toujours on établit en principes ce qui n'est encore qu'en question; c'est que toujours on va, pour aller seulement, sans trop savoir où l'on est, ni d'où l'on vient, ni où l on veut arriver.

Ce n'est pas tout. Tandis qu'on *ruse* pour débiter une frauduleuse marchandise, on ne s'apperçoit pas qu'un autre fripon vous paye en monnoie fausse. Il y a dans tout cela un trafic infâme.

Ne soyez ni démocrates, ni aristocrates, ni royalistes, ni jacobins, ni quatre-vingt-neuvistes; soyez FRANCS, comme vos pères, et vous serez libres comme eux.

Que demandez-vous aujourd'hui? Une constitution. *Elle est faite*, et vous l'ignorez!

D'une vé-itable Constitution.

Cette constitution *fondamentale* et si desirée est faite; et il est tems de vous l'apprendre, amis de la vérité, de peur que vous n'alliez au-delà du but, et qu'en vous laissant égarer, comme tant d'autres peuples, dans la folle

espérance de donner aux choses humaines une solidité qu'elles ne comportent pas, vous ne déposiez imprudemment vos armes et votre surveillance.

On s'assemble, voilà une volonté; on s'unit, voilà un peuple; on s'arme pour faire exécuter la volonté générale, voilà un peuple libre: nation libre, souveraine de droit et de fait, voilà un contrat national, une véritable constitution.

Si facile à faire, qu'il suffit à un peuple de vouloir qu'elle soit, et elle sera; si naturelle, qu'elle convient également, et dans tous les tems, à tous les hommes et à tous les peuples; si pure, qu'elle donne la certitude que les principes invariables d'un gouvernement légitime seront recherchés avec franchise, et maintenus avec courage.

Que votre constitution fondamentale prenne racine, et attendez la saison, vous aurez des fruits.

Ne vous êtes-vous pas assemblés, réunis, armés, confédérés, comme le firent au troisième siècle, un peuple de frères, vos ayeux, qui se liguèrent sous le nom de FRANCS, pour se délivrer de la tyrannie du Peuple-Roi. O

Peuple franc ! ton nom, profané pendant quatorze siècles de servitude, n'est donc plus une ironie amère. France ! France ! terre des hommes libres, la France moderne a donc enfin rétabli son ancienne constitution !

Amis de l'ordre et de la justice, unissez-vous. Les brigands même, lorsqu'ils s'unissent, commencent à avoir, au moins entr'eux, de la probité. Unissez-vous, toujours en armes, pour que la cité soit forte, pour empêcher que l'injustice triomphe, que la volonté partielle ne l'emporte sur la volonté générale, pour ne pas permettre que le sang d'un frère soit versé. « La liberté même seroit trop chère à ce prix ».

Ecoutez la voix fraternelle d'un des fondateurs du cercle social : « Craignez ces hommes inconsidérés, quelque vertueux qu'ils soient, qui, prenant les instigations d'une fière liberté pour l'inspiration de la sagesse même, donnent de bons conseils et suivent leur goût pour la vérité, sans attendre le moment favorable de la placer ; parce qu'ils n'entendent ni le ton de leur siècle, ni la science des conjonctures, ils dérangent l'harmonie, achèvent de renverser ce qui penchoit, et ne sont reconnus pour de

pronfonds politiques que par la vérification de leurs sinistres présages.

Caton d'Utique annonçoit aussi la vérité, en Dieu qui tonne et qui menace, et non en citoyen que sa tendresse allarme. Il ne fit que hâter la chûte de sa patrie. „

Que l'expérience des siècles soit pour nous une importante leçon de patience. Qui veut trop se presser d'entrer, reste ou périt à la porte.

La constitution est faite. Il y a une constitution fondamentale et un peuple libre là où la loi n'est jamais que le résultat de la volonté générale. Un seul homme faisoit la loi, toujours incertaine et capricieuse, comme l'intérêt personnel qui se préfére à tout. La féroce et tyrannique hypocrisie de l'égoïsme, qui joue tous les rôles, celui même de désintéressé, qui craint toujours le reproche, la plainte, et sur-tout la vérité, avoit étouffé, dans tous les cœurs, jusqu'à l'espoir des remontrances. A vos portes, à Venise, la tyrannie héréditaire a même osé usurper jusqu'au nom de république, et appeller son cloaque de délations sénatoriales une bouche de vérité.

Vos armes, dont ils s'étoient emparés pour satisfaire des passions personnelles, vous les

avez entre les mains. Des hommes, libres de choisir, peuvent s'éclairer de la sagesse universelle. Cette *Bouche de Fer*, ce tribunal de l'opinion publique, arme toute puissante que la tyrannie avoit usurpée, brisée, avilie, vous pouvez lui rendre sa force primitive ; les oracles d'un peuple libre ne sont pas menteurs ; arrêtez-vous là ; et pour conserver tant de biens, bornez-vous au seul acte de souveraineté nationale, qui, vous réunissant tous armés, à des époques certaines, donne *un signe* d'approbation ou d'improbation aux loix de l'état, acte unique, invariable, et seul constitutionnel, qui crée et perfectionne un gouvernement légitime.

§. 53.

D'un gouvernement national.

Assez et trop long-tems des mains inhabiles ou ambitieuses ont osé toucher au char de la lumière. Il faut éclairer le monde et non l'embraser.

Non tali auxilio, non defensoribus istis
Tempus eget.

Nous n'avons pas besoin de défenseurs si bas ;
Eclairez l'univers et ne l'embrâsez pas.

Terminons toutes les disputes. L'idée d'un gouvernement national réunit tous les systêmes, vous préserve des pièges de la tyrannie des chefs, concilie tout. Qui peut d'ailleurs disconvenir qu'un gouvernement national soit le seul légitime ?

N'allez pas confondre, comme on le fait encore de nos jours, la constitution et le gouvernement. La force des conséquences renverseroit des principes sans bases. La constitution ne peut varier jamais. La forme du gouvernement, au contraire, doit céder aux tems aux climats, aux mœurs, à des circonstances imprévues. Le gouvernement existe le même, tant que la nation ne l'a pas changé ; c'est alors un gouvernement *constitutionnel*, mais ce n'est pas la constitution.

S'assembler, s'unir, s'armer, rester armé, voilà une constitution : mais s'assembler n'est pas concilier tous les intérêts, n'est pas vaincre tous les obstacles, n'est pas connoître tous les avantages des saisons et des lieux, ce n'est pas remédier à tous les abus, nés et à naître ; s'assembler n'est pas régir : régir est un art, et, par cela même, toujours susceptible de se per-



fectionner : delà la nécessité d'un *gouvernement national.*

Que signifient ces définitions bizarres que tous les partis donnent aux anciens gouvernemens. Imitons les anciens, au moins, en cela, qu'ils ne donnoient point à leur gouvernement un nom qui ne fût pas de leur langue. Ces définitions captieuses sont les ruses de la foiblesse et les prétextes de la tyrannie.

Tout gouvernement légitime, a dit Jean-Jacques, *est républicain, et alors même la monarchie est république.* On est fâché de trouver un pareil galimathias dans un de nos premiers modèles en politique. Mably, beaucoup plus sage et plus éclairé, ne vouloit pas qu'un peuple libre se reposât sur *des équivoques*, pour le maintien de sa liberté. Ainsi, Venise seroit donc une république, à vous entendre ? Vous parlez de république romaine ; voulez-vous un dictateur ? Voulez-vous d'un gouvernement où l'état, sans cesse agité, ne pouvoit se soutenir sans cesser d'être libre, sans mettre un homme au-dessus des loix ? Rome conserva long-tems sa grandeur, non par son gouvernement très-vicieux, mais par sa constitution, toujours forte, toujours armée. Il ne s'agit point d'être grand,

mais

mais d'être heureux, et de bien *comprendre la vie*. Commençons d'abord par définir les termes, par être nous, et sous un autre climat que celui des Romains, et avec d'autres mœurs que les Romains, des mœurs plus humaines, ayons une même constitution, mais un autre gouvernement.

Loin de fonder un systême, ou un parti, ou une secte, nous souhaiterions, au contraire, comme Bacon, les désabuser tous, et les remettre, toujours libres de leurs sermens, entre les mains de la nature.

Démocratie, aristocratie, monarchie, royalisme; mots à proscrire. *Franchise et loyauté*, et vous verrez qu'il n'a jamais existé un gouvernement où il ne soit même entré du despotisme, *comme il entre du poison dans les remèdes*. A Sparte, c'étoit la tyrannie de la vertu. Au reste, il seroit encore assez facile de vous entendre, si, au lieu de perdre vos forces en de vaines disputes, vous commenciez par vous recueillir, et savoir au juste ce que vous desirez. Vous l'avez déjà, peut-être.

A moins que vous ne ressembliez à ces frondeurs impitoyables qui se fâchent, qui s'indi-

gnent, qui perdent patience de ce que la Seine tourne à droite et non à gauche.

Amis de la vérité, l'acte constitutif, voilà une démocratie. A l'aristocratie héréditaire ne vous appercevez-vous pas que vous avez substitué l'aristocratie élective ? A la bonne heure, pourvu que vos sénateurs ou sages ne soient que les déclarateurs et les dépositaires des loix. Vous, bon citoyen, qui avez entendu dire que la monarchie étoit la plus belle chose du monde, vous aimez la monarchie ? Pourquoi pas ? Tant mieux, pourvu qu'il n'y ait de royal dans votre empire que la personne du roi. Un seul individu peut et doit donner le signal uniforme qui met la machine en mouvement. C'est encore la clef de la voûte, un levier magique : mais nous, peuples de frères, *épaulons-nous*, nous avons à soutenir un pesant fardeau !

La distinction des trois pouvoirs commence enfin à bien s'établir dans toutes les têtes : mais de quoi nous servira-t-elle, si vous ne parvenez à créer un autre pouvoir, *supérieur*, qui, ne tenant à aucun d'eux, ait assez de force pour les garder en équilibre, et les empêcher de se confondre ? . . . .

Ici tout est abîme ; il faut un guide, mais il ne faut pas se laisser aveugler pour cela. Créez un autre flambeau du monde par la salutaire alliance de tous les bons esprits. Ne vous écartez jamais des loix de la nature.

Cette grande vérité, nos pères l'avoient bien sentie. La connoissance de ses loix étoit pour eux la perfection de la morale et le chef-d'œuvre de la politique. L'esprit céleste, le feu sacré de l'opinion publique, n'étoit pas une puissance inconnue à nos pères; mais, privés des avantages que nous possédons aujourd'hui, il leur étoit impossible de mettre leur trésor de lumière à l'abri de la tyrannie.

Nos pères n'avoient pas la boussole, la poudre, la communication des postes, ni l'art des imprimeurs, qui, tout imparfait qu'il est encore, tient de l'enchantement qui crée *la parole*, ressuscite les bons esprits, qui force de croire à l'éternité, qui, une fois bien établi chez un peuple libre, fera, de sa constitution fondamentale une constitution universelle, impérissable, et saura perfectionner, dans tous les empires, un gouvernement national.

Par cet art, si persécuté, tout citoyen est législateur-né de sa patrie et du genre-humain.

Son droit à lui, c'est son génie; sa force est la vérité, irrésistible et bienfaisante, comme la loi de la nature. Nous l'avons dit: « Achille, » qui courut sans armes repousser tout le camp » Troyen, c'est la vérité qui sait triompher » de l'imposture, sans effort et sans cruauté. »

Jusques-là, il y aura des abus; nous en gémissons comme vous. Mais répondez à un ami de la vérité. La mer est fertile en naufrages. Est-elle utile au commerce du monde?..

§. 54.

Prophétie de l'ancien monde, consacrée dans l'écriture sainte, au livre de Mardochée et d'Esther, chapitres 1, 7, 8, 9.

Le roi consulta les sages *par les conseils desquels il faisoit toutes choses* (1).

Ensuite, ayant été trompé par un cruel ministre, il lui permit de faire égorger un peuple esclave; mais la plus belle des filles de ce peuple proscrit, entreprit d'éclairer la justice du roi. Elle osa l'inviter, *chez elle*, à une fête splendide, et le roi y vint (2).

On fit venir aussi-tôt les secrétaires et les

(1) Chap. 1.
(2) Chap. 7.

écrivains du roi pour prévenir les anciens ordres par des nouveaux.

Les courriers partirent aussi-tôt en grande hâte, et l'édit du roi fut affiché dans la capitale.

Toute-la ville fut transportée de joie ; et quant aux proscrits, il leur sembla qu'une nouvelle lumière se levoit sur eux.

Parmi toutes les nations, les provinces et les villes, où l'ordonnance étoit portée, ils étoient dans un ravissement de joie ; ils faisoient des festins et des jours de fête, jusques-là que plusieurs des autres climats, et qui avoient d'autres langues et coutumes, embrassèrent leurs mœurs et leurs cérémonies (1).

Le treizième jour du mois, lorsqu'on se préparoit à tuer, ils s'assemblèrent pour attaquer leurs persécuteurs, et nul n'osoit leur résister, parce que la grandeur de leur puissance avoit répandu une terreur générale.

Les ayant tués, ils ne voulurent toucher à rien de ce qui avoit été à eux.

On rapporta aussi-tôt au roi le nombre de ceux qui avoient été tués dans la capitale.

Ils commencèrent tous à tuer leurs ennemis

(1) Chap. 8.



le treiziéme jour du mois, à *Dard*, et ils cessèrent au quatorzième, dont ils firent constitutionnellement une *fête solemnelle*, pour la passer, en tous les siècles suivans, dans la réjouissance et dans les festins.

Et pour rendre plus solemnelle une fête de tout ce qui étoit fait en ce tems-là, ces jours furent appelés :

Dies sortium. Jours des destinées.

En mémoire de ce qui avoit été concerté contre eux, et de ce grand changement qui étoit arrivé ensuite, les proscrits s'obligèrent, eux et leurs enfans, et tous ceux qui voudroient se joindre à leur *société fraternelle*, d'en faire une fête religieuse.

Ce sont ces jours qui ne seront jamais effacés de la mémoire des hommes, et que toutes les provinces, d'*âge en âge*, célébreront par toute la terre; et il n'y a point de ville en laquelle *les jours des destinées* ne soient observés.

Isti sunt dies, quos nulla unquam delebit oblivio, et per singulas generationes cunctæ in toto orbe provinciæ celebrabunt: nec est ulla civitas in quâ DIES *Phurim, id est,* SORTIUM, *non observentur.*

Esther, cap. 9, v. 28.

Ensuite, le *sauveur* du peuple et la *bien-aimée* du roi, écrivirent toutes ces choses, et en ayant fait un livre, l'envoyèrent dans toutes les provinces, afin qu'on eût tout le soin possible d'établir ce jour comme une fête solemnelle dans toute la postérité.

Et tous *s'engagèrent* à l'observer, eux et leur postérité, ainsi que leurs *sauveurs* l'avoient ordonné (1).

§. 55.

Discours prononcé dans une assemblée de 4 mille personnes.

L'ami de la vérité transcrit ici un discours qu'il adressa l'année dernière à l'assemblée fédérative, sous le nom d'un vieillard. Elle en vota l'impression.

Recherche des moyens d'exécution pour établir inévitablement, chez tous les peuples, la souveraineté nationale et commencer le pacte fédératif du genre-humain.

Réunir tous les partis pour en former un grand ensemble, et *gouverner le tout par le tout*, voilà, frères et amis, si je ne me trompe,

(1) Chap. 9.



le dessein du pacte associatif de la famille universelle. Tout ami de la concorde et de la vérité doit y concourir ; et me voici à mon tour.

Epuisé de veilles et de fatigues, j'ai à peine assez de force pour déposer ici quelques-uns des tableaux enchanteurs qui me ravissent ; mais je sens aux palpitations que j'éprouve qu'ils sont déjà dans tous les cœurs. Quel être froid et passif ne voit pas, ainsi que moi, les tyrans qui frémissent et qui chancèlent sur leurs trônes ébranlés ? Les applaudissemens augustes que vous avez donnés aux premiers développemens d'un contrat social ne les laissent plus dormir. — *Ils ne dormiront plus.* — Même dans les voix tremblantes de leurs esclaves enchaînés, ils n'entendent que ces terribles paroles des amis de la vérité : LES NATIONS SE LÈVENT POUR VENGER LES OUTRAGES QUE TU AS FAITS A LA NATURE !

Quelle est cette harpe divine, entre les mains du Dieu de la nature, dont les cordes universelles, attachées à tous les cœurs, les lient et les relient sans cesse ? C'est la vérité.

Aux plus foibles sons qui lui échappent, toutes les nations deviennent attentives, tout ressent la divine influence de l'harmonie uni-

verselles, les cymbales *retentissantes* S'ANIMENT alors, et répètent dans tout l'univers les paroles *salutaires* de la vérité.

Si j'ai touché la grande corde de cet instrument céleste, je le sentirai soudain, et j'annoncerai aux nations que votre pensée, encore incertaine pour les oreilles vulgaires, a déjà reçu, pour le futur bonheur du monde, la sanction universelle des siècles entassés.

On aura beau me dire « qu'il est plus fa-
» cile de suivre sa force que de l'arrêter; que
» dans la classe des gens supérieurs, il est
» moins rare de trouver des gens vertueux
» que des hommes extrêmement sages, et que
» votre unique dessein est d'ôter le mauvais en
» faisant sentir le meilleur », vous ne persuaderez pas à un vieillard, éclairé par une longue expérience, qu'il n'existe point un dégré de maturité où il est sage de cueillir les fruits du bonheur.

Je soutiens que jamais occasion ne fut plus précise. Vous avez jetté dans toutes les têtes l'idée immense d'un pacte fédératif de l'univers; faites-y germer en même tems les moyens possibles d'exécution.

Craignez qu'on ne sème la division dans

votre enceinte, dans votre voisinage, craignez qu'on n'étouffe la vérité avec la voix libre des bienfaiteurs du monde.

Vous avez fait la plus consolante épreuve du bon esprit des citoyens de la capitale, appelés, à sept à huit mille, à vos séances, sans initiations ni censures individuelles; dites-leur seulement, au hazard, ces mots magiques de vertu, de vérité, de liberté; dites-leur que les plus foibles des hommes sont aussi sacrés que leurs chefs et tous égaux en droits, et vous les entendrez applaudir à vos malédictions contre les tyrans qui dévorent, depuis tant de siècles, *l'héritage inaliénable* de l'homme infortuné.

Amis de la vérité, il dépend de vous, d'un vœu seulement bien prononcé et bien entendu, de reconquérir tous les droits du foible et toutes les espérances des *sauveurs du monde*; que ceux qui ont entre les mains les rênes des gouvernemens, monarques, princes, sénateurs, représentans, de quelque nom qu'on les appelle, soient forcés de reconnoître, dans un même jour, et à la fois dans tous les empires, la souveraineté des nations et la fraternité universelle.

Jupiter, qui appelle à son secours le géant Briarée pour punir les dieux révoltés, qu'est-ce autre chose que l'emblême du génie persécuté, qui appelle à soi un grand peuple pour désarmer les ennemis de la vérité qu'il a trouvée?

Si vous tardez plus long-tems à en venir aux moyens d'exécution, le sacrifice même de votre gloire deviendroit inutile au triomphe de la vérité. On substitueroit des noms individuels à votre fraternité sociale. De-là, ce qui est toujours arrivé, des rivaux, des chefs, des factions l'une à l'autre opposées, et vous aurez aussi manqué d'établir, pour les quatre parties du monde, le *cercle antique* des enfans de la lumière, qui, dans la ville du Soleil, prononçoit, au nom de toute la Grèce, sur les affaires des peuples et des rois (1).

Votre cercle s'effaceroit à tous les regards comme les cercles du Snowdon et de Mona, et les cercles d'Alfred et de vos ancêtres. Il n'en resteroit plus que les emblêmes imparfaits d'un prétendu *conseil des sages*, où se glisseroient, malgré vous, des brigands, des ambitieux, des fanatiques, des infâmes. A ces traditions salutaires et fraternelles, destinées à nous trans-

(1) *Vide* les notes sur Pindare, par Gilb. west.



mettre, en dépit de la cupide tyrannie, la science des siècles et les éternels efforts des sages pour la concorde et l'égalité, on substitueroit des poignards, des cordons héréditaires, ou le fatal bandeau des aveugles adorations.

Dites-leur que les sages, parmi nos ancêtres, ont formé une association de principes et de recherches, dans l'espérance, QUI SE REALISERA, de voir un jour présider à la conduite de l'univers l'*esprit universel des nations*.

Ne connoissant pas vos arts de propager la pensée, de la multiplier à l'infini, ils se servirent d'emblêmes plus ou moins grossiers : c'étoit le seul langage possible aux premières sociétés fédératives.

Franchissez tout-à-coup les siècles, et amenez-les aux persécutions de Philippe-le-Bel.

Avouez, avec l'histoire, que le glaive exterminateur de ce tyran ne détruisit point l'*esprit* de corps des templiers, et que la plûpart d'entr'eux se rallièrent dans les ténèbres des antiques initiations ; passez aux grands jours de justice où des moines ambitieux, et dispersés en apparence, se retirèrent aussi sous le voile des initiations, qu'ils feignirent de caresser leurs rivaux les templiers « pour les étouffer » qu'ils e divisèrent.

Qu'on voie, de toutes parts, la vertu opprimée, dont on étouffe la voix, et dont on s'approprie insolemment le *geste* et le langage, comme si le méchant pouvoit ôter à l'honnête homme ce qu'il exécute dans sa conscience.

Ne demandez point qu'on appelle, avec vérité, le soleil de la raison et de l'humanité une lumière *funèbre* qui n'éclaire que des autels et des inepties, où l'on prêche la confiance aveugle qui a précipité les nations sous la verge du despotisme. Est-ce-là le temple de la nature et de la liberté? Est-ce le soleil des privilégiés, ou le soleil qui se lève et luit également pour tous les hommes, de quelque couleur qu'ils soient, que vous regarderez comme le soleil véritable?

Qu'ils se distinguent tous par telle ou telle dénomination qui leur sera la plus agréable, ce n'est pas là une raison de nous entre-déchirer. *Religion est fraternité!* tous leurs milliers de cultes, d'emblêmes et d'allégories, ne sont que des copies plus ou moins imparfaites de quelque belle page de l'ancien code fédératif du genre-humain; *conservez ces emblêmes et ces traditions*, non pour les adorer aveuglément, mais bien plutôt comme des marques augustes

que la main de la vérité place sur la route du tems, pour indiquer à ses futurs amis les traces de son passage, ses persécutions, ses angoisses, et quelquefois aussi ses triomphes.

Quel est le principe commun à tous les systêmes? le bonheur personnel.

Quelles sont les vertus les plus chères à tous les hommes? la générosité.

Venez donc, vous qui êtes Francs, nom cher encore à tous les peuples, nous n'exigerons de vous aucun serment; en cessant d'être francs, vous cesseriez d'être libres.

Que ces moines jurent par leurs *poignards*, non pas d'usurper la souveraineté nationale ou d'instruire nos enfans comme ils s'efforcent ouvertement de le faire en Pologne, et *ailleurs, sous d'autres noms*; qu'ils jurent de purger la terre des tyrans. Graces à nos armes, ce serment est le seul possible que les chefs puissent aujourd'hui espérer de leurs automates assemblés en corps.

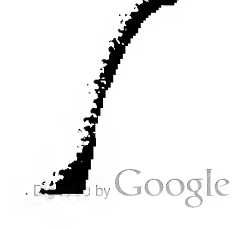
Vous qui êtes ou qui n'êtes pas Templiers, mais au moins qui croyez l'être, venez donc, qu'on vous reconnoisse à votre courage pour la défense du foible. Aidez à un peuple libre

à rebâtir EN TROIS JOURS, et pour tous les siècles, le temple de la vérité.

Vous autres, qui n'êtes que d'hier, et qui vous croyez fort anciens, ne disputons nullement sur quelques siècles de plus ou de moins d'aveuglement, prenez le compas et l'équerre, mettez-les sans rivalité entre les mains d'un peuple de frères, placez dans votre enceinte vos colonnes de la plus haute architecture, enseignez-nous à rebâtir le temple de la lumière, car la vérité est toujours là où est la lumière!

Ne disputons point sur nos espérances, sur nos systêmes, sur nos titres de noblesse héréditaire, ou de primauté perpétuelle. Dieu, lui-même, qui est le premier, est le dernier aussi, suivant les sages, comme pour donner un exemple sensible de son amour pour la justice et l'égalité.

Hâtons-nous donc, premièrement, de déterminer *l'objet universel* d'une association *universelle*, la liberté des nations, la liberté, sans laquelle point de vérité, point de franchise, nulles espérances ; sans laquelle enfin, pour éviter à jamais la guerre, ce fléau des mauvais gouvernemens, on ne pourra former le tribunal suprême des nations, qui jugera la cause



des rois, tribunal *possible*, par cela seul qu'il a été conçu dans le cœur d'un ami des hommes.

L'ancien et le nouveau monde nous offrent deux grands et *mémorables* exemples à suivre, pour commencer universellement un pacte fraternel parmi les hommes.

Le 12 ils se sont assemblés en armes, ils ont délibéré le 13, et ils ont exécuté le 14.

Annoncez à la terre *qui se réveille*, cette *bonne nouvelle*, inscrite dans un code également cher à tous les peuples, et que jamais tyran n'a pu détruire (1).

Que les 12, 13 et 14, jours *des destinées*, soient à jamais parmi nous les fêtes universelles de la *cité libre* et du genre humain *régénéré* (2).

Après cette déclaration publique, ne craignez plus que la vérité se perde : si vous périssez méconnu ou persécuté, il importe peu, la vérité aura été entendue, et son triomphe, quoiqu'un peu moins prompt, n'en sera pas moins assuré : marchez droit à votre espérance associative sans regarder en arrière, sans

(1) *Dies sortium.*

(2) *Civitas veritatis*, etc. Vid. Bib. sacr. liv. d'Esther, et premiers Ess. de la Bouche de Fer.

combattre

combattre des fantômes, sans chercher les aventures; toutefois je n'ôterai point à Hercule sa massue, et si l'ami de la vérité rencontre des serpens sous ses pas, qu'il les écrase!

§. 56.

De la parole.

Le bel ouvrage à faire qu'un traité sur la parole!

Il ne s'agiroit point d'un pacte de convention sur la valeur idéale des termes; pacte impossible à former en toute autre langue que dans la langue des signes, et qui resteroit long-tems inintelligible, jusqu'à ce que la nature ait formé tous les esprits à la même trempe.

LA NATURE SE NOMME, en tout, et par-tout et pour tous. Voilà le principe.

Et pour convenir de ce principe, commun à tous les systêmes, il suffit d'avoir des yeux, des oreilles et un cœur.

Arriver à la racine des mots, c'est avoir saisi la racine des choses: c'est la parole qui a tout fait, qui a créé l'ordre dans l'univers; c'est la parole qui purifie; qui régénère, qui sauve, qui nous guérit, qui nous encourage, qui nous réveille. O parole! les anciens sages t'ont nom-

mée Dieu même ; les hommes toujours inattentifs et frivoles, ne chercheront-ils jamais à te comprendre.

Sera-ce envain, que des hommes remplis du feu sacré de la nature, ont déposé dans leurs paroles ces germes de vérité qui ne devoient éclore que dans l'immensité des siècles ? *Soyez attentifs :*

Tous les malheurs qui désolent les empires, les nations et l'espèce humaine toute entière, viennent d'un manque d'attention, d'une méprise dans le langage, d'une mésintelligence, d'un mal-entendu, d'un jugement précipité (préjugé) ; et cependant on se hâte encore de faire croire sans examen, ce qu'on a cru sans réflexion.

§. 57.

En continuation.

C'est une loi de la nature que la vérité se montre d'elle-même à tous les cœurs *francs* et sensibles : l'ami des hommes ne doit donc s'occuper qu'à rendre la vue aux aveugles et il le doit faire avec mesure.

Donnez-moi de la *matière et du mouvement*, disoit Descartes, et je ferai aussi un monde!

Ce mot qui plaît, par son audace, n'a rien de profondément senti. L'homme qui veut créer un nouveau monde, a besoin d'autre chose que de la *matière et du mouvement.* Descartes, lui-même, avoit en soi tout ce qu'il demandoit. Donnez-moi la liberté ! la liberté de la parole; apportez-moi des vases bien purs qui reçoivent ce *germe céleste* de la création ! et la parole qui „étoit au commencement, „ qui a formé l'ancien monde, ranimera des cadavres gangrenés, et dans le cœur de l'esclave qui n'est encore qu'une pierre brute, la parole du sage imprimera une image de la divinité.

§. 58.

Voilà une vérité !

Comme il faut avoir soi-même des idées pour entendre ceux qui en ont, vous ne serez point entendu de la foule des pédans, qui toujours célèbres et méprisés, s'arrogent avec impudence, le droit exclusif de dispenser la gloire et la raison. Ces gens-là condamnent tout ce qu'ils n'entendent pas. Ce n'est pas tout; ces pédans ridicules, dont tous les sens sont imparfaits, qui sont hébêtés de débauche, qui n'ont point un cœur, qui n'ont rien de la

Divinité, refont, à mesure qu'ils les parcourent, tous les ouvrages, de tous les genres, qui leur tombent entre les mains. Et puis ils jugent. Ils vous prêtent leur style et leur turpitude, et par un effet du dégoût qu'ils inspirent, vous êtes jugés sans être entendus.

C'est vous perdre, vous et la bonne cause : à moins que vous n'ayez pas assez de mérite pour avoir un ennemi ; ce qui n'est point encore arrivé, que je sache, à un honnête homme. „ Nos institutions, de hazard, ont tellement flétri le cœur de l'homme social, et le mettent tellement en contradiction avec lui-même, que nécessairement les persécuteurs de l'ami de l'humanité augmentent toujours à proportion du bien qu'il fait à ses semblables „.

§. 59.

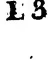
De ce qu'on n'entend pas.

Il est très-sage, sans doute, de ne pas croire ceux qui nous disent que tel événement est une exception aux loix de la nature, quand on n'est pas sûr qu'ils les connoissent toutes. Mais si les faits sont attestés de manière à ne laisser aucun doute sur leur existence, pour-

quoi d'abord les rejetter comme impossibles, et ensuite, sur l'autorité de quelques hommes intéressés à vous faire leurs dupes, les adopter, comme des exceptions aux loix de la nature ? Ne seroit-il pas bien plus simple de leur soupçonner une cause naturelle que nous ne connoissons pas ?

On trouve, dans la fameuse lettre de Rousseau à Voltaire, sur l'optimisme, le résultat d'une expérience qui laisse entrevoir des prodiges à opérer avec le fer aimanté. L'expérience qu'il rapporte doit empêcher l'homme qui a des yeux à lui, de regarder, comme un miracle, ou une impossibilité, des faits qu'il ne peut expliquer. Heureusement pour nous, les capitaines du vaisseau portugais, crurent que ce qu'ils voyoient dans l'invention du roi leur maître, étoit l'effet d'une cause naturelle. Ils cherchèrent à découvrir cette cause miraculeuse ; ce fut en vain ; mais comme elle offroit toujours les mêmes résultats, ils la prirent pour une loi de la nature. Ils s'y confièrent, et découvrirent sans miracles, les Indes orientales.

Quand on a su se dire que tout ce qui est possible entre dans les loix de la nature, on





accorde aisément que ce qui n'est point possible, seroit une exception aux loix de la nature. Mais où est l'homme de sens qui ne soit bien convaincu que tout ce qui n'est point possible, est impossible ?

L'on demande pourquoi l'on ne voit pas tous les jours des choses extraordinaires, comme si la raison nous ordonnoit de croire qu'une chose rare est impossible. On en doit seulement conclure qu'elle est rare. — Mais il y a une réponse à cela, ce me semble. „ Tous les jours où l'on ne met point en œuvre tel ou tel procédé, on ne peut avoir tels ou tels résultats „. Les guérisons miraculeuses seroient tous les jours possibles, si tous les jours on rencontroit un sage qui eût des connoissances rares, c'est-à-dire, miraculeuses.

Qu'un physicien nous dise aujourd'hui qu'il fera tomber la foudre à telle place, nous n'en serons point étonnés : les procédés en sont faciles. On pourroit même ajouter qu'ils ne sont pas nouveaux ; car Job dit que la foudre obéit à la voix de son maître, comme s'il eût su lui-même la faire obéir à son pouvoir. On pourroit croire que les procédés de nos physiciens n'étoient pas inconnus à Moïse : la foudre semble lui obéir.

Franklin vient, au dix-huitième siècle, avec le secret d'une expérience toute naturelle. Qui sait même si le secret étoit perdu ?

Je ferai tomber la foudre à cette place. —

Voilà une promesse qui doit étonner sans doute. S'il eût manqué à sa promesse, on l'eût pris pour un fou ! — Il a réussi. — Autrefois on l'eût peut-être pris pour un Dieu : plus universellement éclairés, nous avouons que l'électricité fait des miracles, et ensuite nous disons, même en proverbe, voilà une étincelle électrique qui fera des miracles ; voilà une potion cordiale qui fera des miracles, etc. etc.

La nature parle, mais l'imbécille n'a point d'oreille : (*Aures habent et non audient.*) La nature se montre ,, en tout, par-tout, et pour tous, ,, même pour les sots et les méchans ; mais la folie fascine les yeux des sots ; le crime souille les yeux des méchans ; (*oculos habent et non videbunt*). Il y en a encore d'autres qui ne savent pas voir ; mais ce sont des enfans : leur destinée est entre vos mains. Ne les abandonnez pas ! Aidez-leur à voir, à comparer, à penser, à créer, et vous trouverez, chaque jour, un autre Galilée, un autre Descartes !

§. 61.

D'un regard de Newton.

Je vois Newton assis, sous un arbre, dans une belle soirée d'automne :

Nescio quid meditans nugarum, totus in illis (1).

Je vois l'enfant de quatre à cinq ans qui se roule sur la verdure. Une pomme tombe et se brise. L'enfant court ramasser les morceaux épars, les mange, et puis s'en va sautillant et se balançant dans sa course, sans penser ni à l'arbre, ni même à la pomme qu'il a mangée. Il a fait son métier, le pauvre enfant !

Newton regarde. Il voit une pomme tomber et se briser en rayons. Un accident très-ordinaire de la nature lui révèle une de ses plus grandes loix.

Cherchons nos miracles, non point aux livres des hypocrites, mais dans les rapports insensibles qui unissent l'homme à l'homme, et les hommes à l'univers.

(1) Horace.



§. 61.

Sur Pindare et Horace.

(*Nil Mirari* !) Il ne faut point crier au miracle , disoit Horace : mais , avec tout cela , l'ingénieux Horace ne rejettoit point , comme absurde , ce qu'il ne pouvoit pas comprendre. Horace avoue que souvent il n'a pu comprendre Pindare ; mais il trouvoit dans Pindare de trop sublimes beautés , un style trop mâle , et une versification trop pure , pour oser l'accuser d'avoir souvent parlé sans penser.

A la manière franche dont il loue Pindare, on diroit qu'il a senti qu'il lui devoit tout son génie.

„ Quiconque ose imiter Pindare (1) , „ Lors même qu'il ne l'a point entendu , il sent qu'il ne peut le classer au rang des Mævius de son siècle ; (*verba et voces*). Il dit expréssement que , dans Pindare , „ il y a beaucoup de choses qui passent sa portée , *multa levat.*

Une raison puissante lui défendoit encore de condamner , comme absurde , ce qu'il n'entendoit point dans les odes de Pindare. Horace

(1) *Pindarum Qui quis studet æmulari* , *etc.* !



qui jugeoit par soi-même, voyoit que Pindare n'avoit pas voulu être entendu de tous ses contemporains. » Je ne chante que pour mes frères ", a dit Pindare. Doit-on s'étonner que de nos jours nous ne puissions pas comprendre toutes les odes de Pindare, puisqu'Horace ne les entendoit pas, et l'on peut croire qu'Horace savoit presqu'aussi bien le grec que MM. tels et tels : on peut le présumer au moins.

N'est-il pas bien étrange que nous accusions Hérodote de manquer de sens, ou d'être un écrivain puérile par-tout où nous ne l'entendons pas : tandis que ses contemporains auxquels il faisoit de ses ouvrages des lectures publiques, furent pénétrés pour lui de vénération, ravis de la beauté de son style, de l'immensité de ses connoissances, et de sa fidélité à rapporter quelques faits dont ils avoient été les témoins. N'étoit-ce donc pas à toute la postérité qu'il parloit, lorsqu'en lisant aux Grecs ses histoires, il s'excusoit devant eux de ce qu'il ne pouvoit s'exprimer plus clairement ; ne lui étant pas encore permis de révéler ce qu'on lui avoit confié ?

Ceux qui ont écrit la vie de Socrate, m'étonnent, je l'avoue ; mais la plupart de ces

historiens ont été ses contemporains et ses disciples. Ils tiennent de lui ce qu'ils racontent ; et je vois que dans toute autre chose à ma portée, ce sont des hommes attentifs, de bons observateurs, d'excellens juges. Alors il faut bien que je me dise par-tout où je ne les comprends pas, il y a là quelque allégorie dont je n'ai pas la clef ; car le moyen, quelle que soit l'opinion qu'on puisse avoir de soi-même, de ne prendre que pour un fou, celui que ses vertus et sa modestie ont fait mettre au rang des sept sages de la Grèce.

Tous ces exemples nous avertissent de nous tenir en garde contre un jugement trop précipité ; mais qu'ils apprennent aussi aux sages à ne rien négliger pour diminuer, autant qu'il leur sera possible, l'étonnement que produira toujours une grande découverte.

Le sage parlera d'une grande découverte comme le chancelier Bacon. Cet éclairé Bramine du nord a révélé à son siècle des miracles dans la physique ; mais il marche toujours la preuve en main. Il n'annonce point des prodiges ; il raconte, avec simplicité, des expériences faciles à comprendre et que tout le monde peut répéter.

§. 60.

Les trois questions.

Le procureur-général du Cercle Social dans la 15e séance de l'assemblée fédérative des Amis de la vérité, a fait lecture du morceau suivant, dont l'assemblée a voté l'impression.

Citoyens,

Ni maîtres, ni disciples, et vous aurez fait un pas immense vers la vérité.

Je sollicite toute votre attention, ou il me seroit permis de vous dire, comme l'auteur d'Emile, si mal compris, si persécuté, si calomnié : Je ne sais point l'art d'être clair pour qui ne sait pas être attentif. »

C'étoit une vérité démontrée pour les premiers libérateurs du monde, qu'il n'y auroit jamais de liberté durable chez aucun peuple, tant qu'il existeroit une seule nation esclave. Ils vous crient depuis des siècles : « Coupez » à la fois toutes les têtes de l'Hydre ! » — mais les esclaves n'ont point d'oreilles.

Vous, citoyens, écoutez ceci ! Le dessein prodigieux de la souveraineté des nations et de la fraternité universelle, a été conçu, comme

vous en serez convaincus tout-à-l'heure, avant la découverte des lettres, et de l'art des imprimeurs, et de l'heureuse invention des postes et de la poudre, et de la boussole et de la puissance électrique, et de tant d'autres secrets arrachés au tems et à la nature. Que de nouveaux moyens d'exécution !

Ajoutez-y donc la découverte d'un nouveau monde.

Et comptez-vous pour rien, dans la balance de la justice, ce colosse fédératif qui posant, à son réveil, un pied sur l'Amérique, et l'autre sur la France, s'est écrié d'une voix si terrible : ,, Tous les hommes sont égaux en droits ! ,, que les Bastilles ont disparu, comme des châteaux de cartes que le souffle d'un enfant renverse !

Un seul cri s'est fait entendre, et vous avez vu le plus vaste empire sous les armes et confédéré au Champ-de-Mars.

Que d'espérances pour recouvrer tous les droits des hommes dans l'établissement, avoué par les loix, d'une garde nationale, chez un peuple généreux, immense, en fermentation, tout préparé à des créations sublimes, et dont la langue, la plus difficile à écrire et à pro-

noncer, est cependant la plus répandue, vraiment classique et de commerce, et sur laquelle tous les autres peuples ont, sans cesse, les regards attachés !

Et que seroit-ce donc que cette fédération fraternelle, si l'humanité opprimée ne trouvoit aucun appui dans le courage et le génie des membres qui la composent ?

Oseroit-on désespérer d'établir la souveraineté des nations, quand on vient d'ajouter tant de palpables espérances, à ces antiques moyens d'exécution qui ont été jugés tôt ou tard infaillibles ?

Que tous les peuples veuillent, à la fois et le même jour, sortir des ténèbres de l'esclavage, et les tyrans sauront enfin ce que peut enfanter de prodiges une seule volonté sur la terre !

Saisissons d'abord tous les moyens de porter aux nations esclaves la parole fédérative.

En voici de tout préparés !

Chef-d'œuvre des siècles et du génie, langue primitive du genre humain, uniquement composée de gestes, de cérémonies emblématiques, d'allégories, de paraboles, de fables et de calculs ingénieux, toi qui sers encore de voile ou de fanal aux Amis de la Vérité

persécutés , que les sages attentifs , reconnoissent ton noble usage par tes services !

Cette langue fédérative , dont la tyrannie a voulu et veut encore s'emparer , n'est point une langue surnaturelle , comme on vous l'a fait accroire , pour en écarter vos regards , mais elle a besoin d'être apprise , comme toute autre langue. Peut-on connoître les beautés exquises de ces langues qui survivent aux empires et aux peuples qui les ont parlées , si l'on refuse d'en étudier les grammaires ?

Si la langue françoise étoit perdue , seroit-on un visionnaire ou un mystérieux , pour initier un peuple esclave à la connoissance de notre déclaration des droits de l'homme , à la manière des fables de la Fontaine et des romans de Voltaire , qui nous ont appris à la former et à VOULOIR son exécution.

Périssent les tyrans ! ce sont eux qui assiègent la vérité , qui l'enfoncent dans les ténèbres , où l'homme obscur et foible l'apperçoit à peine à la sinistre lueur d'un affreux incendie qui ne l'éclaire que pour la dévorer.

Nous autres qui voulons déchirer tous les voiles d'iniquité , nous sincères Amis de la

lumière, nous reconnoissons, pour nos frères, pour citoyens-Francs et excellens architectes, dignes d'élever le temple de la vérité, tous les hommes libres qui ont bâti l'autel fédératif de la patrie.

O mes amis, aidez-nous de vos savantes veilles ; ne vous laissez point abattre. Est-ce donc à vous qu'il faut dire : » qu'une ame grande vit de sa propre vertu, laisse à la vanité l'estime du vulgaire, et les respects forcés de la servitude aux oppresseurs de l'univers ! »

Vous que je n'ai jamais vu combattre pour des tyrans de votre choix, mais qui poursuivez la tyrannie à outrance, armez-vous d'une volonté forte et constante. — Il n'y aura plus, sur la terre, ni tyrans, ni esclaves, plus d'idoles, jamais lâche et cruelle ambition, n'osera dire à la face du soleil : Il n'y a point de salut hors de notre enceinte ; et la Vérité aura un temple.

Vous, qui devez savoir par de trop funestes exemples, que souvent l'Ami de la Vérité perdroit votre estime par les seuls aveux dignes de la mériter, écartez donc tous les obstacles qui peuvent étouffer, chez les nations, la

voix

voix des hommes libres. Vous aurez travaillé pour vous-mêmes.

Jusques-là, semblables à ce grand législateur auquel un tyran, qui le tenoit dans les fers, demandoit, avec indifférence et dérision : » Qu'est-ce que la vérité ? » Vous les interrogerez en vain, ils ne répondront pas.

Encore sont-ils bien sûrs que quelques-uns de vos derniers neveux diront de leurs écrits, ce que Bacon lui-même a dit d'un sage déchiré par des scribes et des ingrats : « Il a parlé pour tous les tems et pour tous les hommes, c'est à eux de l'entendre ! »

Amis de la Vérité, le tems arrive où nous autres hommes obscurs, nous porterons notre propre cause au Tribunal des Nations, mais alors ce sera la cause de l'humanité toute entière.

Nous avons cette consolation. Si notre nom et nos personnes sont inconnus, nos œuvres au moins ne le sont pas.

Oui ; nous resterons dans notre obscurité tant que nous n'aurons pour juges, entre nous et la vérité, que ces heureux du siècle, qui n'ont jamais eu une pensée utile au genre humain, sans avoir éprouvé jamais ces obstacles de toutes les heures qui attachent du plomb

aux entreprises les plus hardies ; qu'ils emportent, comme il est d'usage, les palmes du civisme ; il nous suffit à nous de les mériter.

Citoyens, on a parlé à la Tribune des Amis de la Vérité sur des moyens d'exécution, pour établir insensiblement, chez tous les peuples, la souveraineté des nations et l'universelle Fraternité.

La sensation profonde que cet ouvrage a fait dans vos cœurs, nous engage à vous confier, à l'instant, quels sont les résultats des plus antiques travaux pour exécuter ce dessein prodigieux.

Cependant, comme cet aveu tend à vous révéler un des résultats les plus consolans des antiques initiations fraternelles, dans la crainte d'avoir manqué de prudence, ou méconnu le moment favorable, et pour ne pas éteindre le flambeau de la lumière, par une course trop précipitée, « nous ne pourrons encore vous rien dire, si vous refusez d'exprimer le vœu de la cité libre, oui ou non, sur les trois questions suivantes. »

Première Question.

Desirez-vous que tous les peuples soient aussi libres que vous l'êtes !

Oui ou non ?

Seconde Question.

Croyez-vous qu'il soit indispensable, qu'un peuple libre soit toujours armé, afin de pouvoir toujours dire à ses chefs, quels qu'ils soient, ce que l'Eternel a dit à l'Océan : Voilà tes bornes ?

Oui ou non ?

Troisième Question

Voulez - vous être la cité libre, la ville de vérité, qui reconnoîtra, la première, et à haute voix, la souveraineté des Nations et la fraternité universelle ?

Oui ou non ?

N. B. Si l'Assemblée fédérative a répondu affirmativement aux trois questions proposées, comme on n'en peut douter sans crime, M. le procureur-général est prié de vouloir bien obtenir la parole pour l'auteur de cette lettre, qui demande à monter à la Tribune.

(*Extrait du procès-varbal de la* 15e. *Séance.*)

» La sensibilité exquise avec laquelle l'Assemblée fédérative a accueilli ce discours, ne doit plus laisser de bornes aux espérances des Francs-Frères ; c'est un vœu bien doux pour nous, à porter sur l'autel fédératif de la fraternité universelle, que la volonté ferme de sept à huit mille hommes, qui s'est ÉLANCÉE pour éclairer les nations esclaves : ce n'étoient pas seulement des cris, car les pieds, les mains, les armes, les regards, la sainte image de Rousseau, tout parloit dans le temple de la Vérité.

PAROLE FÉDÉRATIVE, qui fera pâlir les tyrans, que ceux qui ont des yeux pour voir la lumière, et des oreilles pour entendre la vérité expliquent ces clartés soudaines qui nous ont fait connoître la résurrection d'un peuple-frère, avant qu'elle soit accomplie ; pré-VOYANCE, toute naturelle ; car enfin, « que répondre, s'écrioit Bacon, à des Romains qui ont VU tout un peuple assemblé dans le CIRQUE, pousser des cris de joie et de triomphe, au moment de la bataille qui se donnoit alors à plus de vingt milles, et remercier les

dieux du succès du combat, trois jours avant d'en recevoir la bonne-nouvelle » ?

L'assemblée fédérative ayant accordé la parole à l'inconnu, il est monté à la tribune et il a dit :

Hommes libres,

« Depuis long-tems, le problême de la souveraineté des nations et de la fraternité universelle, (même chose) est résolu ! et qu'on ne reproche point à ceux qui connoissent la résolution de ce problême, le peu de chemin qu'ils ont encore fait pour l'établir. Le moyen d'avancer vers la perfection sociale, quand on a dès son enfance la langue nouée, un bandeau sur les yeux, des fers aux pieds et aux mains, et des bastilles et des bûchers, pour engloutir et dévorer les libérateurs du monde ! »

« Les déchiremens de la vertu abbreuvée de FIEL, les sévères douleurs de l'ingratitude, l'imposture et l'égoïsme arrachant toujours aux esclaves les armes nouvelles que les sages leur donnoient pour la ruine des tyrans, rien n'a découragé ces hommes calomniés, crucifiés, brûlés, qui saisissant l'avenir dans un grand regard, avoient vu au loin, dans l'immensité



des tems, une cité libre, proclamer, à haute voix, la souveraineté des nations. RELIGION UNIVERSELLE DU GENRE HUMAIN RÉGÉNÉRÉ.

Pour vous rendre compte à vous-mêmes de la solidité de leurs espérances, qui sont aussi les nôtres, pensez un instant à la perfection sociale, où vous paroissez arriver tout-à-l'heure, vous qui commencez, à peine, à ouvrir les yeux.

Ni maîtres, ni disciples, et vous n'aurez plus à craindre que des monstres qui ne sont ni époux, ni pères, ni citoyens, se chargent à l'avenir d'écrire vos annales. La vérité seule, et la vérité pour tous les hommes, ce qui est, ce qui a été, ce qui doit être, voilà notre divinité, notre point de ralliement, l'objet des vœux des hommes libres, et le centre commun où ils doivent tendre, pour qu'ils soient tous ensemble, et à la fois, le tout et la partie qui commande et qui obéit!

Que ces êtres imparfaits pour qui la liberté sainte n'est tout au plus qu'une affaire de mode, se chargent d'instruire leurs applaudisseurs des respects qui sont dûs à des idoles. Nous autres, qui craignons un fatal exemple, et que pour honorer les morts, vous ne fassiez encore

mourir les vivans, nous oserons vous reprocher votre ingratitude. Regardez Rousseau, cet AMI DE LA VÉRITÉ, dont vous avez voté la statue.

» Il vous a demandé du pain, et vous lui avez donné une pierre » !

Une reconnoissance d'enfant entraîne un peuple libre à l'esclavage, mais l'égoïsme et l'ingratitude l'y replongent. Laissez à de grands pensionnaires le droit et les moyens d'écrire les registres du genre hnmain, et bientôt disparoîtront aux regards des nations aveuglées, ses droits imprescriptibles, inaliénables, et les décrets les plus sages et les plus salutaires espérances, avec la gloire et les travaux des bienfaiteurs de l'humanité.

Fouillez vos annales, vous y chercherez envain quels sont les premiers sages qui ont insensiblement établi chez les Romains un jour de fête solemnelle, où les esclaves, armés de la lance des hommes libres, étoient servis par leurs maîtres.

Cette fête là (ô aveuglement !), cesantiques saturnales, cette fête religieuse, ou pour mieux dire, fraternelle, inutile au genre humain pendant mille siècles, a toujours revu ces mêmes



esclaves déposer leurs armes et reprendre leurs fers.

Peuple libre, cette fête auguste, détruite en apparence par les tyrans qui ont fini par en craindre les sacrifices prophétiques, a été conservée par les sages modernes, qui l'ont cachée sous les voiles des initiations antiques.

Une fête sociale est proche, où les moins initiés des francs-frères, accoururent se rallier en CERCLE et le GLAIVE EN MAIN, autour de ces colonnes de la république universelle, où sont tracés, sous des voiles transparens, si les esclaves avoient des yeux, tous les élémens de la morale et de la politique.

Amis de la vérité, c'est encore là la fête des anciens esclaves du peuple-roi, et ce qu'il faut vous apprendre à vous nos véritables francs-frères, qui ne le savez pas tous, cette fête est secrettement et universellement établie dans les quatre parties du monde !

Aidez seulement à nos efforts, et que ces jeux frivoles de tant de millions d'esclaves armés, auxquels vos dictateurs inconsidérés n'attachoient aucune importance, soient donc enfin pour les confondre, le signal précis et universel de la liberté des nations !

Vous qui avez un cœur d'homme, et qui avez voté l'abolition salutaire de l'esclavage des Nègres, sachez qu'un esclave russe, dès qu'il peut prouver son initiation à son maître, quand il est lui-même initié, cesse à l'instant d'être esclave !

Refuserez-vous encore d'apprendre cette langue fédérative du genre humain, dont la connoissance parfaite donne la révélation, TOUTE NATURELLE, de tous les droits des hommes, et de toutes leurs espérances légitimes, et des moyens, tôt ou tard possibles, de les enraciner sur la terre.

Nous qui sommes libres, nous autres francs-citoyens, qui nous reconnoissons dans la cité libre, dans la ville de vérité qui doit servir de flambeau à l'univers, commençons le premier acte du pacte fédératif des hommes libres, et qu'ils soient tous initiés aux antiques et véritables emblêmes de la maison sociale.

Les tems sont arrivés où vous devez écouter la voix fraternelle des anciens sauveurs du monde ; « que tous les partis qu'une ambition puérile a jusqu'ici divisés se coalisent ; marchons tous ensemble au but de la plus saine politique, qui est la vérité, la propriété, l'éga-



lité, et le bonheur commun de tous les hommes ,, !

§. 63.

Des mystères de la liberté.

L'assemblée fédérative des amis de la vérité a voté l'impression de ce discours.

Archimède éclairé par un trait de lumière, se mit à courir tout nud par les rues de Syracuse, en s'écriant, avec ivresse EUREKA, EUREKA. *J'ai trouvé ! j'ai trouvé !*

Vous qui croyez possible d'employer un langage glacé, lorsqu'une vive persuasion nous anime, répondez à un ami des hommes.

» Archimède en avoit-il moins trouvé la vérité parce qu'il se passionnoit pour elle ,, ?

Croyez-en à la dure expérience du pauvre Jean Jacques : ,, celui qui connoît la vérité, ne peut s'abstenir de l'adorer, celui qui demeure froid, ne l'a pas vue ,,.

Il est sans doute, qu'il n'eût pas été sage d'approcher une lumière ardente du vaisseau battu par la tempête, mais aujourd'hui que la seule évidence des droits de tous les hommes à l'égalité et à la fraternité, met en péril toutes les espérances du genre humain, il faut que

ces mêmes droits soient au moins reconnus, ou pour toujours anéantis ; qu'on ne puisse pas dire de ceux qui réclament le nom sacré de Tribuns du peuple, ce que Jean Jacques a écrit des intolérans pasteurs de Génève :

„ *Ils sont comme les jésuites, qui, dit-on, forçoient tout le monde à signer la constitution, sans vouloir la signer eux-mêmes* „ (1).

La vérité est grande, et elle prévaudra. — Vous pâlissez !

Rassurez-vous. L'ami sincère de la vérité ne vous demande point de cruels sacrifices. Il ne veut point mettre une arme terrible entre les mains de vos ennemis ; il vient seulement vous consulter sur les moyens les plus doux de préparer pour d'autres siécles des jours purs et sereins ! et c'est pour vous-mêmes que vous aurez travaillé, car jamais un bienfait n'est perdu dans la nature. Hommes imprudens ! où allez-vous chercher la vérité ? „ La vérité est dans le cœur de l'honnête homme, et elle n'est que là. „

Descends donc en toi-même ; dis à l'esprit

(1) *Vid.* seconde lettre de J. J., écrite de la Montagne.

céleste qui t'anime : je veux créer ; commence par enflammer ton insensible cœur : fais - toi homme ; conçois dans ta pensée, comme la nature t'a conçu dans ses entrailles, ton éternelle existence ; et tu présideras aux destins de l'univers comme une autre divinité, toujours invisible à la reconnoissance, toujours sensible par tes bienfaits.

Quelques hommes aveuglés ont dit : Que nous fait l'avenir ? Rousseau lui-même n'est plus, *il a rendu l'esprit* ! A qui l'a-t-il rendu ? A la nature. La nature ne perd point ce qu'on lui a confié ! Le feu sacré, qui jadis échauffa son cœur, ne peut s'éteindre, son génie préside à cette assemblée fédérative ; et parce qu'il a changé d'organes, se fait-il moins sentir dans tous les cœurs faits pour aimer la vérité ?

Point d'effets sans cause, on ne peut voir ce qui n'est pas ; on n'a point le sentiment de ce qui n'a pas une existence.

Je ne vois pas son corps, il est à l'abri de la tyrannie ; mais son esprit, quand tu l'appelles, quand tu l'interroges, il EST là, il est présent à ton esprit ; son *existence* impérissable tombe sous nos sens imparfaits ; il existe, comme Dieu même dans la *parole* de vérité ; son

nom seulement, *J. J. Rousseau*, est si plein de son génie, de sa puissance et des rayons de sa gloire, qu'il imprime dans tous les cœurs les respects qui sont dûs à la vertu.

Fidèles aux loix de la nature, arrivons à pas lents, comme elle, à la régénération de l'univers; rendez à la nature *la parole*; et sa parole, qui au commencement a créé *des hommes*, va récréer ces mêmes hommes et pour eux un autre monde. Ils y naîtront tous *égaux en droits*; et par cette égalité *originelle*, seront enfin effacées à jamais les taches d'une servile naissance.

Tels sont les principes consacrés par les mystères de tous les temples anciens et modernes. Amis de la Vérité, soyez bien persuadés que seulement pour vous apprendre à être attentifs et à vous *connoître* vous-mêmes, il vous importe essentiellement de rechercher les *principes* ou *initiations* des choses.

Leur force motrice, cachée, fondamentale, vous apprendra que *la parole libre* et *pure*, image ardente de la vérité, saura tout éclairer par sa chaleur *active*, tout *aimanter* par sa puissance *attractive*, *électriser* d'excellens *conducteurs*, *organiser* les hommes, les nations et l'univers.

Alors tout *parlera* dans la nature ; tout *répondra* dans la nature ; tout y sera lumière, vérité, bonne constitution et bonheur universel.

Commencez donc par débarrasser les trésors de la liberté, des voiles impurs de l'hypocrisie qui les ont altérés par une rouille de tant de siècles.

Vous aviez en horreur ces religions qui servoient de bandeau au pauvre peuple ; mais toute religion n'étant expressément que fraternité sociale, vous les chérirez.

Ces mystères qui n'étoient pour vos tyrans qu'un moyen d'exercer d'infâmes vexations, vous deviendront précieux, quand vous saurez qu'ils ne sont absolument que les emblêmes allégoriques des droits de l'homme, et de ces loix de la nature qui allongent le terme de la vie avec l'espérance ; conservez-les comme les débris de l'histoire de l'ancien monde ; et comme il seroit possible de le soupçonner, regardez-les pour vous apprendre à vous recueillir et à retrouver, dans ce langage qui parle aux yeux, quelques-unes de ces précieuses découvertes que le tems a repris sans doute, à des ingrats.

En vous efforçant de remonter aux anciennes et primitives *initiations*, reportez, dans votre

langue usuelle, leurs expressions figuratives; et dont la simple énonciation fera souvent jaillir la *réflexion* la plus conforme à la vérité.

Que la *Basilique* auguste de la cité ne soit pour vous aujourd'hui, comme en son origine, que le rendez-vous des *fédérations* ou sections partielles où doit s'exercer la souveraineté nationale (1).

Allez à l'*église*; mais que ce mot-là qui, tant de fois, est un nom de terreur et de scandale, pour les sages et pour le peuple, reprenne en votre langue, sa signification réelle: *fédération*.

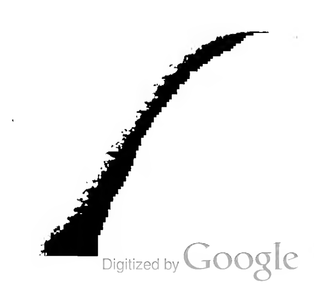
C'étoit au son d'une trompette (2) éclatante, que les anciens Grecs, dont nous avons emprunté le mot *église*, accouroient à l'*Assemblée fédérative*, pour y entendre les *opinions* des sages vielliards.

„ *Ecclesia dicebatur Græcis, conventus civium, voce præconis domo evocatorum ad audiendam sententiam senatus* (1).

(1) Basileus, *en grec*, veut dire *roi*.

(2) *Buccina*, Bouche-de-Fer. *Vid. index bibl. Sti. Hieron.*

(3) Etymologium trilingue. *Joh. Funger*, page 264.



Quand un ami des hommes viendra porter à ses égaux la parole, écartez de votre souvenir l'idée d'une chaire empestée où l'on écoutoit en silence tous les mensonges adressés aux foibles ; que ce soit encore ce qu'elle fut dans son principe, *la tribune aux harangues* !

Quelque soit celui qui vous porte la *parole*, mettez à son exemple sur votre tête *le bonnet* de la liberté : quand le *prononciateur*, l'énonciateur ou l'*organe* des *opinions* des sages, aura donné la *parole sainte*, ou comme nous l'appellons aujourd'hui *sanction*, si vous approuvez son bien-dire, sa bonne-diction, ou comme le disoient les Latins, *béné-diction*, répondez par un *amen*, en votre langue : *Que cela soit ainsi* !

Si vous avez à leur applaudir, que ce soit encore comme les anciens Francs, par le bruit de vos armes. Il est toujours bon que celui qui interroge les nations, ne puisse jamais oublier que ce sont des hommes *libres* qui lui répondent.

§. 64.

Principes d'un ami de la vérité.

Les déchiremens du fanatisme et de la vengeance, quel qu'en soit le motif, remplacent

toujours

toujours un mal par d'autres maux. Le franc et l'incorruptible ami de la vérité, au contraire, comme la nature qui doit toujours lui servir de modèle, *n'arrache* rien à qui que ce soit, pas même ses vices. Il tire de son propre sein, comme du néant, les bienfaits dont il veut combler ses amis et ses frères !

§. 65.

De la liberté de la pensée.

Que ceux qui se sont emparés du gouvernail de notre empire, ont des vues courtes et misérables ! s'ils imaginent que nous voudrons nous contenter d'une ombre vaine de liberté et d'égalité, ils se trompent. — Ils se trompent. —

Quelques patriotes alarmés sur les intentions perfides des membres gangrenés du pouvoir représentatif, ont la foiblesse de penser que parmi nous, il y auroit encore des scélérats assez effrontés pour vouloir mettre des bornes à la liberté de la presse, et nous forcer d'abdiquer la raison que la nature nous a donnée, pour nous laisser conduire aveuglément par celle d'un maître. Celui qui éteint la lumière, (enchaîner la pensée, c'est éteindre les lumières) peut-il avoir de bonnes intentions !



Vous aurez beau calomnier Mably et tous les autres amis de la vérité, leurs ouvrages immortels, braveront toute la malice, toute la férocité des tyrans! enchaîner la parole, la *parole qui se fait chair* pour punir les despotes, c'est vouloir enchaîner la création? O sacrilège!

Il ne faut pas s'avilir au point de mettre encore en question si l'on peut tracer des bornes à la liberté de la presse, il faut uniquement conférer ensemble, et s'entendre sur les mesures équitables à prendre pour accourcir et rogner *les griffes* de ces démons qui voudroient dégrader le créateur dans son image, en le privant du sens *intellectuel*, qui le rend semblable à lui, qui lui permet de rouler dans sa pensée, des mondes qui ne sont pas encore, et d'en balayer d'un regard les trônes, charge importune, les barrières qui divisent des frères égaux en droits, et de jouir d'avance par son cœur de ces tems de délices *où la lumière consommant son ouvrage*, reverroit ces premiers jours, où l'univers ne formoit qu'un seul peuple.

Riches sans biens, pauvres sans indigence,
Ils vivoient tous également heureux,
Et la nature étoit riche pour eux,

Toute la terre étoit leur héritage,
L'égalité faisoit tout leur partage;
Chacun étoit et son juge et son roi,
Et l'amitié, la candeur et la loi
Exerçoient seuls en ces tems d'innocence,
Les droits sacrés de la toute-puissance.

J. B. Rousseau.

On n'effraye point aisément ceux qui font leurs délices de ces pensers délicieux : qui s'enivrent de ces douces espérances ; ils aiment la paix et souffrent sans trop se plaindre ; mais la paix de la tyrannie..... C'est le silence et la corruption des tombeaux. — J'aimerois mieux la guerre la plus horrible ! La guerre d'un peuple généreux qui combat pour la liberté, pour la fraternité universelle, qui ne combat que pour sa défense, une pareille guerre enfanteroit plus d'hommes, que la paix ne vomit sur la terre de troncs informes et abâtardis !

(*Let me have war, Say J; it exceeds peace as far as day does night; it's spirightly, waking, audible and full of vent. Peace is a very apoplexy, lethargy, mull'd, deaf, sleepy, insensible, a getter of more bastard children than War's a destroyer of men*) (*Shakespeare.*)

§. 66.

Des élections et du pouvoir représentatif d'un peuple souverain.

Tous les gens nuls, prenez-y-garde, sont haineux, exclusifs, et ne conçoivent rien de grand qu'une très-grande opinion d'eux-mêmes. Depuis l'établissement des (O ∴ M.) orients maçonniques, ou *cercles constitutionnels*, peu d'hommes se sont encore apperçus que des philosophes, tels que Baçon, pour ne parler que des modernes, y avoient caché la grande et sublime pensée *de la tenue* des états généraux du genre humain !

On disoit aux hommes vulgaires, *regardez*, *examinez* ; mais les hommes vulgaires ne savent rien voir, rien examiner. Comme Bridoison, et tels autres que je ne veux pas nommer, *ils jugent !* — Et ils ont jugé que dans l'établissement *d'un* (O ∴) *cercle national*, où se réunissoient les députés de toutes les provinces, il ne pouvoit être question, ni de religion, ni de politique !

Les *initiations mystérieuses*, c'est-à-dire, les signes furtifs, et les associations silencieuses

des esclaves ont plus ou moins d'obscurité, à proportion du degré de tyrannie qui les opprime, et de la jalousie du pouvoir qui les enchaîne. Mably a observé, quelque part, fort judicieusement, qu'il n'y a pas un sultan, le plus féroce, qui puisse résister à la volonté de ses esclaves, *une fois connue*; de-là, les gênes pour interrompre les entretiens des esclaves, leurs fêtes mêmes, toujours désignées du nom *d'attroupemens*. Cependant, les peuples-moutons ne sont plus des *troupeaux* à mépriser; un d'eux a élevé une voix d'homme: cette voix divine qui a le charme invincible de mettre en fuite les bêtes féroces, et de désarmer les brigands!

Aujourd'hui que le principe de la souveraineté nationale est bien reconnu, il faut marcher à grands pas vers la perfection, et la fédération du genre humain, sans laquelle point de liberté assurée pour aucune section nationale.

Le décret qui détermine l'élection des nouveaux représentans, dans chaque département, et qui prépare les plus désastreuses divisions, est contraire à la déclaration des droits d'un peuple libre, les sections de l'empire qui

vont s'assembler pour nommer *les oracles des volontés nationales*, doivent délibérer mûrement sur cette grande question.

Si l'on ne choisit pas les députés sur toute la surface de l'empire, le corps fédératif n'a plus de lien assez fort pour unir quatre-vingt-trois, et bientôt quatre-vingt-quatre départemens.

Ceux qui pensent qu'on peut établir une confédération universelle, à la manière de *l'église romaine*, s'abusent. Il faut, comme on ne pourra trop le répéter, que l'on ne se confédère qu'à la vérité, *qui est Dieu*, et par-tout sera le centre et nulle part la tyrannie.

Nommez vos électeurs, avec recueillement; qu'ils ne puissent vous proposer que *des candidats*, qui auroient besoin de faire sanctionner leur élection par la majorité des citoyens : et que, non-seulement vos électeurs puissent choisir à volonté sur toute la surface de l'empire, mais encore chez toutes les nations de l'univers ; c'est alors que commencera véritablement une première alliance fédérative de la liberté avec les arts et le génie, c'est alors qu'on pourra pressentir la *communion* future de toutes les nations ne formant qu'une même nation ! O que de bienfaits enfantera la liberté,

si pour l'établir sur des bases inébranlables, chacun d'entre nous lui faisoit quelque sacrifice de son orgueil, et d'une ambition aveugle qui nous trompe et paye mal ses gens.

Que chaque décret pour avoir force de *loi constitutionnelle* dans le GOUVERNEMENT NATIONAL, soit accepté ou refusé, chaque année, dans les assemblées ou fêtes universelles des 12, 13 et 14 juillet.

Oui ou non ! pas davantage. Tout s'applanit avec l'amour de la vérité qui enfante des prodiges. Nous laisserons à nos frères-d'armes, le soin d'approfondir cette idée !

§. 67.

Peut-on écrire comme on prononce?

On lit dans la chronique de Paris du 26 mai, le paragraphe suivant :

„ On va, sans doute, imprimer sur la nouvelle monnoie : *Louis XVI, roi des François*. Pourquoi ne pas adopter, nous écrivent MM. Charles Villette et Marc-Antoine Didot, l'ortographe de Voltaire? Puisque nous prononçons *français*, quoique nous écrivions *français*,

N 4

pourquoi ne prononçons-nous par S. Benet, qnoique ce nom soit écrit S. Benoît? „

Assemblez maintenant les beaux esprits de la capitale, et recueillez les voix. Vous entendrez crier de toutes parts : *Il faut écrire comme on prononce !*

Cette motion, peu importante en apparence, peut avoir des suites funestes. Proposée dans un instant où l'on croira honorer Voltaire en adoptant son orthographe, elle peut entraîner en un jour tous les faiseurs et imprimeurs de livres. Elle nous recule de plusieurs siècles, en faisant vieillir tout-à-coup la langue de tant d'hommes extraordinaires qu'on loue bien plus qu'on ne les médite.

“ *Il faut écrire comme on prononce* ! „ A cette assertion, je répondrai par une question nécessairement préliminaire ; “ la chose est-elle possible ? „

J'ai pour moi quinze années de la plus sévère expérience ; et, après avoir étudié seul et appris *seul* à parler, à prononcer, et à écrire presque toutes les langues anciennes et modernes, j'affirme, dans ma conscience, que la chose est impossible.

C'est une erreur de Voltaire. Il a proposé

cette innovation avec beaucoup d'esprit et d'élégance. J'ai pensé, par le charme qu'il m'inspiroit à le croire, qu'il avoit réfléchi aux avantages et aux pertes de cet ancien systême très-spécieux ; j'en ai été la dupe comme tant d'autres.

Ce qui m'a sur-tout frappé, c'est un même reproche que j'ai toujours entendu faire aux Allemands, Anglois, Espagnols, et en général à tous ceux qui apprennent la langue françoise. Ils se plaignent que notre langue est *inabordable*, parce qu'on ne l'écrit point comme on la parle. Et tous également ils s'applaudissent de ce qu'il n'en est point ainsi de leur langue maternelle. Jugez-en. Les Anglois prononcent *oui*, ce mot ainsi écrit, *we*. Ils prononce *air*, cet autre mot, *are*, et *personne*, le mot *person*.

Les Espagnols disent *Francès*, pour *François*, et croyent prononcer comme ils écrivent, lorsqu'ils lisent *yamar*, dans ce mot ainsi écrit, *llamar*.

Prononcez donc comme vous écrivez les mots suivans : « mes filles au *couvent*, *couvent* de noirs desseins ! »

Bacon de Verulam, qu'on rencontre dans toutes les grandes questions, ne semble pas avoir tourné ses regards vers cet objet par le

peu d'importance qu'il attache à cette décision; mais comme il n'ignoroit pas que les anciens sages avoient cru trouver le sytême du monde physique et social dans l'analyse *de la parole*, il devoit naturellement éviter d'entasser obstacles sur obstacles pour ceux qui, voulant embrasser tous les siècles dans leurs desseins, ont besoin de remonter, de génération en génération, à la généalogie du langage, aux sons primitifs, au *principe* de la parole : « au commencement étoit *la parole*, et la parole, étoit Dieu. »

Si l'on adoptoit ces changemens, qui n'ameneroient jamais au but, il faudroit changer tous les jours l'orthographe, comme on change tous les jours de prononciation. Double effet, dit ce philosophe, d'une inconstance certainement plus vicieuse que la contradiction apparente (car c'est toujours un signe avoué et commun aux nationaux) entre la manière de prononcer et celle d'écrire. L'orthographe, d'ailleurs, n'asservit point à ses usages *les inflexions* incalculables du gosier; elle conserve les traces de la génération d'une langue, et rend un hommage durable aux premiers cris de la nature *qui se nomme !*

Le seul son de la voix est le miroir de l'ame !

Et si l'on y fait attention, les mœurs et le génie d'un peuple se peignent dans sa langue.

La langue d'un sot ou d'un peuple léger se charge et s'embarrasse d'une foule de mots qui n'ont pour lui qu'un sens vague et très-étranger à ce qu'il veut dire.

A mesure que nos oreilles sont plus fortes pour nous ouir sévèrement juger, le nom si terrible d'abord de *Bouche de Fer* paroît moins dur, et se prononcera bientôt, je l'espère du moins, sans alarmes et sans grimace. Ce sera pour nos derniers neveux un ouvrage qui fera naître plus d'un Tribun.

Ce nom consolateur sera sacré pour eux !

Buccina Jubileum (1). La Bouche de Fer est le Jubilé, la joie des nations; l'institution d'un *Cercle-Social* annoncé par la Bouche de Fer depuis bientôt trois ans, ne se comprenoit pas facilement, par cela même que nous sommes encore peu faits pour l'égalité et la fraternité universelle dont un cercle est le symbole.

Que veut dire un *Club*, pour des François ?

(1) *Biblia sacra*, St. Hieromini.

Ce mot veut exprimer littéralement une *massue*, un *brise-raison*. Au sein des factions on se fait *Jacobite*, Whig, Tory, Jacobin, Cordelier ; quand les factions s'appaisent, on *remonte* vers l'art social ; un cordelier se fait l'*ami des droits des hommes*, il en sera bientôt le défenseur. Le *Jacobin* rougit de cette dénomination ; et par une suite d'inconséquences, le club de la révolution devient le club des Jacobins, devient la société des amis de la constitution. Quand on sera plus éclairé, moins exclusif, que les partis s'amortiront, on sentira que des hommes libres, ne peuvent promettre d'obéir aux loix, qu'en se confédérant pour les *ramener* de plus en plus à l'égalité primitive : on deviendra l'*ami de la vérité* ! ce qui veut dire pour tout homme intelligent, qu'il sera toujours libre de ses sermens entre les mains de la nature, et que le seul serment qu'un pacte social puisse exiger d'un citoyen, c'est d'être toujours libre de perfectionner les loix de son pays.

Les actions demandent de la précision ; voilà pourquoi la langue des Francs, nos ancêtres, étoit *laconique*. Ils étoient libres comme à Spar-

te ! et très-ménagèrs, comme eux, du tems et des paroles !

La langue des Spartiates, quoique précise, avoit cependant un degré de force et de profondeur et de sensibilité exquise, inconnue aux Romains qui ne connoissoient pas l'humanité, et dont la langue est séche et dure, parce qu'il n'y avoit-là que des tyrans et des esclaves.

Les Anglois perdent de leur *laconisme*, parce qu'ils ont perdu de leur liberté.

Quand les *Francs* devinrent esclaves, leur nom s'allongea d'une syllabe *oiseuse*, fruit de la honte.

On s'appella François, ce qui ne veut rien dire.

L'esclave pouvoit-il se dire un homme *franc* ? Où est la franchise où il n'y a point de liberté ? Les nations rivales ne nous reconnoissant plus pour des hommes libres, défigurèrent aussi notre nom dans leur langue, et par une succession de mépris et pour le marquer davantage, ici, nous fumes appellés Frenk, Frentche, French-men, et là, Franzosen !

Lisez aujourd'hui les ouvrages anglois et allemands où l'on parle de nous, on nous appelle ici *Franks*, et là *Franken*. Ouvrez la plu-

part des plus vigoureuses adresses des départemens, et vous y retrouverez le nom de *Francs*, dans sa splendeur ! Un peuple-frère prend naissance, nous redevenons *Germains.*

Européens, reprenez votre ancien nom de *Francs*, commun à tous les peuples. C'est un moyen de réunion bien doux, presque insensible.

Baptisez les nations au nom de la vérité, *qui est Dieu*, et par les mains de la liberté, sans laquelle il n'y a point de peuple, point de Dieu !

Vox populi, vox Dei; Deus autem est veritas !

Voulez-vous un nouvel exemple d'une observation que nous avons faite tant de fois ; le peuple a toujours des idées saines quand on ne prévient point, quand on ne corrompt point ses jugemens.

L'homme du peuple, à travers les calomnies et les jalousies, a saisi les espérances de nos institutions et réunions civiques : mais que les noms qu'ils ont adoptés, ces hommes du peuple, doivent nous faire rougir, nous illustres, nous *Jacobins* et *Cordeliers* :

Leurs noms peignent ce qu'ils sont : *société*

fraternelle, *ennemis du despotisme*, *soutiens de la liberté*, *amis des droits de l'homme*, *point central des arts et métiers.*

Quel est le misérable abandonné de la nature qui ne veut pas être un homme *franc* ?

La première lettre du Tribun de 1789 à la nation françoise commençoit ainsi :

„ Restes du plus vertueux des peuples, soyez attentifs ; pensez à vos antiques honneurs, à ce nom d'*homme-franc*, encore le plus beau titre que puisse desirer chez toutes les nations un véritable ami de l'humanité. „

Il a fait son devoir depuis lors. Ami de la Vérité, je poursuivrai ma route, je remplirai ma tâche. Sans la fausse espérance de pouvoir écrire comme on prononce, on n'eût jamais fait du mot *Isis*, sacré chez nos ayeux, le mot *Jesus*, qui veut dire et qui est la même chose. On n'eût pas versé tant de sang, on n'eût pas fait tant de mauvais livres et donné tant de palmes de martyres !

S'il falloit écrire comme on prononce, il n'y a personne qui n'ait un organe varié et une prononciation particulière, quel seroit le moyen possible de fixer, pour tous les climats divers, une prononciation générale sans diversité ? Es-



sayez d'écrire comme vous prononcez, et vous aurez autant d'orthographes, que d'écrivains ; Duclos qui a aussi son orthographe, n'écrira pas comme Voltaire ; jugez de l'embarras que les autres nations auront à lire vos ouvrages ! à *concevoir* un même esprit social qui les unisse, qui féconde les desseins de la nature, et qui *enfante* l'égalité !

Voudriez-vous, au contraire, faciliter l'étude des langues européennes, qui ne sont diverses que par votre légéreté à croire et à répéter, comme des automates, des mots qui n'ont pour vous aucun sens, que tous les écrivains déterminés *à bien comprendre la vie et la nature*, ne permettent plus que le tems couvre de poussière, en son vol rapide, les créations du génie, comme il balaye les cités et les empires qui s'effacent sous ses pas ?

Je ne sais pas trop ce que vous entendez par le nom de *roi*, vous autres hommes libres ; mais si vous n'en voulez faire qu'un homme, et l'ami de tous les hommes *francs* de toutes les nations où il y en a beaucoup, où il y en aura davantage, faites-nous *un roi des Francs* ; ne nous faites qu'un *roi des Francs* !

Ce n'étoit pas grand'chose qu'un *roi des*

Francs.

Francs. De majoribus omnes ! Dans les affaires importantes, il consultoit *tout le monde.*

§. 68.

Ce qu'on doit savoir avant de lire le §. suivant.

Le morceau qu'on va lire sur le caractère de ces hommes rares destinés par la nature, comme Jean-Jacques, à réveiller les nations, est bien sorti réellement de ma plume et de mon cœur, mais ce sont les résultats des entretiens d'un Franc du Nord et de sa correspondance amicale.

En écrivant ces observations, j'ai souvent quitté la plume trop vivement ému. Vous autres, qui ne voulez que ramper sur la terre, ou seulement avoir des maîtres de votre choix, vous que je voudrois pouvoir embrâser du feu sacré qui me dévore, sachez une fois vous recueilir, et votre cœur vous dira : Ce n'est pas-là sans doute une homme *de lettres*, c'est un homme d'*idées*, qui a la *conscience* d'être entendu, et qui se livre à toute la chaleur de son ame. Ce n'est plus le philosophe sévère qui soupçonne la renommée de faire des géans de quelques nains. Il croit à la liberté conquise et bien sentie ; de-là ces images ardentes, et

tous ces traits d'un grand peintre ! malheureusement c'est le style sauvage d'Ossian et des anciens Bardes : c'est quelquefois beau comme Homère et la nature, mais il faut des *hommes* pour l'entendre.

§. 69.

Caractère de l'homme intègre, destiné par la nature à réveiller les nations.

Celui qui ne va jamais au-delà de ce qui est, du vrai, du bon et du sublime, n'est point sans doute, d'une *trempe* ordinaire ; mais ce n'est point encore là l'homme destiné par la nature à réchauffer le globe, et à causer dans l'univers de grandes révolutions.

Le guerrier qui a une connoissance parfaite de l'exercice des armes, s'il combat, toujours placé au premier rang, ne peut être observé que par des camarades qui combattent à ses côtés. Celui qui doit servir de modèle à des légions entières, *quitte les rangs*, et affronte l'ennemi par une démarche si inattendue que les deux armées sont dans l'épouvante ; l'agitation terrible de son panache, qui peint celle de son ame, attache tous les regards ; émue par la terreur qu'inspire son courage, toute l'armée

ne voit plus dans ce guerrier qu'un Dieu vengeur, qui a pris une forme humaine, tout s'ébranle, et les bastilles ne sont plus. — Déjà des *indignes* ont réussi à s'attribuer seuls la victoire. L'ingratitude et l'insolence est toute leur bravoure, toute leur prudence, tout leur art ; c'est leur nature toute entière !

Ces hommes *deshontés* s'emparent des tribunes. „ Voilà, disent-ils au peuple, la corne d'abondance que nous avons arrachée pour vous, sous les regards même du *tout-puissant*, armé de la foudre. „ Paroles séduisantes, dont la vertu perfide est de rendormir les peuples, que l'ami des hommes avoit réveillé d'un long sommeil ; ceux qui s'enyvrent de ces espérances enchanteresses, se réveilleront encore chargés de fers !

L'homme qui doit briser le sceptre de la tyrannie, instruit par la nature seule, d'une manière qui tient du prodige, répand autour de lui la grave et terrible vérité, pour troubler d'atroces jouissances et forcer l'indigent, qui souffre, à sentir ses propres droits, dans l'exemple qu'il lui montre en sa personne.

Là, où le vice effronté marche la tête haute, où l'égoïste sanguinaire foule des hommes sous

ses pieds *sur leur propre héritage*, et qui les frappe ainsi *sur le sein de Dieu même*, il n'a d'autres armes que *la parole*; mais avec une bouche de fer, il appellera ces tyrans par leur nom. Il prend d'une main, tremblante, — mais c'est de fureur, — la longue chaîne des esclaves, et les conduit à travers les rangs des automates armés qui les gardent, jusqu'aux pieds du trône; il secoue puissamment leurs fers à la face du tyran, tandis qu'il élève avec audace une autre main vers le ciel, pour le faire trembler devant le glaive de la justice, qui vengera l'humanité opprimée. C'est ainsi qu'il parle!

La nature n'a-t-elle que votre langage, courtisans?

Personne encore parmi les esclaves, ne sait ce qu'il a voulu dire; il lui seroit impossible à lui-même de vous l'apprendre.

« Malheureux, s'il faut vous le dire, comment le comprendrez-vous? » (1)

Il sent seulement *qu'il a parlé*, que la nature a parlé en lui; et ce qui le console de vos mépris, il sent encore qu'il a été entendu; témoins ces esclaves qui continuent de secouer

(1) J. Jacques, dans son Emile, vol. 4.

machinalement leurs fers ; et ces tyrans, qui ne dorment plus, toujours épouvantés par de sinistres présages.

Des hommes frivoles n'ont point de sens assez exquis pour distinguer ce langage qui parle au cœur; le principe de ses actions extraordinaires ne tombe point sous les sens de la multitude, stupide et aveugle en la présence des bourreaux. Non, la nature, dans sa marche, ne laisse point de traces pour l'œil vulgaire.

Ainsi, dans le silence des vallées, se rassemblent des vapeurs inflammables que le soleil attire, sans que le berger s'apperçoive de leur démarche majestueuse vers la cime des montagnes. Peu-à-peu, ces nuages, qui se grossissent, ne peuvent plus porter l'immense fardeau ; alors la tempête prend sa course, traverse l'immensité de l'Océan, entasse les ondes en pyramides ; et de ces hauteurs épouvantables, pousse des hurlemens vers le Nord, et dans ces forêts solitaires, où le chêne regarde sans effroi les révolutions à travers les siècles. Embrassez d'un regard la multitude immense de tous les points du cercle de l'éternité, et vous bénirez ces orages et ce puissant mouve-

ment des mers, qui empêchent une putréfaction universelle, dont le silence profond des ténèbres et la totale inaction de la création menaçoient la nature. Loin de craindre pour les montagnes, pour les vallées, pour les forêts et pour les champs et pour l'homme *intègre* qui les cultive, espérez, après l'orage, une fraîcheur bienfaisante et une respiration plus libre.

L'homme qui doit ressusciter les nations en léthargie, est toujours préparé par la nature dans un silence profond, comme les orages bienfaisans. . . . .

Une sensibilité profonde, inconcevable dans ses effets, des sens très-fins, une imagination ardente et un cœur droit, voilà tout son héritage. Comme tous ces dons de la nature n'attirent point d'admirateurs, celui qui les possède les ignore long-tems; il n'en présage point l'usage futur : toujours simple, franc, toujours ouvert comme la nature, il est tout ce qu'il peut être, pour inviter ceux qui l'environnent à s'emparer de lui, à enchaîner son cœur, à lui ravir l'estime des gens honnêtes, la bienveillance de ses amis, sa propre confiance, ses espérances les plus douces. La nature semble l'avoir destiné, dans ses premières années, à

être trompé en tout, comme pour le forcer à tout examiner par soi-même.

Il a trop de l'homme, pour apprendre à résister de bonne heure aux charmes de la séduction. Des images enchanteresses, qui lui font illusion, l'entraînent vers mille abymes et l'y plongent.

Cependant l'amour de l'humanité n'est jamais banni de son cœur; mais alors il y est sans force. Dans ces rares intervales, où, malgré les plus longues et les plus vaines tentatives, il essaye encore d'ouvrir les yeux, tant de chimères, tant de monstres l'environnent, le balottent, le font tourner dans leurs inextricables labyrinthes, que le malheureux échappe, avec peine, à la douleur de désespérer de la vérité. Naturellement bon, malgré ses éternelles épreuves et ses douloureux combats, il conserve toujours assez de forces pour ne vouloir jamais être sûr, que l'amour, que l'amitié, que la liberté, que la justice, que la vérité ne sont pas sur la terre.

L'infortuné qui veut échapper au naufrage, ne s'attache pas, au milieu des ondes agitées, sur la planche protectrice, avec plus d'efforts et de chaleur qu'il ne saisit la main d'un ami!

Il se harponne à son cœur ; on ne pourra plus l'en arracher sans déchirer ses propres entrailles.

Enfin, ses yeux exercés distinguent d'eux-mêmes les contours glorieux d'une belle image de la vérité, qui repose *sur le sein de la nature*, de peur que la main des tyrans ne la puisse défigurer dans la corruption des siècles.

Comme il en est arrivé à ce degré de misère, où il trouve par-tout et dans tout un ennemi, il accuse sa joie ; il se soupçonne, se croit au moins endormi, enivré, abusé par quelques noirs esprits, dont il ne connoît point toutes les ruses. La vérité seule ne peut point tromper ; *il sait cela* : et il l'embrasse dans sa pensée et dans son cœur, et dans toute son existence.

Son ame est sans cesse en activité, veille toujours, combat toujours, combat même des fantômes, contre des ombres de danger. Toujours de nouvelles épreuves ! Ce qui le rend plus fort, plus clair-voyant, mais aussi plus dur, inflexible ! son amour immense pour les droits de la vérité, qui se réveille si ardemment dans son cœur, réveille également l'audace de ses ennemis.

On ne le découragera plus ! il sait mainte-

nant ce qu'il doit attendre des oppresseurs et des esclaves ; les divers moyens de montrer ses forces ne sont point en son pouvoir, seront rarement du goût de son siècle ; en dépit de tous les obstacles, il *créera* une force pour la vérité qu'il rendra *toute-puissante* ; n'importe de qu'elle manière il remplira sa tâche.

Dans cette lutte d'un *Dieu de la nature*, contre les démons de la tyrannie, frappé, froissé, brisé, déchiré, dispersé dans tout son être, tout ce qu'il a d'un homme se fortifie : son œil, où siège toute son ame, observe tout autrement les hommes et les choses. Le monde et ses changemens, l'homme et ses intérêts se présentent à ses yeux et à son cœur sous d'autres formes ; de-là s'accroît, malgré lui, cette force de réflexion, qui enfonce ses regards, dans ses entrailles, pour y embrasser toute la création de son corps et de son ame.

Il ne craint plus de s'égarer ; il a un point d'appui. Ce qu'il trouve par-tout. c'est Dieu ; et il voit par-tout la vérité où il trouve Dieu.

Dans le livre de la création, le cœur de l'homme, qui en est une si belle page, devient son étude la plus chère. Que l'homme est déchu de sa dignité! Pour en découvrir la cause ;

il va consulter les annales de l'humanité ; il cherche au fond des sanctuaires, si les droits et les espérances des vrais enfans de la nature n'y seroient point cachés sous les voiles ensanglantés du fanatisme, et mis en lambeaux par l'hypocrisie *farouche*, qu'il reconnoît à ses génuflexions, à ses inquisitions et à ses poignards !

Qu'a-t-il trouvé dans l'antre impur qu'ils appellent, ces brigands, le temple de la lumière, de la joie, de la fraternité? — Des cris funèbres, des aveugles, des victimes, des bandeaux, un horison plein de ténèbres, de sang, de bûchers, d'anathêmes.... Il s'écrie en reculant d'horreur : « L'enfer est vuide, ils sont tous là »!

Mais sur ses pas se précipitent des images toutes dégoûtantes de sang, les ombres de plusieurs millions d'infortunés, sacrifiés, tués, égorgés par les prêtres. Le tumulte de son sang, et l'orage qui s'y élève, font de cet homme trop sensible, un homme de fer, pour renverser le colosse monstrueux du fanatisme !

Vous le prendriez pour un malade, qui a perdu le sens, commun à tous les hommes,

car il s'en va criant par les places publiques : « où allez-vous chercher la nature, les joies fraternelles et la céleste liberté ? Tout ce qui n'est pas conforme à la nature, n'est que fable et fantôme. Tout ce qui vient de Dieu est si doux et si pur, et sans tyrannie. *Le monde entier est son temple*, celui qui s'occupe du bonheur de ses enfans, est son *envoyé*, son ministre. Amour, amitié, fraternité, égalité, *voilà toutes ses loix*, écrites *par tout* dans la nature ».

N'attendez pas qu'il puisse être le compagnon souple et complaisant d'une poupée ambulante, vuide entièrement de sentimens et de pensées. Il ne s'identifie qu'avec ceux qui ont souffert, qui ont combattu pour la bonne cause ; pendant ces entretiens de l'ame, où il promet en son cœur de servir, à ceux qui gémissent, d'organe incorruptible, les hommes légers et volages, en le regardant à la dérobée, se parlent bas à l'oreille. Le profond mépris que ces gens-là lui inspirent, le replongent de nouveaux dans ses *réflexions* sévères.

Bientôt les prétendus sages, et les soi-disans amis des hommes, s'apperçoivent que son œil pénétrant lit dans les cœurs, et ils lui ferment la porte ; mais lui, il voit à travers la porte,

jusques dans les replis de leur ame. Son regard, malgré tout obstacle, va leur apprendre qu'il leur sera demandé compte de leurs fausses vertus.

Ce n'est pas lui qu'il voit l'objet de la dérision des Indignes, c'est tout un peuple, ce sont tous les peuples ! La nature qui l'a conçu *intègre*, *entier* (1), a attaché à son cœur tout ce qu'elle a de parties sensibles dans l'immensité des êtres organisés. Le trait méprisant, lancé avec indifférence sur l'esclave, n'a blessé que lui seul, qui porte dans son sein le cœur de l'esclave : sa poitrine se gonfle, sa bouche ne peut plus articuler que des soupirs enflammés ; toutefois ceux qui l'ont tant méprisé se troublent, voudroient pouvoir capituler avec lui pour qu'il n'expose point toute leur honte. Il ne capitulera pas ; son ame et sa pensée ne se plieront plus à un langage ordinaire, il s'en créera un nouveau qui lui sera propre, vrai, libre, audacieux, ravissant comme le systême de ses pensées ; c'est un lion, dans sa force et dans sa fureur, qui enlève la dépouille des bêtes orgueilleuses, qui déchire leurs entrailles : c'est l'homme-Dieu dans la nature, c'est

(1) *Integer, totus.*

l'homme-Dieu qui confond tous les scélérats adorés par des esclaves ; sa voix éternelle, que les tyrans n'enfermeront pas dans leurs tombeaux, remplira sa destinée d'un libérateur des humains.

Pauvre Jean-Jacques, tu as fourni les traits de l'homme extraordinaire et toujours méconnu, qui doit influer sur les destins de l'univers ! il a souffert pour la liberté, combattu pour la liberté, il vient de conquérir la divine liberté !

Quel œil assez pur a su distiguer ce nouvel envoyé de la nature, dans le pauvre citoyen de Genève, qui changea trois fois de religion pour avoir du pain ? que les beaux esprits de son tems peignoient comme un polisson, qui travailloit dans son galetas à deux sols la feuille ; le peuple qui se vantoit le plus de son urbanité, lui a craché au visage, l'eût volontiers couronné d'épines par derision ; les ministres de la vérité et de la justice lui ont préparé des bûchers !

Delà ses nerfs endoloris, desséchés par le manque total des besoins de la vie, lui ont donné un air de mauvaise humeur et de singularité, qui l'ont entraîné quelquefois au-delà

des bornes ; mais ne calomniez pas les grands desseins de la nature : sans l'amertume et l'étrangeté de son langage, il ne se fut point attiré toutes les haines des ennemis de la vérité, de tous les faux sages ; et pour repousser tous les traits empoisonnés des plus odieux satyres, il n'auroit point exposé toute la misère du foible dans le développement sublime de ses malheurs et de son grand caractère. Quand il eut cessé de parler, et que les hommes l'eurent oublié dans sa retraite, la terre, qu'il vouloit changer en un lieu de délices pour ses enfans, lui offrit, pour réjouir son ame, des fleurs balsamiques et des herbes fraîches qu'il recueilloit pour ses jeux innocens.

Et pour sa récompense éternelle, tout ce qu'il a conçu de grand et de sublime, descendra sans cesse, avec son nom, sur les aîles de

autre *existence*, il en recevra par reconnoissance un baume salutaire pour sa vieillesse. VOILÀ TOUT L'HOMME : car la nature n'a pas de mesures inégales. Ses lois sont universelles. C'est pas à pas, et de degrés en degrés qu'elle conduit l'homme *intègre*, à la perfection du bonheur !

Cependant vous autres, dignes interprêtes de la nature et de la vérité, poursuivez votre route dans l'empire de la création, sans jurer, ni sur Pythagore, ni pour Socrate, ni sur la parole du citoyen de Genève ! cueillez des fleurs comme des fleurs, et des vérités comme des vérités.

Vous aurez beaucoup à souffrir ; l'ambition et l'hypocrisie, se glissent dans les ténèbres, armées de poignards cachés sous des voiles impurs ; mais la vérité n'a plus rien à craindre de leurs infâmes pratiques. Les bras armés de plusieurs millions d'amis et de frères, s'étendent jusqu'à la patrie régénératrice de la liberté. Les noms de nos amis, bien éprouvés, sont inscrits, avec le sang des frères, aux autels des Francs ; leur ESPRIT et leur GLOIRE sont en sûreté !

Les Francs, vos ancêtres, qui estimoient bien moins leur vie que la liberté, nous ont

laissé leurs glaives ! et pour symbole de leur caractère le chêne *imployable.*

Pour la liberté ! c'étoit leur mot de ralliement ! Que la feuille du chêne . que la feuille de la liberté garnisse aussi notre casque ! quand les tyrans s'élanceront armés pour envahir les droits des hommes , que nos cris de vengeance et le bruit de nos armes remplissent l'atmosphère de frémissemens et de terreurs. Alors les peuples se rassembleront autour de nous , de tous les coins du monde ; les détonations de cent bouches enflammées feront trembler la feuille de la liberté sur nos casques (1).

Nons enfoncerons , comme la foudre , les bandes maudites de ces tigres sanguinaires ; notre intrépidité sera invincible , notre courage irrésistible ! Francs et frères , ciel et terre ! il s'agit de la liberté.

§. 70.

Ce qu'on a toujours promis aux peuples pour commencer les révolutions.

Ne remontons qu'à vingt deux ou vingt-trois

(1) Le 12 juillet , les Parisiens prirent des feuilles d'arbres , pour premier signe d'insurrection !

siécles

siècles de perfidie et d'ingratitude de la part des sénateurs et des rois.

Il y a environ deux mille trois cents ans, les décemvirs ou magistrats du peuple Romain déclarèrent que rien, absolument rien, ne pouvoit avoir force de loi sans la sanction de la volonté générale ; que la majorité seule d'une nation pouvoit connoître quelles étoient les loix nécessaires pour le plus grand bonheur de la majorité des citoyens. Ils devinrent les représentans du peuple, se liguèrent avec des Ordres supérieurs, *héréditaires*, et presque aussi-tôt, lorsqu'il ne s'agissoit plus que de ratifier les loix qu'ils avoient préparées, on trouva pour empêcher la sanction promise d'anciens prétextes, toujours les mêmes. *Les tems*, disoient-ils, *ne sont pas mûrs*.

Plus de douze siècles s'écoulèrent. Après toutes les perfidies du roi Jean, lâche, imbécille et sanguinaire, qui juroit toujours *par les dents de Dieu*, le monarque et la noblesse aux abois, appellèrent dans leurs *assemblees*, dites *nationales*, les communes d'Angleterre, sous le prétexte de remédier aux abus, et en effet pour obtenir des impôts considérables. Ils parlèrent au peuple Anglois, comme les décem-

virs au peuple Romain. Ils disoient alors dans leurs *édits* de convocation ; « il est juste que les réglemens qui intéressent tout un peuple, soient approuvés de tout un peuple, et toute la nation doit réunir ses efforts pour repousser un danger qui menace toute la nation ».

Observez que je copie ici littéralement les annales d'Angleterre, traité de Brady, année 1259.

Promettre est un, disent les rois, et tenir est un autre. Les *seigneurs* Anglois ayant retrouvé leurs énormes *griffes de démon* ou propriétés monstrueuses, c'est la même chose, se gardèrent bien de mettre en exécution des principes *si nouveaux*, qui les auroient *dé-mon-seigneurisés*. Ils dirent insolemment : *Les tems ne sont pas mûrs.*

En 1788 ; c'est-à-dire, plus de sept cents ans après, Louis seizième, notre ci-devant roi, paroissant vouloir abjurer le despotisme, mais uniquement pour se populariser un instant, invita tous les hommes éclairés à lui dire la vérité, promettant en face de l'Europe, « de *remettre* la nation dans l'entier *exercice* de *tous* les droits qui lui appartiennent. »

Je cite paroles pour paroles, voyez l'arrêt du conseil d'état du 8 août 1788.

Vous savez tous, amis de la vérité, comme il vous a bien accueillis, quelque prudence que vous missiez à soulever légèrement, les uns après les autres, tous les voiles du fanatisme. Combien d'hypocrites, de scélérats, de prêtres et de valets de cour se sont écriés de toutes parts : *Les tems ne sont pas mûrs.*

Trois ou quatre cent mille *hommes* armés jusqu'aux dents allèrent lui rendre visite ; « vous n'étiez, lui dirent-ils, qu'un esclave à la chaîne, nous les brisons, et comme nous vous croyons un bon enfant, prenez le sceau de l'état, et quarante-cinq millions pour vos *menus* plaisirs. Venez avec nous ; en vivant avec des hommes vous pourrez apprendre à le devenir. C'est notre espérance ». Bonne ville de Paris, tu l'amenas dans la capitale.

Le bloc-royal resta comme à Versailles,
Sans pudeur, sans esprit, sans cœur et sans entrailles.

Ce que tout le monde sait, ce que nous avons dit, et qu'il sera bon de redire encore plus d'une fois.

Le Sénat François, expressément chargé



d'affermir , sur des bases inébranlables , une bonne constitution et le meilleur gouvernement possible pour un siècle généreux, *déclara*, comme les décemvirs, comme les seigneurs et les monarques Anglois et François , que *la loi ne pouvoit être que l'expression de la volonté générale.*

C'est-là , dans son entier , la véritable constitution d'un peuple libre , c'est-là ce qui est vrai , immuable comme le passé ; tout le reste est réglementaire et de gouvernement.

Si dans l'ivresse du pouvoir, le sénat pouvoit oublier ou trahir sa déclaration fondamentale , s'ils avoient l'ingratitude et la cruauté de nous dire encore , *les tems ne sont pas mûrs* , nous aurions un gouvernement quelconque , mais point de constitution.

Ils sont envoyés pour en faire une , ils l'ont promise , et je prends acte de leur parole.— Ils la tiendront !

Nont-ils donc pas reconnu à notre courage, à notre prudence , à notre union , à notre loyauté , à notre parler franc et généreux, que les hypocrites et les tyrans *sont mûrs* ?

La sanction universelle et annuelle une fois mise en exécution , dans un grand empire,

l'univers entier se lève et reste debout, et en liberté pour toujours.

Si les tems ne sont pas mûrs pour l'Assemblée nationale, Amis de la Vérité, vous qui *mûrissez* en un clin-d'œil d'oiseau, les Bastilles, allumez dans tout l'univers, un feu si terrible, que la liberté mûrisse enfin pour les nations : que de tous côtés on s'écrie :

Les tems sont arrivés, et pour leur châtiment,
La trompette a sonné le dernier jugement,
Les Francs au monde entier doivent servir d'exemple.

§. 71.

Organisation des assemblées souveraines d'un peuple libre.

1°. Les 12, 13 et 14 juillet, si célèbres dans l'ancien monde et parmi nous, seront à jamais consacrés, à des fêtes nationales, où l'on recueillera les volontés particulières de la totalité absolue des habitans de l'empire.

2°. Tous les corps administratifs, diviseront et subdiviseront leurs communes et sections par *cent votans* ou environ : s'efforçant, autant qu'il sera possible, de ne point éloigner les citoyens de leur domicile, pour les lieux de rassemblement.

P 3

3°. On admettra dans les centaines, tout citoyen âgé de 25 ans, ou émancipé par quelque action utile à la patrie, domicilié ou non; car c'est la faute d'un mauvais gouvernement, si un seul homme n'a pas, à vingt-cinq ans, femme, enfans, la suffisante vie, un domicile et des armes.

Premier jour.

A la même heure, dans tout l'empire, au lever du soleil, les assemblées souveraines ouvriront leur séances par cette déclaration :

„ La majorité des volontés particulières,
„ forme la volonté générale qui fait la loi ;
„ c'est à la loi seule de régner „.

Forme des assemblées.

Point de haut bout; ni de droite ni de gauche. L'assemblée sera rangée en forme de cercle, pour peindre l'éternelle égalité.

Au milieu du cercle on aura soin de placer une pierre qui servira, comme à Lacedémone, d'autel, d'éminence et de tribune.

Tenue des assemblées.

1°. La centaine choisira, par acclamation, dans son sein, une voix sonore; et même à volonté plusieurs lecteurs.

2°. On donnera lecture de la loi *provisoire*, à la fin de laquelle seront écrits ces mots : *Citoyens*, *voulez-vous cette loi* ?

3°. Les votans répondront individuellement, *oui* ou *non*. Point de discussion.

4°. La centaine aura son registre *de votes* ; on choisira, par acclamation, deux secrétaires ou davantage pour inscrire les volontés sur le registre de l'assemblée.

5°. Copie des volontés et les résultats de la volonté de la centaine, sera remise au doyen d'âge, qui paraphera.

6°. Après l'assemblée, fêtes fraternelles, repas frugal, danses et courses, etc. On pourroit, dans la capitale et les grandes villes, y rappeller les anciens jeux olympiques.

Deuxieme jour.

Nouvelles assemblées des doyens et secrétaires de chaque section pour recenser les votes.

Les citoyens, admis comme spectateurs à ces recensemens.

Encore des fêtes et des festins fraternels, aux fraix de la commune entière.

Troisième jour.

Le centre commun ou municipalité, affi-



chera le récensement général des votes, qui seront envoyés par les municipalités aux cantons, les cantons enverront aux districts, les districts aux départemens.

Les départemens enverront leur récensement général au cercle national, comité permanent, pouvoir initiatif, et représentatif.

Les élus du peuple publieront à son de trompe, les récensemens des volontés départementaires, et diront si le décret proposé obtient la majorité : *c'est une loi de l'empire.*

Si le décret n'a pas la majorité, ils effaceront du *code national* la loi provisoire.

N. B. Avec des assemblées souveraines et annuelles, ainsi organisées, tous les gouvernemens, quels qu'ils soient, sont bons, puisqu'ils deviendroient perfectibles et tendroient *nécessairement* chaque année au plus grand bien de la majorité, qui ameneroit insensiblement le bien commun *de la totalité.*

§. 72.

Comparaison.

Vous comparez toujours la constitution d'un peuple à la constitution humaine, et vous dites, il faut là une tête et ici des pieds, sans

doute, mais, voulez-vous toujours être la tête et nous la plante des pieds ?

Le peuple, qui anime la constitution de l'état, comme le sang qui vivifie la constitution de l'homme, doit arriver à toutes les places, comme le sang qui circule par-tout également dans le corps humain. Cette comparaison que nous fournit la nature, a-t-elle besoin de commentaire ?

§. 73.

Des sorciers.

On croyoit autrefois aux *sortiers*, a dit Voltaire, et des juges qui n'étoient pas *sortiers* les faisoient rôtir à petit feu pour le salut de leur ame.

Les trois jours des *destinées* sont appellés dans les annales de l'ancien monde, *dies sortium*, jours des *sorts*, jours des partages, jours de la divison des parts *destinées* à chaque membre de la communauté.

Les premiers qui parlèrent sérieusement de diviser les héritages, et qui trouvèrent dans ce partage universel *l'art social*, furent ce que les *initiés* appelloient entre eux les *sortiers*.

Si l'on eût dit aux peuples opprimés et dé-



pouillés de leur patrimoine, les *sortiers* sont les véritables amis de l'égalité, de la fraternité, qui travaillent à établir, par la division successive des *sorts* ou *partages*, la grande *communauté* de tous les biens et de toutes les espérances de la terre, on n'eût pas osé brûler les *sortiers*.

§. 74.

Des magiciens.

Les magiciens, ou disciples des *mages*, ne s'occupèrent, comme les *sortiers*, que de la division des terres, et ne virent jamais le succès de leurs opérations que dans une division successive, universelle, qui devoit amener la communauté.

Leurs *anneaux* magiques représentoient *l'année*; leurs cercles étoient pareillement l'emblême d'une constitution universelle et d'une sanction annuelle, où le tout gouvernoit le tout; le cercle lumineux ou lanterne vulgairement appellée *magique*, est une de ces allégories antiques qui donne une idée de leurs connoissances toutes naturelles.

On se rappelle que nombre d'imbécilles ou de charlatans, feignant d'être *magiciens* ou

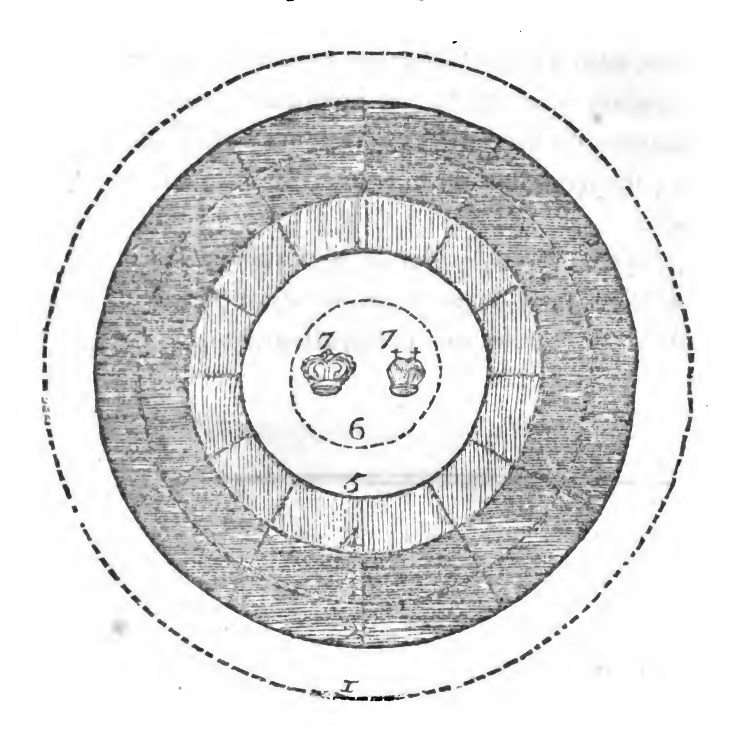
sorciers, commencent toujours, dans nos contes de la mère l'Oie, par de grands cercles ou signes de croix.

Toutes les initiations anciennes, et même encore parmi les modernes, la haute maçonnerie, véritable confédération universelle, n'est composée que de cercles magiques, où les amateurs du merveilleux sont loin de chercher les premiers essais d'un gouvernement perfectible.

Nous en ferons graver ici plusieurs très-peu compliqués, lesquels pourront servir de modèle à des cercles moins imparfaits.

CERCLE CONSTITUTIONNEL.

Constitution politique de l'Angleterre. Par Alfred.



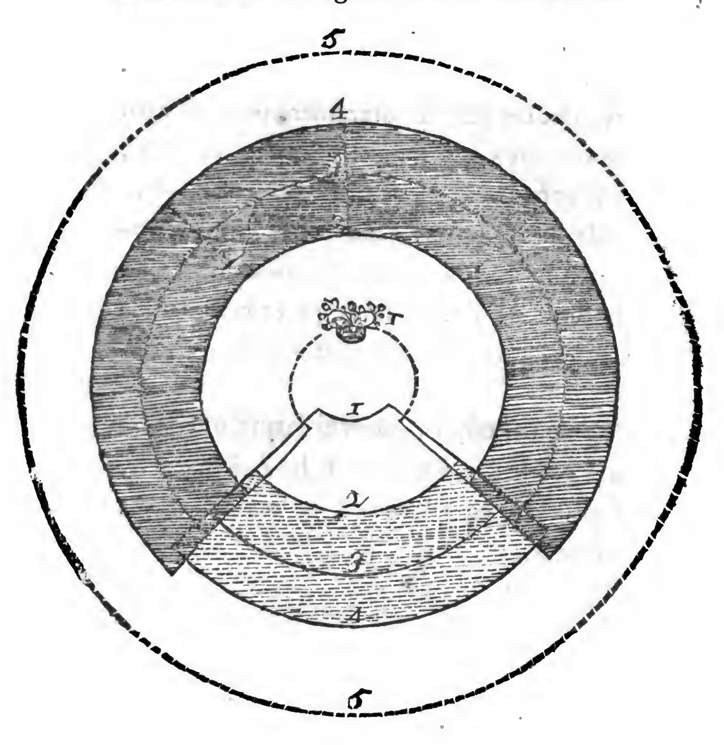
Explication de la première planche.

1. Paysans en esclavage.
2. Hommes libres divisés en dixains, et choisissant leurs dixainiers tous les ans.
3. Juges, magistrats et commandans des centuries, choisis par les dixainiers tous les ans.
4. Commandans et magistrats des comtés; choisis tous les ans par ceux des centuries.
5. La Mycle-Gemot, Folk-Mote, ou assemblée annuelle de tous les hommes libres de la nation, où l'on examinoit et ratifioit les actes ordinaires de la législature et du gouvernement.
6. La Wittenagemot, ou législature ordinaire formée par le roi, les barons, les évêques, etc.
7. Les puissances exécutive et ecclésiastique coordinées,

Planche II.

CERCLE CONSTITUTIONNEL.

Gouvernement d'Angleterre à la révolution.

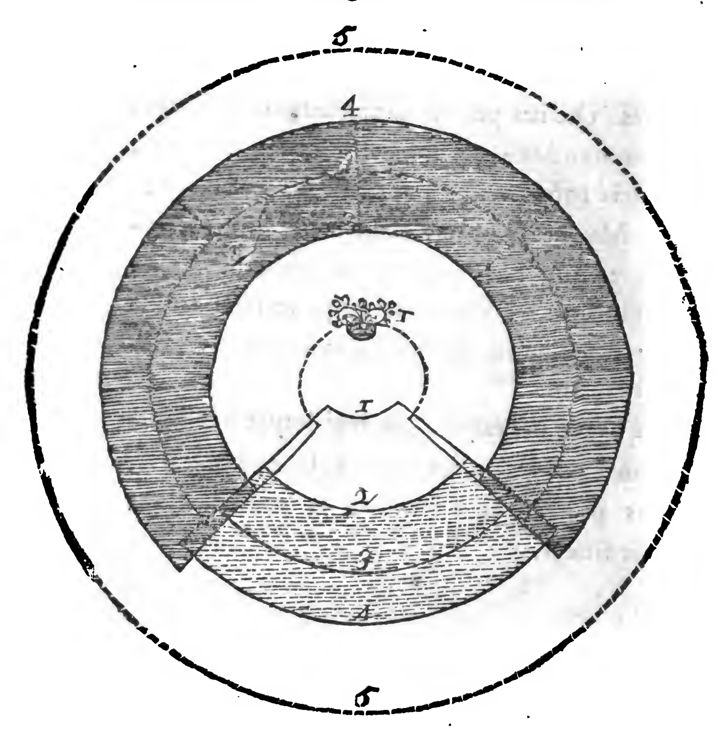


Explication de la deuxième Planche.

1. L'aristocratie partagée inégalement : la majorité ayant la couronne en tutelle.
2. La législature partagée inégalement et choisie par les divisions inégales de l'aristocratie.
3. Les lords-lieutenans, les shériffs, les archevêques, les évêques, etc. choisis par l'aristocratie, la majorité usurpant le nom des rois.
4. Les juges de paix, les prieurs, les curés, etc. choisis par l'aristocratie, les lords-lieutenans, etc.
5. Le corps du peuple, déçu et amusé par des formes et des apparences : mais n'ayant au fond aucun choix dans les élections, ni aucune part dans le gouvernement politique.

CERCLE CONSTITUTIONNEL.

Gouvernement d'Angleterre à la révolution.



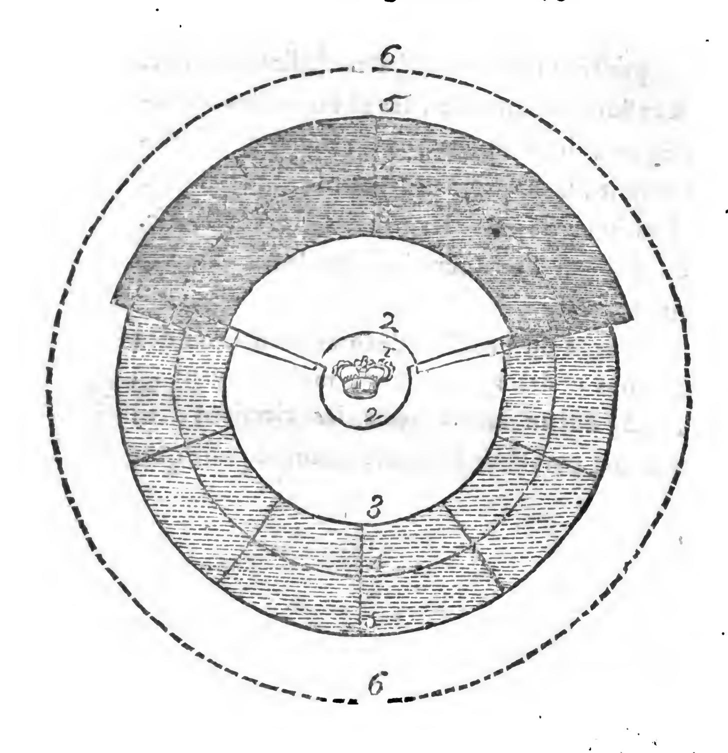
Explication [illegible]

1. L'aristocratie [illegible] jorité [illegible]
2. La législature [illegible] sie par les divisions [illegible]
3. Les lords-lieutenants, les [illegible] vêques, les [illegible] tocratie, la majorité [illegible]
4. Les juges de paix, [illegible] choisis par l'aristocratie [illegible] nans, etc.
5. Le corps du peuple [illegible] formes et des apparences [illegible] fond aucun [illegible] aucune part [illegible]

[illegible] la [illegible] vê- [illegible] de [illegible] sis, [illegible] ière [illegible] par [illegible] ayant [illegible] ns, ni [illegible] tique.

CERCLE CONSTITUTIONNEL.

Gouvernement d'Angleterre en 1790.



Explication de la troisième planche.

1. La couronne très-émancipée et ayant de l'influence sur une petite majorité de l'aristocratie.

2. L'aristocratie partagée presque également.

3. La législature choisie par le roi et par l'aristocratie, et gouvernée et partagée de la même manière.

4. Les lords-lieutenans, les archevêques, évêques, etc. choisis, gouvernés et partagés de la même manière que le parlement.

5. Les juges de paix, prieurs, etc. choisis, gouvernés et partagés de la même manière que leurs patrons.

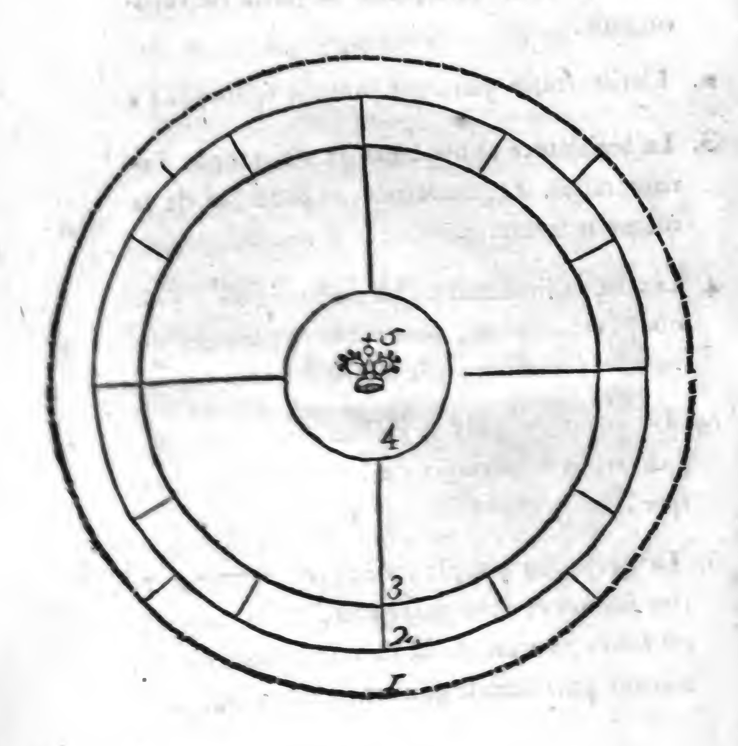
6. Le corps du peuple, déçu et amusé par des formes et des apparences, mais n'ayant au fonds, aucun choix dans les élections, ni aucune part dans le gouvernement politique.



Planche IV.

CERCLE CONSTITUTIONNEL.

Constitution de France.



Explication de la quatrième planche.

1. Le peuple divisé en districts, mais ceux qui ne payent point de taxes, et ceux qui sont *en servitude, n'ont point de voix et ne sont pas citoyens.*

Les citoyens dans leurs districts choisissent,

2. Les électeurs partagés par honneur en districts. Cette distinction ou cet honneur, leur vient du droit qu'ils ont d'élire les juges, les magistrats, les évêques, etc. qui président dans,

3. Les départemens. Les mêmes électeurs choisissent,

4. L'assemblée nationale.

5. Le pouvoir exécutif, ayant *le privilège* d'envoyer des commissaires pour présider aux assemblées de district.

§. 75.

Du Cercle Social et de la difficulté de tracer un bon plan de législation.

Je vais d'abord transcrire un chapitre d'Helvétius.

» Peu d'hommes célèbres ont écrit sur la morale et la législation. Quelle est la cause de leur silence ? Seroit-ce la grandeur, l'importance du sujet, le grand nombre d'idées, enfin l'étendue d'esprit nécessaire pour le bien traiter ? Non.

» En ce genre un excellent écrit regardé tout au plus comme le rêve d'un homme de bien, devient le germe de mille discussions, la source de mille disputes que l'*ignorance* des uns et *la mauvaise foi* des autres, rendent interminables. Quel mépris n'affiche-t-on pas pour un ouvrage dont l'utilité *éloignée* est toujours traitée de chimère platonicienne !

» Dans tout pays policé et déjà soumis à certaines loix, à certaines mœurs, à certains préjugés, un bon plan de législation presque toujours incompatible avec une foule d'interêts personnels, d'abus établis et de plans adoptés, paroîtra donc toujours ridicule. En demontrât-

on l'excellence, elle seroit long-tems contestée.

„ Cependant si jaloux d'éclairer les nations sur l'objet important de leur bonheur, un homme d'un caractère élevé et nerveux vouloit affronter *ce ridicule*.... il faudroit simplifier le problême d'une excellente législation et le réduire à deux propositions.

„ L'objet de la première seroit la découverte des loix propres à rendre les hommes les plus heureux possibles ; à leur procurer par conséquent tous les amusemens et les plaisirs compatibles avec le bien public „.

(C'est ce que j'appelle, moi, constitution universelle !)

„ L'objet de la seconde proposition seroit la découverte des moyens par lesquels on peut faire *insensiblement* passer un peuple de l'état de malheur à l'état de bonheur dont il peut jouir „.

(C'est-là ce que j'entends par gouvernement national.)

„ Pour résoudre la première partie du problême, il faudroit n'avoir égard, ni à la résis-

tance des préjugés, ni au frottement des intérêts contraires et personnels, ni aux mœurs, ni aux loix, ni aux usages déjà établis. Il faudroit se regarder comme le fondateur d'un ordre religieux (fédératif) qui dicte sa *règle* monastique (fraternelle).

„ Il n'en seroit pas ainsi de la seconde partie de ce même problême. Ce n'est pas d'après *ses seules conceptions*, mais d'après la connoissance des loix, et des mœurs actuelles d'un peuple, qu'on peut déterminer les moyens de changer *peu-à-peu* ces mêmes mœurs, ces mêmes loix, et par dégrés *insensibles* de faire passer un peuple de sa législation actuelle à la meilleure possible.

„ Une différence essentielle et remarquable entre ces deux propositions, c'est que la première une fois résolue, sa solution (sauf quelques différences occasionnées par la position particulière d'un pays) est générale et la même pour tous les peuples „.

(Voilà toujours ce que j'entends par la constitution universelle dont il est parlé dans cet écrit, et je suis transporté de joie et d'admiration en transcrivant ce chapitre d'Helvétius, dont les ouvrages m'étoient inconnus il

y a peu de jours. La simplicité de mon cœur et l'amour de la vérité, m'ont révélé les mystères du génie.)

„ Au contraire, la solution de la seconde partie du problême doit être différente selon la forme différente de chaque état. On sent que les gouvernemens Turc, Suisse, Espagnol, ou Portugais doivent nécessairement se trouver à des distances plus ou moins inégales d'une parfaite législation. „

(Voilà ce que j'ai entendu par *gouvernement national.* Les seuls intrigans et des hommes à courtes vues ont pu méconnoître la vérité.)

„ S'il ne faut que du génie — (il ne faut qu'aimer la justice) pour résoudre la première de ces propositions, pour résoudre la seconde, il faut au génie joindre la connoissance des mœurs et des principales loix du peuple, dont on veut insensiblement changer la législation.

„ En général pour bien traiter une pareille question, il est nécessaire d'avoir du moins *sommairement* étudié les coutumes et les préjugés des peuples de tous les siècles et de tous les pays. On ne persuade les hommes que par des faits. On ne les instruit que par des exemples.

Celui qui se refuse au meilleur raisonnement se rend souvent au fait le plus équivoque ».

Amis de la Vérité, après avoir lu ces feuilles, vous devez avoir saisi dans son ensemble *l'esprit des religions*, l'art social, les avantages de bien définir les termes, la nécessité d'établir *le culte de la loi*. J'aurois pu entasser une foule de matériaux, vous parler de l'art de former des mouvemens rapides et universels.

Je n'ai pu tout dire, car j'aurois eu d'utiles observations à faire sur l'art de prévoir et de se ressouvenir, et sur la divination des songes qui semblent donner la certitude d'une alliance *éternelle*, entre l'esprit et la matiere ; et de cette étrange sympathie ou mêlange d'*esprits*, que les baisers enflamment ; mais dans la profonde ignorance où vous êtes encore, des seules choses qui vous intéressent, il me seroit trop difficile de marcher à la hâte et de vous entraîner avec moi, toujours entravé par des mots à double entendre, toujours allarmé de vôtre insouciance : le vrai but que je me suis proposé est de vous forcer à rentrer en vous-mêmes, et à vous demander *d'où vous venez*, *qui vous êtes*, *et où vous irez*.

C'est au fond de votre cœur que vous trou-

verez la résolution de tous les mystères de la nature, l'homme *intègre* est Dieu, c'est lui qui voit, qui sait créer, régénerer, éterniser !

C'est la vérité seule qui rend à l'homme sa dignité, le remet sur ses pieds, élève son front couronné de gloire au-delà des tems et des âges; c'est elle qui peut seule affermir sur des bases inébranlables; la constitution universelle des peuples en liberté. C'est encore elle qui enseigne l'art d'inoculer la raison, la justice, et qui a résolu depuis tant de siècles le problême du Cercle Social, dont elle est le centre.

Toute l'espèce humaine, est déjà précipitée vers son exécution qui est prochaine; les seules circonstances vous indiqueront les moyens les plus doux et les plus raqides. Vouloir tous ensemble une même chose, sera toujours vouloir la justice et marcher vers la vérité. Ne trompe jamais, ni toi, ni ton frère. *Sois juste*; et dans l'accomplissement des sages loix de la nature, tu auras des jouissances infinies.

Si je t'ai inspiré le désir et le besoin de tracer toi-même un cercle social, j'ai achevé ma troisieme partie toute entière : tu ne seras point un homme ordinaire; vraiment digne de hâter un

grand enfantement de la nature, tu précipiteras mon bonheur et le tien qui ne peuvent arriver qu'ensemble.

L'ami de la vérité trouvera dans cet écrit le principe de la *perfectibilité* de tous les gouvernemens, et tous ses léviers pour remuer le cœur humain. Dans la crainte de les offusquer de langage, et pour avancer le succès général, en me prêtant beaucoup à vos petites passions puériles et à ces foiblesses dont vous sentirez le dégoût dès l'instant où vous aurez lu une seule fois dans votre ame, je cède à qui voudra l'entreprendre, la gloire du triomphe, appellant à mon secours les amis de la vérité, de tous les tems, et de toutes les nations.

Ils me surpasseront sans doute, comme j'ai, moi-même, dans la recherche de la vérité, dévancé Bacon et d'autres interprêtes de la nature; mais ils seroient bien injustes de penser qu'ils ne nous doivent rien.

Quant à la forme de cet écrit, elle eût été meilleure si j'eusse estimé davantage ceux qui disent aimer la liberté, l'égalité, la fraternité. Au reste, les envieux et les petits triomphateurs pourront feindre, s'ils le veulent, de méconnoître le prix de ces veilles et des services que j'ai rendus à l'ami de la vérité.

L'homme généreux et franc, souvent ému à la lecture de ces essais, leur répondra toujours par cette maxime, tirée de son cœur et de la nature : ›› Quand une lecture vous élève ›› l'ame, et qu'elle vous inspire des sentimens ›› nobles et courageux, ne cherchez pas une ›› autre règle pour juger de l'ouvrage ; il est bon ›› et fait de main d'ouvrier. ››

§. 76.

Surveillance éternelle.

Prêtez l'oreille à la voix du Tribun du peuple. Non, ce n'est pas Mirabeau, qui vous a appellés aux armes, qui vous a nourris, qui vous a confédérés. Ingrats ! j'ai la fierté de croire que vous reconnoîtrez votre appui, votre frère, et l'indomptable ami de la vérité. Il ne sortira pas un mot de ma bouche qui ne fasse pâlir les lâches adversaires qui vous oppriment !

Membre du cercle social, je n'ai point oublié que ›› sa première et sa principale entre- ›› prise, est de donner à la voix du peuple ›› toute sa force, afin qu'il jouisse de toute sa ›› plénitude et avec une latitude indéfinie de son ›› droit de surveillance ›› le seul pouvoir dont il

„ n'a jamais joui, le seul qui forme l'opinion „ générale qui est toujours droite et toute puis- „ sante ; le seul pouvoir garant de sa souve- „ raineté et qu'il lui soit avantageux d'exercer „ par soi-même. „

Je n'oublierai point que pour que les droits des peuples soient défendus, „ le cercle so- „ cial, appellant à son aide, tous les amis de la „ vérité répandus dans tout l'univers, a posé les „ fondemens d'une institution qui a tous les „ avantages du tribunat des Romains sans en „ craindre les inconvéniens. „

L'opinion publique est l'espèce de loi
Dont tout individu peut être le ministre.
Si quelque homme, égaré par un conseil sinistre,
Vous disoit à grands cris: » Peuples, écoutez-moi, »
Ce ne seroit au plus qu'un léger météore ;
Un éclair qui s'échappe et qu'un instant dévore :
Mais si d'un peuple entier, par un instinct heureux,
Il marque les décrets ou présage les vœux,
D'un suprême conseil c'est la force magique,
Et sa *Bouche de Fer* sauve la république.
On n'est rien sans les vœux que le peuple a portés,
On est tout, si du peuple on peint les volontés.

„ Amis de la vérité, unissons-nous pour „ préparer son empire et réaliser les antiques „ projets de concorde et de liberté universelles.

„ que la superstition et la tyrannie n'ont point
„ encore permis d'exécuter. „

Démosthène en fureur crioit aux Athéniens qui se reposoient sur des vains formulaires pour le maintien de leur liberté, „ Les loix ne sont
„ que d'insensibles écritures ! accourent - elles
„ au secours des citoyens ! Qui les représentera?
„ qui leur servira d'organe ?

Que chacun de nous s'écrie, c'est moi qui les représenterai, qui leur servirai d'organe ! tout citoyen qui aime la liberté, ne doit jamais permettre que la justice éternelle soit violée, il doit tout oser et tout dire. C'est à notre ineptie, à notre lâcheté, à notre indifférence cruelle que nous devons l'accroissement de tous ces germes impurs qui se mêlant, à la dérobée, aux doux fruits de la raison, les empoisonnent.

Ne sortez pas de ce principe, qui doit nécessairement vous conduire à la résolution plénière et définitive du systême social :

La voix d'un peuple libre est la voix de Dieu même.

Et la liberté sainte est tellement liée à la présence *réelle* de la divinité, que là où il n'y a point de liberté, ce sont les enfers, il n'y a point de Dieu !

Où le peuple ne s'assemble point en liberté pour exprimer son vœu, et servir ainsi d'organe aux desseins de la nature, il n'y a point de fédération, *point d'église* ! sans la liberté *point de parole*, — elle a créé le monde — point de pensée, point de vie, point de lumière, ni fraternité, ni vérité, point d'immortalité. Le terre de l'esclavage est une terre de malédiction. On y arrive comme une pierre brute, on y est froissé, foulé aux pieds, mis en poussière, et l'on rentre dans le néant sans avoir vécu.

N. B. Puissent à jamais les bons citoyens s'unir, ne point s'accuser trop légèrement ; indulgens envers leurs frères, comme s'ils avoient toujours besoin qu'on excusât leurs fautes, et toujours sévères envers eux-mêmes pour n'être jamais coupables. Qu'un orage universel, grossi de tous les soupirs enflammés pour la liberté, s'élève ! qu'il abaisse toutes les *hauteurs*, toutes les éminences, et qu'on retrouve après l'orage bienfaisant, l'égalité sur la terre !

Vous verrez que chez eux le ciel est sur la terre !

FIN.

APPENDICES

DE LA SECONDE ÉDITION

DE L'ESPRIT

DES RELIGIONS;

POUR SERVIR

A L'ENTRETIEN, A LA PROPAGATION

DES BONS PRINCIPES,

ET

A LA CONFÉDÉRATION UNIVERSELLE

DES AMIS DE LA VÉRITÉ.

14 JUILLET

(1792)

A PARIS,

De l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-François, n°. 4.

L'AN 4e. DE LA LIBERTÉ.





...quam intre fusti-
neat, ut Imperatórum aulas vídeat: contrà multi plerumque Imperatóres péregrè profecti sunt, ut hoc spectáculo fruerentur. Siquidem Sanctórum Mártyrum templa futúri judícii vestígia & signa exhibent, dum dæmones flagris cæduntur, hominesque castigantur, ac liberantur. Viden quæ Sanctórum, étiam vitâ functórum, vis sit?

℟. Virtútes non quaslibet fa-

Lectio sancti Evangelii secundùm Lucam.

IN illo témpore; Accessérunt quidam Sadducæórum, qui negant esse resurrectiónem. Et réliqua.

Homília sancti Hierónymi, Presbyteri.

DOlet Vigilántius Mártyrum Relíquias pretióso operíri velámine, & non vel pannis vel cilício colligári, vel prójici in sterquilínium, ut solus Vigilántius adorétur. Ergo sacrílegi

